UNIV. OF
TORONTO
LIBRARY

Presented to
The Library
of the
University of Toronto
by
Mrs. D. C. Meyers

UN DRAME AUX TUILERIES

SOUS LE SECOND EMPIRE

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

ROMAN

JULES FABIEN. (*Mœurs du Second Empire.*) — 3e édition. — Ollendorff et Rouveyre, éditeurs. . . . . 1 vol.
LE ROMAN D'UN PRINCE. (*Mœurs de la République.*) 4e édition. — Dentu, éditeur. . . . . 1 vol.
SÉDUCTRICE, (4e édition. — Dentu, éditeur). . 1 vol.

HISTOIRE ANECDOTIQUE

L'IMPÉRATRICE EUGÉNIE, (9e édition. Victor-Havard, éditeur) . . . . . 1 vol.
LA COUR DE NAPOLÉON III, (10e édition. Victor-Havard, éditeur). . . . . 1 vol.
JOURNAL D'UN VAINCU, (4e édition. Victor-Havard, éditeur) . . . . . 1 vol.
L'EMPEREUR (NAPOLÉON III), (6e édition. Victor-Havard, éditeur). . . . . 1 vol.
LES BALS TRAVESTIS ET LES TABLEAUX VIVANTS SOUS LE SECOND EMPIRE, illustré de 25 aquarelles hors texte, par Léon Lebègue. (H. Simonis Empis, éditeur.). . . . . 1 vol.
LA COUR DE BERLIN, (6e mille. H. Simonis Empis, éditeur.). . . . . 1 vol.
APRÈS L'EMPIRE, (3e mille. H. Simonis Empis, éditeur) . . . . . 1 vol.
UN DRAME AUX TUILERIES SOUS LE SECOND EMPIRE, (H. Simonis Empis, éditeur). . . 1 vol.

EN PRÉPARATION

CARNET D'UNE FEMME. . . . . 1 vol.

Tous droits de traduction et de reproduction réservés pour tous les pays, y compris la Suède et la Norvège.

L1
L29324

PIERRE DE LANO

UN DRAME
AUX
TUILERIES
SOUS LE SECOND EMPIRE

396133
3. 9. 41

PARIS
H. SIMONIS EMPIS, ÉDITEUR
2, RUE CHÉRUBINI, 2

1894
Tous droits réservés.

DC
280
L36

Me trouvant, il y a quelque temps, dans un salon parisien, j'eus l'occasion d'y rencontrer une femme dont le nom fut retentissant, aux Tuileries, vers la fin du règne de Napoléon III, et dont la personnalité, légèrement esquissée dans mes ouvrages sur le Second Empire, avait toujours éveillé en moi une très réelle curiosité.

Je m'informai, à son sujet, et j'appris qu'après avoir été emportée par la tourmente, en 1870, qu'après avoir fui à l'étranger, elle était revenue en France, au lendemain de

la guerre, et avait fixé sa résidence à Paris.

Je savais que cette femme avait joué, naguère, un rôle auprès de Napoléon III, était entrée dans son intimité, et je m'attachai, l'ayant vue et lui ayant été présenté, à recueillir, sur son individualité, des renseignements précis et favorables à la narration de l'aventure qui l'avait mise en évidence.

C'est cette aventure que je vais conter, dans les pages qui vont suivre. Elle n'est point banale et renferme tout l'intérêt du plus dramatique des romans. La femme dont je parle a bien voulu m'aider, dans sa reconstitution, et me faire bénéficier de souvenirs sans lesquels il m'eût été impossible d'écrire ce livre.

Cette femme que je désignerai par ce nom — lady Stuart — de même âge, à peu près, que l'impératrice Eugénie dont elle

fut la rivale, ayant comme elle, aujourd'hui, des cheveux blancs, eut jadis tous les privilèges d'une beauté et d'une situation enviées, mais souffrit cruellement.

C'est le cri de sa peine — faite d'orgueil, d'amour et de maternité — qui va retentir ici.

P. DE L.

UN DRAME
AUX TUILERIES
SOUS LE SECOND EMPIRE

I

Aux Tuileries.

En 1866, après Sadowa, lorsque l'empereur Napoléon III constata son impuissance à imposer une contrainte aux ambitions de la Prusse, l'impassibilité qui le caractérisait et qui immobilisait ordinairement son visage, parut l'abandonner, et il ne put cacher à tous l'anxiété qui le tourmentait.

La Cour, depuis de longs jours, appartenait

aux brouillons et aux frivoles qui composaient le cortège habituel de l'impératrice Eugénie, et les hommes ainsi que les femmes qui prenaient conseil de la souveraine, feignirent de ne point s'apercevoir de l'attitude de l'Empereur, dans la crainte d'être obligés d'interrompre l'ordre accoutumé de leurs plaisirs.

Cependant, en dépit de la joie systématique organisée à la Cour, l'amertume qui emplissait l'âme de Napoléon III était trop visible, pour être niée ou pour ne pas être respectée, et il y eut, parmi les courtisans peu sensibles aux intérêts du pays, peu animés du désir de s'occuper des orages politiques qui montaient, là-bas, vers les frontières, comme de la stupeur, comme une sorte de mauvaise humeur mêlée d'appréhension.

Dans l'incertitude des moments difficiles qui se présentaient, d'aucuns se firent circonspects, prudents, et attendirent, en une réserve de bon ton, que le souverain permît qu'on fût de nouveau tout à la joie, ou que

les circonstances leur fournissent un prétexte habile à se composer une attitude. Mais d'autres, moins hypocrites ou plus absolus dans la satisfaction de leurs instincts, déplorèrent hautement la désolation qui entrait au château, crièrent très fort qu'on avait tort d'écouter les porteurs de funèbres présages, et dans une brutalité non exempte, même, de pittoresque égoïsme, n'hésitèrent pas à déclarer que le « patron, » décidément, devenait « embêtant » avec ses idées noires.

Ces hommes et ces femmes qui devaient se retrouver, coalisés, en 1870, dans une même volonté de guerre contre la Prusse, préludaient alors, inconscients, à la ruine du pays comme à la leur propre. Le « patron » les em- « bêtait, » en ce temps, comme il devait les em- « bêter, » plus tard, lorsqu'il essaya de s'opposer à la funeste campagne qu'on préparait.

Ils furent les plus forts, les plus impérieux, en 1866, comme ils furent les plus impérieux et les plus forts, en 1870, et ils réussirent à

persuader à l'entourage aimable des souverains, que les périls entrevus étaient imaginaires, que le recueillement, que la tristesse de l'Empereur n'avaient rien de sérieux, qu'il était politique même, devant la gravité soudaine de l'Europe, de se montrer insouciant et amusé.

On pratiqua, donc, l'insouciance, on se montra fermement amusé, aux Tuileries, après Sadowa, et le train coutumier des fêtes y reprit toute son action.

On marchait, d'ailleurs, alors, vers l'Exposition universelle qui devait avoir lieu en 1867, et l'on voulait que cette Exposition eût un éclat particulier, fût comme l'apothéose de la Cour impériale.

Dès lors, toute entrave au plaisir étant écartée, les hommes se firent à nouveau galants ou spirituels, selon leurs moyens, beaux danseurs et superbes amoureux ; les femmes remirent au vent les convoitises qu'elles avaient, un instant, dissimulées, et se pressè-

rent davantage sur les pas du souverain ou sur ceux de ses familiers les plus importants.

On s'étonna bien un peu, dans certains groupes qualifiés austères et raillés comme tels, que Mme de Metternich, ambassadrice d'Autriche, continuât de se réjouir et parût porter, avec quelque désinvolture cynique, le deuil de sa patrie vaincue. Mais des esprits indulgents mirent au compte de ses nerfs et de son affection pour l'Impératrice, son apparente indifférence ; et, comme l'Impératrice eût renoncé malaisément à ses plaisirs, comme le jeu du *Chat et de la Souris* semblait mieux lui agréer que les récriminations, on excusa l'ambassadrice de se soumettre aux fantaisies de son impériale amie. Les larmes de M. de Metternich suffisaient, d'ailleurs, et sans doute amplement, alors, à la défaite de l'Autriche, et Celle qu'il aimait d'un amour malheureux, en feignant de les ignorer, commandait à tous de ne les point voir.

En ce temps, c'est-à-dire vers la fin de l'année 1866, des fêtes eurent lieu aux Tuileries, et ce fut en l'une d'elles que lady Stuart — c'est le nom par lequel je désignerai la personne dont il va être conté l'aventure en ces pages — parut, pour la première fois, à la Cour.

Lady Stuart, que l'on baptisa vite, au château, de cette appellation plus familière et plus gracieuse — la comtesse Ellen — lady Stuart avait quitté, déjà, son pays, l'Angleterre, lorsqu'elle vint s'établir à Paris.

Elle n'avait point, alors, à proprement parler, d'histoire ; cependant, à côté de la notoriété que lui avaient valu sa beauté et son faste, à Londres — notoriété que possède toute grande mondaine — une sorte de mystère était en sa vie, et ce mystère, imparfaitement deviné, mal interprété même, la faisait attrayante davantage aux yeux des habitués des Tuileries, ainsi qu'à ceux de la société aristocratique de cette époque.

Des médisants ou des calomniateurs avaient essayé de faire naître une légende, autour d'elle, en la montrant comme une femme déclassée fuyant un monde réfractaire à ses charmes, comme aussi une aventurière de haute marque soudainement jetée sur la terre parisienne et dans les salons impériaux, pour le plus grand profit du gouvernement britannique. Mais on n'élevait que timidement ces propos. Lady Stuart, en effet, était trop bien apparentée pour qu'on osât prêter un audacieux crédit aux racontars dont elle était l'objet ; elle était trop bien vue, en outre, à l'ambassade d'Angleterre, pour que l'on développât, sans réserve, le rôle politique qu'on la soupçonnait d'avoir accepté.

Il n'y a jamais de fumée sans feu, dit un proverbe. Ce proverbe aurait pu s'appliquer à lady Stuart, pourtant, et si les amateurs de cancans ou d'intrigues n'étaient point entièrement dans la vérité des faits en parlant d'elle, ils possédaient comme des

indices susceptibles de mener à cette vérité.

Grande, élancée, très brune et fort belle, remarquable surtout par la splendeur de ses épaules et de ses bras qui, selon l'expression d'un admirateur, d'un amoureux peut-être, avaient dû lui être donnés par le diable, elle était entrée aux Tuileries ainsi qu'une merveilleuse apparition dans une féerie, et avait provoqué, dès sa venue, un enthousiasme sincère parmi les courtisans.

Parlant le français avec une réelle pureté de diction, presque sans accent particulier, elle s'était aussitôt élevée au-dessus de la cohue féminine exotique qui encombrait les salons de l'Impératrice, et elle avait pris rang à côté des femmes de la Cour le plus en vedette.

En s'installant à Paris, presque modestement, elle ne sembla pas trop regretter les magnificences de son existence londonienne et porta, très dignement, ce que l'on appelait tout bas sa ruine, ce que l'on n'osa jamais nommer sa déchéance.

Son passé, imparfaitement su, était simple.

Mariée, ayant uni sa beauté et sa naissance — elle descendait presque directement des derniers rois d'Irlande — à l'une des plus considérables personnalités aristocratiques de l'Angleterre, à lord Stuart, elle n'avait pas été heureuse en ménage.

Très autoritaire, elle s'était heurtée à l'autoritarisme absolu de son mari et, après quelques années de vie commune, sans la consolation suprême et souvent rédemptrice d'un enfant, elle s'en était éloignée, ne se retrouvant auprès de lui que pour obéir aux convenances sociales, si impérieuses chez les Anglais.

L'existence ingrate qui lui était ainsi faite semblait ne point devoir changer sensiblement, lorsqu'un accident la métamorphosa complètement.

Lord Stuart, un matin, fut trouvé mort dans son lit. Comme, la veille, il s'était couché en très excellente santé, comme jamais il

n'avait éprouvé de troubles cardiaques ou cérébraux, comme, principalement, les médecins appelés, en cette circonstance, ne savaient à quelle cause attribuer sa mort, on s'étonna, on murmura ; et si l'on évita le scandale de suspicions trop bruyantes autour de la jeune femme qui paraissait n'être aucunement chagrinée par la perte de son mari, on créa contre elle un mystère qui ne devait plus la quitter — ce mystère qui, à Paris, devait exciter toutes les malignités.

Lady Stuart ne s'était pas inquiétée, d'ailleurs, de l'attitude de la société à son égard, après la mort de son mari.

Elle avait exigé qu'on fît l'autopsie du défunt et, comme les recherches hostiles de la science étaient demeurées vaines, elle avait fait tête, résolument, aux menaces qui l'enveloppaient.

Si on l'en croit, lord Stuart avait eu une fin très explicable et se rattachant à un ordre de choses fort intimes. Violemment épris de

sa femme — de sa beauté physique, à l'exclusion de toute affinité morale — chaque fois qu'il se rencontrait avec elle, il redevenait son mari. Dans l'espérance d'une maternité qui lui était sans cesse refusée, lady Stuart se soumettait aux volontés de son époux, acceptait ses caresses docilement. Or, dans la soirée qui avait précédé sa mort, il s'était montré avec elle plus galant peut-être que ne le permettait son âge — cinquante-cinq ans environ ; — comme s'il eût eu le pressentiment qu'il ne la posséderait jamais plus, qu'il l'aimait pour la dernière fois, il s'était épuisé à la chérir et, lorsqu'elle l'avait abandonné, il était défaillant.

Etait-il mort d'amour, ou bien, dans ce tête-à-tête suprême entre la femme et l'époux, un crime s'était-il accompli — l'un de ces crimes sans nom, sans étiquette — quelque anonyme assassinat avait-il eu lieu ?

Il serait téméraire d'émettre une opinion à ce propos, et il est sage, il est juste même

peut-être d'accueillir, sans arrière-pensée, la version de la jeune femme.

Libre, désormais, lady Stuart ne fut pas longue à organiser la nouvelle existence que lui procuraient son veuvage et son ardente indépendance.

Elle liquida sa situation, réalisa la fortune qui lui appartenait et voyagea.

Quand elle revint à Londres, les soupçons qui l'avaient atteinte, s'étaient calmés. Elle se fit audacieuse; elle se présenta dans quelques-unes des maisons qui, naguère, s'ouvraient toutes grandes devant sa puissance et sa beauté, et, comme après une rapide surprise, on la reçut ainsi qu'autrefois, ce fut autour d'elle, et pour elle, l'histoire modernisée des moutons de Panurge. On parut oublier le mystère indéchiffrable de la mort de lord Stuart et on lui rendit hommage.

Elle eût pu, alors, profiter de la posture qu'elle avait su prendre ou que le hasard des choses lui avait faite, pour remonter, à Lon-

dres, sa maison, et pour y revivre sa vie d'antan. Mais tel n'était pas son dessein. Ayant obtenu de la société anglaise — de la société qui était sienne — comme une justification, comme une réhabilitation, elle ne s'attarda point en son pays et annonça, bientôt, qu'elle avait résolu de fixer sa résidence en France, à Paris.

Ce fut vers le mois de septembre de l'année 1866 — de cette année si féconde en événements dramatiques, en lugubres présages — que lady Stuart vint habiter un délicieux hôtel, aux Champs-Elysées.

La plupart de ceux qui, alors, furent témoins de son établissement, ne virent, en sa venue, que la venue d'une femme élégante et libre auprès de laquelle il serait agréable de sourire ; ne virent, en elle, qu'une coquette éprise du mouvement parisien. Les propos, même, qui la présentèrent comme un agent politique, ne rencontrèrent que de rares écouteurs, et l'on haussa les épaules devant

l'attitude inquiétante qui lui était ainsi prêtée.

Nul ne pouvait, en vérité, connaître la raison à laquelle obéissait lady Stuart en prenant place dans le monde parisien, et ni ceux qui affectaient, dans leur ignorance, de la considérer comme une femme simplement désireuse de plaisirs, ni ceux qui lui supposaient un rôle de traîtresse, n'étaient bien renseignés.

Le premier soin de la jeune femme, après être entrée en sa nouvelle demeure, fut de s'adresser à l'ambassadeur d'Angleterre pour qu'il lui préparât son admission aux Tuileries — non une admission banale et facile à obtenir, dont on était prodigue pour les réceptions solennelles, deux ou trois fois l'an, mais une admission personnelle, spécialisée, et marquée d'un inoubliable souvenir.

En agissant ainsi, lady Stuart avait un but, suivait la ligne d'un plan qu'elle s'était tracé.

Très ambitieuse, très altière, avide de do-

mination, d'hommages indiscutés, lorsqu'elle avait épousé lord Stuart, elle avait espéré qu'à la faveur de la haute situation que lui procurait son mariage, elle brillerait au premier rang des femmes de l'aristocratie anglaise. Cette espérance avait été réalisée en partie ; mais ce qu'elle aimait, par-dessus tout, ce qu'elle souhaitait passionnément : commander aux autres autant dans la puissance de sa beauté, que dans la souveraineté d'une autorité sociale réelle — lui avait été refusé. Elle eût voulu que son mari occupât l'une des grandes charges de l'Etat, elle eût voulu être la compagne redoutée et jalousée d'un homme politique. Or, le noble lord s'était obstiné, malgré ses prières, malgré ses reproches, à se tenir éloigné de toute fonction officielle, de toute influence publique, dans les affaires de son pays, et elle avait conçu, dans cette désorientation de ses projets, une cruelle déception.

En venant à Paris, elle avait décidé de re-

faire sa vie et de la refaire sur les bases que, jadis, elle avait, dans le secret de son âme, posées.

On ne peut dire qu'un dessein nettement arrêté la guidait ; on ne peut affirmer qu'un choix particulier déterminait sa conduite. Mais elle était belle, mais elle était riche, mais elle était intelligente et, dans le courant de mer qui portait, en cette époque, tant d'hommes illustres, craints et enviés, vers des destinées inconnues, elle pensait qu'il se trouverait bien un flot qui jetterait, à ses pieds, celui qu'elle séduirait et qui la satisferait dans l'édification superbe de ses désirs, de ses convoitises — dans ce qui, jusqu'alors, n'avait été que sa chimère.

Elle dédaignait de n'être qu'une femme élégante dont on parlerait un jour, une semaine, et qui s'effacerait bien vite dans cette brume parisienne en laquelle tant de jolies femmes, tant de silhouettes charmantes d'amoureuses ou d'impassibles — brunes ou

blondes — s'enfoncent, comme un défilé éternel et monotone d'ombres éphémères, sur un transparent.

Elle n'avait pas la pensée d'être une femme politique au service de son pays, l'une de ces personnalités équivoques dont on ne s'approche qu'avec prudence, dont on redoute le baiser même comme un mal honteux.

Elle voulait être elle — elle, simplement, mais absolument. Elle voulait être l'amie — épouse ou maîtresse, elle n'aurait su dire — d'un homme qui aurait assez de force morale et de gloire pour la poser, devant le monde — dans la régularité ou dans l'irrégularité des choses — ainsi qu'une femme jalousée dont on craint la haine, dont on recherche la sympathie.

Et, dans la conception de son rêve, elle ne se demandait pas si les affections, si les passions les mieux édifiées, sont durables et n'entraînent pas, en leur affaiblissement tôt venu, les promesses radieuses des heures qui les

ont vu naître — ne sont pas suivies, fatalement, de la déroute des plus profonds et des plus vraisemblables espoirs. Elle avait un but, ne voyait que ce but et souriait à sa beauté, immuablement, toute enfiévrée de confiance, dans l'attente de l'occasion favorable qui mettrait le renouveau dans sa vie, qui animerait sa pensée, paralysée une fois déjà, là-bas, sous le morne ciel londonien.

Lady Stuart, évidemment, se présentait dans tout l'aspect physique et moral d'une aventurière. Mais, chez elle, ce caractère d'aventurière n'avait rien de choquant, n'était pas exempt même de quelque grandeur. Quoiqu'égoïste, comme toutes les natures d'élite, elle ne songeait point au mal, cependant ; la jouissance d'orgueil même qu'elle souhaitait, n'avait rien d'illicite et comme elle la reportait toute à elle, sans la préoccupation d'autrui, il serait d'une doctrine un peu trop puritaine de l'incriminer dans ses desseins.

L'époque en laquelle apparaissait lady Stuart — nouvelle et scintillante étoile dans le firmament des séductions parisiennes et impériales — était propice à son rêve.

Il semblait, alors, en effet, qu'une femme intelligente, jeune, jolie, n'eût qu'à vouloir être aimée pour être aussitôt devinée et obéie, n'eût qu'à désigner un homme, parmi tous les hommes qui s'agitaient, en un vertige de joie et d'inconscience, aux pieds du trône, pour que cet homme se traînât à ses genoux.

Paris et la Cour, pour celles qui ne demandaient que des baisers et qui n'avaient que des baisers à offrir, étaient pleins de jeunes fous, charmants et charmeurs, qui passaient dans la vie élégante et amoureuse, comme une belle en son cabinet de toilette, avec le seul souci de la parade quotidienne.

Tandis que, dans Paris, c'était une orgie suprême d'assouvissements sensuels, c'était, à la Cour, comme le rite païen du Plaisir

déifié, comme l'excitation raffinée et audacieuse de subtils et impérieux désirs.

L'Impératrice, tout en demeurant insensible, muette dans sa chair et dans son âme, devant cette manifestation ininterrompue et troublante des appétits masculins, tout en encourageant et en désespérant, à la fois, ceux qui avaient l'infortune de l'aimer, dominait ce tumulte des corps et des âmes, et comme l'idôle antique, impassible devant l'amas des victimes offertes à son culte, couvrait, de toute la paix inquiétante de son sourire, la misère intime de ceux qui manquaient de souffle, en cette chasse d'amour, la vanité hautaine de ceux qui, superbes, triomphaient.

Toute femme, presque, mise en contact avec cette cohue, était marquée d'avance pour la chute, était perdue, ne s'appartenait plus. Un air ambiant spécial existait, alors, aux Tuileries. Des observateurs pathologiques rapportent qu'un être sain de corps et d'esprit, placé dans un milieu particulier, en re-

gard de spectacles inaccoutumés et obsédants, peut — et souvent doit infailliblement — subir l'influence du milieu en lequel il se trouve — des spectacles qui lui sont présentés. Ces observateurs affirment, par exemple, qu'un homme parfaitement raisonnable peut et doit même devenir fou si on l'oblige à vivre dans la compagnie de fous. Ce phénomène physiologique et psychologique se produisait aux Tuileries, en ce qui concerne les femmes qui s'y rendaient habituellement. Sous les désirs, à peine dissimulés, des hommes, dans l'atmosphère de fièvre sensuelle qui emplissait le château, qui les enveloppait, qui les grisait dans leurs pauvres petites âmes frivoles comme dans l'intimité violentée, presque, de leur chair, elles n'avaient plus de résistance, elles n'avaient plus de force pour une défense sérieuse ; l'instinct de pudeur qui est si puissant chez la femme, même déchue irrémédiablement, cependant, les abandonnait et, dans l'inconscience immédiate, parfois, de l'acte

qu'elles s'engageaient à accomplir, dans l'inconscience d'un aveu, dans l'inconscience surtout du regret qui succéderait peut-être à leur soumission — elles se livraient.

Il y eut, certainement, aux Tuileries — je veux le répéter encore — des femmes qui demeurèrent irréprochables, qui ne s'émurent pas devant les convoitises de ceux qui sollicitaient leurs faveurs, comme il y a, malgré les assertions des savants, des êtres qui, vivant avec les fous, restent sensés ; mais ces femmes pourraient se compter et ne furent pas, en réalité, de celles que l'on nomma justement, « les Femmes des Tuileries. »

Lady Stuart — la comtesse Ellen — en paraissant à la Cour, se trouva naturellement aux prises avec les beaux don Juan qui y tenaient l'emploi d'infatigables amoureux. Mais elle était d'une essence différente de celle qui caractérisait les femmes qu'elle allait connaître, et elle sut être sourde à tout appel, elle sut se garantir de tout contact suspect.

Le destin devait porter son intrigue plus haut que toutes les banales intrigues qui naissaient et qui mouraient chaque jour, au château, et lui être plus cruel aussi qu'à celles qui n'eurent à pleurer que sur le peu de durée d'un baiser.

En se faisant ouvrir la porte des Tuileries, elle était résolue à négliger l'élément exclusivement mondain, du côté des hommes, élément fort en honneur dans l'entourage de l'Impératrice.

Elle savait qu'auprès des hommes de plaisirs et d'élégances, il existait d'autres hommes non moins séduisants, mais que particularisait mieux et plus noblement, la préoccupation intellectuelle d'un avenir à assurer, d'un pouvoir à atteindre, d'une autorité à exercer. Elle savait que ces hommes se tenaient dans l'ombre de l'Empereur et c'est vers eux qu'elle décida de diriger son regard.

Le monde ministériel et le monde diplomatique offraient, alors, un assemblage de per-

sonnalités de choix, presque toutes en vedette, presque toutes se profilant dans un relief important et saisissant.

Il importait peu à lady Stuart que celui qui lui rendrait intact, son rêve, son beau rêve d'antan, qui la ferait ce qu'elle souhaitait d'être — une victorieuse — fût français ou étranger.

Comme, jadis, l'Impératrice — cette Impératrice dont chaque désir était, aujourd'hui, satisfait — elle voulait laisser loin, derrière elle, dans une rancune contre le sort maladroit, jusqu'à présent, les vulgarités, même luxueuses, de l'existence, pour se hausser au-dessus des autres femmes, pour les dominer de toute la puissance de son charme et de son esprit.

Comme l'Impératrice, encore, elle s'apprêtait à la lutte, dans un sourire, attendant tout des circonstances et ne s'inquiétant pas de savoir si le sorcier qui la tirerait de son obscurité relative, serait jeune ou vieux, se-

rait ambassadeur ou ministre, prince ou roi — pourvu que ce sorcier se montrât et lui fît boire le breuvage enchanté qui la transfigurerait.

La morale de lady Stuart n'était pas, certainement, conforme à celle qui dirige ou semble diriger l'humble et naïve humanité. Mais, dans sa brutale expression de franchise, mais se développant au milieu d'une Cour peu inspirée par les principes d'austérité que l'on impose à la foule — à l'honnête foule qui écoute sans entendre, qui regarde sans voir, toujours étonnée devant les choses dramatiques ou compliquées de la vie — cette morale n'était point sans excuse et ne demeure pas sans logique.

Ce fut, donc, en une fête de l'hiver de l'année 1866, que lady Stuart, au bras de l'ambassadeur d'Angleterre, franchit le seuil des Tuileries.

Elle y apparut merveilleusement belle et

elle y fit sensation. Grâce à elle, les familiers du palais purent se croire revenus aux temps émouvants où Mme la comtesse de Castiglione posait sa sculpturale beauté devant celle, non moins pure, de l'Impératrice, et passait au travers des courtisans troublés, dans une attitude de hautain et décisif triomphe.

La plupart des femmes — un flatteur dirait toutes les femmes — qui firent partie de l'entourage habituel de l'Impératrice, étaient jolies, mais deux d'entre elles, surtout, la comtesse de Castiglione et lady Stuart, obtinrent la consécration officielle de leur splendeur physique.

On sait que pour voir Mme la comtesse de Castiglione, lorsqu'elle traversait les salons, on oubliait toute étiquette, on se pressait, on se bousculait, on montait sur les bancs drapés de velours rouge rehaussé d'or qui étaient rangés le long des murailles, on formait la haie, devant elle, comme devant une reine.

Le même enthousiasme, la même curiosité, le même murmure d'admiration accueillirent lady Stuart — vite dénommée si gentiment la comtesse Ellen — lorsqu'elle se montra à la Cour, dans le prestige décoratif de celui qui la présentait.

Il y eut une telle poussée vers elle quand elle s'avança, appuyée sur son guide, vers le salon où se tenaient l'Empereur et l'Impératrice, que l'ambassadeur dut s'arrêter et attendre qu'on lui permît de continuer sa marche.

En face de cet engouement subit, de la sensationnelle apparition de la jeune femme, il eut un sourire et se penchant vers elle, il lui dit, en anglais :

— On est, ici, habitué à la beauté, et pourtant, madame, vous le voyez, on s'étonne devant la beauté.

Les hommes, devant cette femme nouvelle qui était offerte à leurs désirs, ressentirent comme un grand frisson de volupté, en leur

âme et en leur chair. Les plus renommés pour leur galanterie, pour l'aisance de leurs bonnes fortunes, se mirent en arrêt sur elle, comme le chien sur le gibier.

Quant aux femmes, une inquiétude les saisit, à la vue de la jolie Anglaise, et aussi un instinct de préservation les dressa contre elle, dès la première heure de sa venue. Elles devinèrent que cette nouvelle compagne était de la race des conquérantes et qu'elle voudrait sa part — sa large part de joie dans la joie qui leur était quotidiennement prodiguée. Jalouses, elles dissimulèrent à peine, sous des dehors de correction mondaine, leur jalousie, et elles la reçurent dans la froideur de rivales prêtes au combat.

Cependant, la présentation de lady Stuart, à l'Empereur et à l'Impératrice, s'était accomplie avec trop de bonheur, avait été accompagnée de trop de grâces, pour que l'on boudât ouvertement la jeune femme, et comme Mme la duchesse de Bassano, dame d'honneur

de la souveraine, à laquelle succéda Mme la comtesse Walewska, quelque temps plus tard, lui adressa des paroles aimables dont elle était avare, on comprit que le mieux peut-être était d'accepter franchement, en apparence, l'étoile neuve qui naissait au ciel des Tuileries, que le mieux aussi était de ne pas lui marchander une place à l'ombre du trône, place qu'elle paraissait, d'ailleurs, très capable de conquérir malgré toutes les mauvaises humeurs, malgré toutes les hostilités.

Lady Stuart n'avait pas, en cette circonstance, la virginité des sentiments d'envie qui animaient les femmes de la Cour. Chaque fois qu'une personne, de mine agréable, tentait de forcer le cercle ordinaire de leurs intimités ou de leurs mondanités, elles la traitaient en ennemie, organisant contre elle de petites cabales de salon, des quarantaines vexatoires, créant des obstacles à ses débuts de familière. Si, alors, la femme ainsi accueillie était une timide ou une naïve, elle s'effarait, se dé-

courageait et renonçant à porter les tracas d'une notoriété trop illusoire ou trop difficile, elle se retirait, laissant le champ libre à ses adversaires. Mais, si celle qui se trouvait face à face avec toutes les petites vilenies qui se peuvent inventer, dans une réunion féminine préoccupée du souci farouche d'intérêts divers, était une audacieuse, une obstinée, une militante, elle ne tardait pas à imposer silence aux méchantes langues, à détruire les effets des coalitions et d'autant plus redoutée, alors, qu'elle s'était montrée brave devant l'attaque, elle prenait rang parmi celles qu'on ne discutait plus.

Il en devait être ainsi de lady Stuart et, à vrai dire, elle ne rencontra, au château, que peu de difficultés, dans l'établissement définitif de sa situation, car les femmes qui s'agitaient autour de l'Impératrice avaient compris vite qu'elle n'était pas de celles qu'on rebute, qu'on brise comme un fragile bibelot.

Les femmes, à quelque milieu qu'elles ap-

partiennent, sont pareilles à des collégiens rétifs à qui l'on donne un nouveau maître ou un nouveau camarade. Les collégiens tâtent — pour employer une expression consacrée — ce maître ou ce camarade, essaient sur lui et contre lui, quelques cruautés, quelques déplaisants procédés, faiblement dissimulés. Si la victime demeure passive, résignée, soumise, c'en est fait de sa sécurité. L'avenir lui réservera des tortures qui lui arracheront des cris et des larmes. Mais si le patient, ainsi mis à la question, se révolte et se révèle hardi lutteur, il mènera « par le bout du nez » la bande qui hurlait à ses talons.

Telles sont les femmes, dans leurs relations avec les hommes ou dans leur contact avec leurs sœurs. Elles craignent ou aiment qui les défie, qui les humilie, perdant même, dans leur amabilité forcée, le souvenir des heures féroces où elles se liguaient contre celui ou contre celle qui, désormais, les tient en tutelle.

C'était, aux Tuileries, le soir de la présentation de lady Stuart, l'une de ces fêtes délicieuses où tous les invités, choisis, mis à l'abri des promiscuités douteuses des grandes réceptions officielles, se connaissaient et se rapprochaient dans le charme ainsi que dans la communauté de goûts et de sentiments partagés.

Mmes de Metternich, de Pourtalès, de Galliffet, Drouyn de Lhuys, de Chasseloup-Laubat, Péreira, Bartholoni, de Persigny, et tant d'autres, formaient à l'Impératrice, radieuse et admirée, comme un cadre de fleurs vivantes, dans leurs toilettes légères et polychromes, dans la constellation des pierreries qui caressaient leurs chairs ou se jouaient en leurs cheveux.

Toute une pléiade d'hommes — mondains et politiques — papillonnaient près d'elles ou, diversement groupés, parcouraient les salons, en causant.

L'Empereur, dans la démarche balancée et

lourde qui lui était ordinaire, rêveur, la paupière tombante, mais au ras de laquelle filtrait, par intervalle, comme une lueur énigmatique, s'étirant la moustache, allait et venait au travers de la foule, s'arrêtant parfois près d'un groupe, jetant une parole à un familier, souriant à quelque femme soudainement confuse de se trouver devant lui, toute frémissante encore, parfois, au souvenir non lointain d'une intimité longtemps souhaitée, vite écoulée, sans lendemain.

Les hommes, dans leurs habits noirs à la française, serrant sous le bras le chapeau bicorne de feutre, à longs poils, largement galonné de soie noire, l'épée de cour au côté, en culottes courtes, les pieds chaussés de souliers à boucles d'argent — les hommes dans le costume porté également par Napoléon III qui ne revêtait l'uniforme de général de division que pour les grandes réceptions où le commerce, l'industrie, la finance étaient admis à la Cour — mettaient, dans les salons,

la note sombre et monotone d'une banale élégance. Mais cette note était corrigée par l'éclat, par la splendeur fantasmagorique des tenues militaires et de celles des officiers ainsi que des chambellans des Tuileries.

Le costume des chambellans était, en vérité superbe. Il se composait de l'habit rouge à la française, brodé d'or, du gilet et de la culotte de satin blanc, des bas de soie également blancs, du chapeau bicorne à plumes blanches, de l'épée, pour la Maison de l'Empereur. Il différait seulement en l'habit, qui était bleu clair, pour la Maison de l'Impératrice.

Lady Stuart qui avait vu, pourtant, les magnificences de la Cour d'Angleterre, où dans les solennités, c'est la résurrection obligée de l'étiquette et des modes qui étaient en faveur au temps de Henri VIII, lady Stuart, soudainement placée en regard de la foule multicolore qui emplissait les Tuileries, de toute cette magie de parade, eut comme un éblouissement.

Ayant été invitée par l'Impératrice à prendre place dans son « cercle, » elle s'assit et se mêla à la conversation de la souveraine ainsi qu'à celle des femmes qui l'accompagnaient.

Cette conversation, selon la comtesse Ellen, qui confirme ici, ce que j'ai déjà rapporté des causeries féminines des Tuileries, fut, ce soir-là, ce qu'elle était toujours — banale, ou animée, comme dans une montée subite de gaîté, par quelques anecdotes ou remarques légères — les anecdotes se rattachant toutes à des racontars de ville ou de boudoirs, les remarques concernant la partie masculine de l'assistance.

Lady Stuart occupait, depuis quelques instants, la place que l'Impératrice lui avait désignée, lorsque l'Empereur s'avança vers ce qu'on nommait « le coin des femmes, » — plus irrévérencieusement « le sérail » ou « l'alcôve » — et ayant adressé la parole à quelques-unes d'entre elles, se tourna vers la

nouvelle arrivée. Puis, du ton traînard et bas qu'on lui connaissait, il lui dit :

— Vous serait-il agréable, madame, de faire avec moi, le tour des salons ?

Et, dans un sourire, atténuant ce que cette locution mondaine et consacrée pouvait avoir d'un peu trivial dans sa bouche, il ajouta :

— C'est ainsi que l'on appelle, en France, la promenade d'un maître de maison, chez soi, ayant au bras une jolie femme. Il y a, chez nous, le tour des salons, le tour de valse le tour du lac — beaucoup de tours, en vérité.

Devant cette joie un peu vulgaire de l'Empereur, devant cet essai de médiocres calembours, les femmes qui écoutaient, eurent un gentil rire approbatif.

Mais l'Impératrice qui observait son mari et qui semblait énervée, interrompit ce rire.

— Il y a, aussi, les méchants tours, sire, fit-elle. L'Empereur les oublie.

Napoléon III regarda sa compagne, très calme, et répliqua :

— Je ne les oublie pas. Mais je les passe, car ils ne sont point pour nous.

Et, gracieux, parlant aux femmes attentives, il ajouta :

— N'est-ce pas, mesdames ?

Ces phrases furent prononcées aimablement ; mais celles qui n'ignoraient pas l'intimité difficile du ménage impérial, virent en elles comme les symptômes d'une querelle prochaine.

L'Impératrice, en effet, ne pouvait s'habituer à ce que son mari fût galant avec les familières des Tuileries, avec les nouvelles venues à la Cour, surtout, et des scènes terribles éclataient entre elle et l'Empereur, souvent, ayant pour cause une parole jetée par le souverain en quelque coquette oreille, au cours d'une soirée.

Lady Stuart, pourtant, s'était levée, sans paraître avoir compris le trouble qui tourmentait l'Impératrice, et ayant posé son bras sur celui de l'Empereur, elle s'avança, ra-

dieusement embellie par l'honneur qui lui était fait, par la surprise, par l'émotion qu'elle éprouvait de cet honneur, vers les invités qui, également étonnés de cet hommage peu commun rendu par Napoléon III à une femme, s'inclinaient sur son passage, devinant déjà une favorite dont ils pourraient utiliser la chance.

L'ambassadeur d'Angleterre et le duc de Persigny qui s'entretenaient, en ce moment, virent le couple glisser, majestueux, auprès d'eux.

M. de Persigny coupa net, alors, la phrase qui allait être prononcée et, le sourcil froncé, regardant bien en face son interlocuteur, il lui dit en désignant sa protégée :

— Mes compliments, mylord, vous avez ou plutôt *on* vous procure tous les succès, ce soir.

Le diplomate qui connaissait la brusquerie de M. de Persigny, sourit simplement et, sans relever l'accentuation particulière qu'avait mise le duc sur le pronom *on*, répliqua :

— Je vous assure, monsieur le duc, que je ne les ai pas cherchés. Vous êtes trop méfiant et vous devriez songer, quelquefois, que notre vieille devise a du bon : — « Honni soit qui mal y pense. »

Tandis que ce dialogue avait lieu entre M. de Persigny et le noble lord, MM. de Metternich et Nigra qui ne se quittaient plus, qui redoublaient de prévenances l'un pour l'autre, depuis Sadowa, devisaient en suivant de l'œil les silhouettes de l'Empereur et de lady Stuart.

Tout à coup, M. de Metternich eut un murmure :

— Cette femme est étrange, fit-il, à mi-voix.

— Non, observa M. Nigra, elle est simplement femme et fait son métier de femme. Elle le fait bien, voilà tout.

— Comment, vous croyez... ?

— Je ne crois rien. Mais voulez-vous que je vous conte un apologue ?

— Dites.

— Vous n'ignorez pas qu'une superstition populaire veut que l'on fasse un vœu lorsque passe, dans la nuit, rapide et vite disparue, une étoile filante ? Eh bien, devant cette femme qui glisse devant nous, quel vœu feriez-vous ?

— Vous m'embarrassez.

— Je répondrai pour vous. Je ferais, moi, le vœu de ne l'aimer jamais.

— C'est pour l'Empereur que vous dites cela ?

— Oui et non. L'Empereur n'aime-t-il pas toutes les femmes ?

M. de Metternich eut un geste railleur.

— Ce n'est point à vous, Nigra, de lui faire ce reproche.

Dans les yeux de M. Nigra, alors, jaillit un éclair.

— Pardon, déclara-t-il, un peu nerveux, je ne les aime pas toutes, moi.

M. de Metternich qui, dans sa passion sté-

rile pour l'impératrice Eugénie, savait l'amour de la jeune souveraine pour son collègue et l'indifférence habile que celui-ci avait toujours opposée à cet amour, se mordit les lèvres et porta l'entretien sur un sujet moins scabreux.

Pendant que ces mots s'échangeaient, lady Stuart à qui, plus tard, l'ambassadeur d'Autriche fit connaître la conversation qu'il avait eue avec M. Nigra, continuait sa promenade, conduite par l'Empereur.

Napoléon III, peu causeur avec les hommes, s'animait au contact d'une jolie femme. Il fut, ce soir-là, très gracieux avec lady Stuart.

Marchant à pas très lents, il conversait avec elle et la laissait parler, heureux d'oublier les préoccupations que lui imposait son pouvoir, jouissant simplement de l'heure aimable qui lui était donnée.

L'Empereur aimant toutes les femmes, selon l'affirmation un peu sarcastique de M. Nigra, n'était pas difficile, assurément, à

séduire, et toute personne pourvue de quelque attrait, pouvait s'offrir la joie ou l'orgueil — même éphémère — de le connaître intimement.

Lady Stuart, fort belle, avait la tâche aisée avec lui et si elle eût souhaité uniquement cette joie ou cet orgueil qui contentait tant d'autres femmes, son désir n'aurait pas tardé à devenir une réalité.

Mais l'Empereur éprouvait, en sa compagnie, un trouble, un charme qui n'avaient pas seulement les sens pour cause.

Napoléon III recherchait, habituellement, beaucoup plus le plaisir physique dans les tête-à-tête amoureux qu'on lui procurait, que la satisfaction de l'esprit. Cependant, il eut des liaisons durables qui ne reposèrent pas absolument sur une brutalité passionnelle. Il aima des femmes — en petit nombre, il est vrai — qui lui apportèrent d'autres séductions que celles de leur corps. Mme de Castiglione, Mme de Mercy-Argenteau, une ou deux

encore que je ne veux pas nommer, furent de celles-là. Intelligentes, elles firent, avec l'Empereur, non seulement commerce de baisers, mais d'intellectualité, et l'on peut dire que s'il s'attacha autant à elles, ce fut grâce à la somme très considérable d'esprit qu'elles surent mettre dans leurs rapports avec lui.

Il serait naturel de s'étonner que Napoléon III comptât si peu de femmes vraiment remarquables, cérébralement, parmi celles qu'il posséda et qu'il favorisa. Il lui était loisible, en effet, d'amener à lui quelque femme qui, intellectuellement, l'aurait compris.

Il semble que l'Empereur, loin de rechercher cette jouissance infinie, l'ait écartée presque systématiquement de sa vie. Et la raison de cette abstraction est aisée à expliquer.

L'impératrice Eugénie, en lassant son mari par une intimité exempte de passion vraie, d'affection même, pleine de maussaderies ou

de colères, avait fait de lui, le féministe par excellence, un méfiant, un réfractaire en amour, un ennemi de tout épanchement, de toute communion directe de sa pensée avec celle d'une femme.

Déçu, dans son espérance conjugale, il avait été de la brune à la blonde, selon le caprice des heures, désireux de trouver, dans cette sorte d'anonymat de l'amour, l'apaisement de ses sens qui étaient impérieux, en même temps que l'oubli des blessures que lui avait faites et que ne cessait de lui faire sa compagne.

Il ne demandait, à la femme, que la douceur, que l'émoi de son sexe et ne voulait d'elle, rien de plus.

Pourtant, l'intellectuel qui était en lui, s'était laissé séduire, en trois ou quatre circonstances. De ces circonstances, étaient nées ses liaisons avec Mme de Castiglione, avec Mme de Mercy-Argenteau — cette dernière presqu'à la veille de l'agonie de sa puissance — pour ne citer que ces exemples, et lady Stuart

devait, également, être l'une de celles qu'il redoutait tout en n'ayant pas la force de les repousser, lorsque dans l'imprévu de la vie, elles se présentaient à lui.

Sa conversation avec la comtesse Ellen, durant cette soirée, ne pouvait être que banale, que superficielle et elle fut ainsi.

Cependant, il l'avait interrogée, il avait su d'elle ce qu'il lui était agréable de savoir et comme elle l'avait intéressé, comme elle s'était montrée merveilleuse causeuse autant que délicieusement prenante, autant que savamment femme, ajouterais-je si je ne craignais d'être impertinent, lorsqu'il l'avait reconduite à sa place, il était conquis.

Sa dernière phrase, en la quittant, avait été insidieuse, avait été l'une de ces phrases pour laquelle tant de femmes se seraient damnées, s'il les leur avait adressées.

— Les Tuileries vous plaisent-elles, madame ? avait demandé l'Empereur à sa compagne.

— Beaucoup, sire, avait répondu la comtesse Ellen.

Et elle avait repris :

— L'Empereur ayant daigné m'y honorer de sa bienveillance, comment ne me plairaient-elles pas ?

Un pâle et énigmatique sourire — cet énigmatique et pâle sourire qui errait si souvent sur les lèvres du souverain — avait alors glissé sur la bouche de Napoléon III, et dans un geste amical, et dans un murmure, il avait conclu :

— En ce cas, madame, je compte vous y revoir.

Puis, dans sa marche tranquille et balancée, il s'était mêlé à quelques groupes disséminés dans les salons.

Si lady Stuart fut heureuse, alors, devant le succès qui l'accueillait, on n'aurait su le dire, car s'étant perdue dans le « cercle » des femmes qui entouraient l'Impératrice, elle demeura impénétrable.

Elle feignit même de ne pas remarquer les chuchotements, les regards qui semblaient la concerner et s'étant faite aimable pour tous et pour toutes, elle parut considérer comme une chose toute naturelle et sans conséquence, l'importance que le souverain avait prêtée à sa personnalité.

L'Impératrice même, si soupçonneuse, pourtant, devant son calme indifférent se rassura, lui rendit ses bonnes grâces et lorsque, la soirée étant terminée, l'ambassadeur d'Angleterre vint lui offrir son bras pour la reconduire, son triomphe était complet.

Comme elle s'éloignait, un familier résuma d'une phrase — marquée de la particulière philosophie que l'on professait à la Cour — la venue de la jeune femme, aux Tuileries, et la faveur dont elle avait été l'objet.

Clignant significativement des yeux et se penchant vers l'oreille d'un ami, il dit, à mi-voix, dans la liberté un peu cynique de langage qui était usitée au château :

— Une de plus, pour le « patron, » aujourd'hui ; une de plus, pour nous autres, demain. C'est le moment de faire son jeu.

Celui à qui s'adressaient ces mots, eut un haussement d'épaules.

— Je crois que vous vous trompez, fit-il. J'ai observé cette femme. Elle sera pour le « patron, » sûrement, mais elle ne sera pour nul autre. Avec elle, le jeu me paraît tout fait. Déjà, mon cher, rien ne va plus.

Dans la cour des Tuileries, devant la façade donnant sur les jardins, les voitures des principaux personnages invités étaient alignées, et des cochers, ainsi que des valets de pied, étaient groupés autour d'énormes braseros qui flambaient et jetaient une lueur rougeâtre d'incendie, dans la nuit.

Lorsque lady Stuart parut et se dirigea vers la voiture de l'ambassadeur, toute sa beauté rayonnante en fut éclairée.

L'ambassadeur lui dit :

— Avez-vous été amusée, ce soir, madame ?

La jeune femme eut un geste vague.

— Amusée.... non, mylord, répliqua-t-elle, mais intéressée.

Et elle se glissa en l'ombre du coupé qui partit, dans le fracas de l'attelage impatient.

II

Une Favorite.

Lady Stuart, en répondant à l'ambassadeur d'Angleterre, qu'elle avait été simplement intéressée par ce qu'elle avait vu et entendu, aux Tuileries, avait été habile, car elle avait ainsi indiqué la volonté de ne point révéler l'état exact de sa pensée. Elle ne croyait pas utile, en effet, de faire étalage, alors, des sentiments qui la pouvaient animer, comme de sembler connaître ceux qu'elle avait inspirés.

Elle avait été plus qu'intéressée, en vérité, durant la soirée qu'elle avait passée au château, et si elle y était entrée incertaine et comme

livrée au courant brutal des choses, à la spontanéité d'un hasard, comme interrogative devant les circonstances qui allaient, plus ou moins rapidement, décider de sa fortune, elle en était sortie joyeuse, enfiévrée par toute l'espérance folle d'un rêve qui eût paru, à tant de femmes, irréalisable.

Dans le succès qui l'avait portée, presque vertigineusement, en avant de toutes les femmes qui, ce soir-là, étaient réunies autour des souverains, elle avait eu la conscience très nette de sa situation, et, de tous les hommes qui lui avaient souri, qui s'étaient inclinés devant elle, elle n'avait vu, elle n'avait voulu voir qu'un homme — l'Empereur. D'un bond prodigieux, son désir, son ambition, son orgueil s'étaient trouvés élevés sur un sommet d'où elle exigeait qu'ils ne descendissent pas.

L'Empereur lui était apparu tel qu'il était toujours, bon, gracieux, galant, quoiqu'un peu ténébreux. Il avait, pour elle, donné quelque

importance à son amabilité, et elle avait assez l'habitude d'une Cour pour ne pas ignorer qu'elle pouvait tout attendre, désormais, de cette marque spéciale de bienveillance.

L'Empereur ne lui avait pas déplu. Il savait être un charmeur, en certaines heures, et il avait tenté de la séduire. Cependant, l'impression qu'il lui avait fait éprouver ne la retenait que médiocrement; et dans le souvenir du tête-à-tête qu'elle avait eu avec lui, elle ne sentait, elle ne voulait sentir qu'une chose : c'est que Napoléon III l'aimerait, si elle l'autorisait, dans l'avenir, à l'aimer.

Là, pour elle, était la question importante : céderait-elle aux prières de l'Empereur et se ferait-elle, comme tant d'autres qui l'avaient précédée, sa maîtresse ?

Elle savait l'énorme facilité qui caractérisait les intrigues amoureuses, aux Tuileries. Elle savait que la plupart des femmes qui se donnaient au souverain, qui répondaient à son appel, étaient aussitôt délaissées que prises.

Elle s'indignait à la pensée d'être traitée ainsi qu'elles et, tout en s'affermissant dans la résolution de s'emparer de l'attention de Napoléon III, elle s'ingéniait à trouver le moyen de n'être pas seulement, pour lui, un dérivatif sensuel — une amusette sans lendemain.

Lady Stuart était fort intelligente, mais toute son intelligence semblait paralysée devant l'inconnu qui se dressait, soudain, en face d'elle, masquant l'au-delà de son espoir comme de son bonheur.

L'hésitation qui la troublait n'avait amené, d'ailleurs, aucun changement dans sa conduite apparente, dans la régularité de sa mondanité, et elle s'était remontrée aux Tuileries, depuis sa présentation, soit dans le cercle des femmes qui fréquentaient ordinairement le château, soit aux *Lundis* de l'Impératrice.

Napoléon III lui avait continué ses bons offices, et rien, dans la réserve étudiée qu'il témoignait en sa présence, ne paraissait

devoir mettre un terme à son impatience intime, lorsqu'une après-midi, étant chez elle et rêveuse, ennuyée peut-être, on vint l'avertir qu'un personnage qui avait refusé de dire son nom, demandait à lui parler.

Lady Stuart eut, un moment, l'idée de congédier celui qui venait ainsi l'importuner dans ses réflexions, dans son repos ; mais elle était morose, mais elle était nerveuse; elle ne vit, dans le visiteur, qu'un remède offert par le hasard au tourment de sa pensée, et elle commanda qu'on le fît entrer.

L'homme qui se présenta à elle, alors, avait l'aspect vague d'un magistrat. Assez vulgaire d'allures, quoique de tenue irréprochable, la boutonnière de sa redingote parée du ruban rouge, l'œil souriant et inquisiteur, comme mobilisé par une machinale ou instinctive habitude, il s'avança vers la jeune femme et, la saluant profondément, il se nomma. C'était M. Hyrvoix.

En entendant prononcer le nom très redouté

du chef de la police particulière de l'Empereur, lady Stuart eut un tressaillement involontaire qui n'échappa point au rusé fonctionnaire et dont il s'égaya même, car un sourire malicieux courut sur sa lèvre. L'inquiétude de la comtesse Ellen s'expliquait. Ayant fait sensation à la Cour, elle pouvait tout craindre, désormais, comme tout espérer. Elle pouvait craindre que sa beauté eût porté ombrage à l'Impératrice, que son triomphe eût déplu à quelque puissant, que sa qualité d'étrangère même — d'étrangère un peu mystérieuse, affectant presque l'attitude d'une aventurière — eût été suspectée, et que l'une de ces raisons, que toutes ces raisons même, ne lui valussent la visite de M. Hyrvoix chargé de la prier, courtoisement, de quitter Paris.

Le policier devina cette appréhension et la dissipa vite.

— Rassurez-vous, madame, dit-il, en dépit de mon nom et de mes fonctions, je suis, aujourd'hui, un messager de paix et je ne

viens porter aucun trouble en votre demeure.

— Soyez le bienvenu, alors, monsieur, répondit la jeune femme, en mettant une sorte de franchise brutale dans ses paroles, et veuillez me faire connaître le motif de votre présence chez moi.

Avant de s'expliquer et de s'asseoir, M. Hyrvoix fit rapidement, des yeux, le tour de la pièce où il se trouvait. C'était un petit salon que drapaient, sur toutes ses faces, des tentures.

— Je vous demande pardon, madame, de retarder notre entretien, reprit-il; mais comme ce que j'ai à vous communiquer est fort délicat, doit être tenu secret, je désirerais être assuré que nulle oreille indiscrète ne peut être en mesure de m'écouter au travers de ces murs.

Lady Stuart, très intriguée, se leva, sortit et rentra, presque aussitôt, en fermant à clef les portes du salon.

— J'ai ordonné, fit-elle, qu'on ne me dérangeât sous aucun prétexte, et nous n'avons pas de surprises à craindre, puisque nous voilà enfermés comme deux amoureux.

M. Hyrvoix eut un geste qui marquait comiquement et respectueusement, à la fois, sa neutralité sentimentale, et se rapprochant de la jeune femme, pour ne pas être obligé d'élever la voix, il lui exposa la mission qui lui avait été confiée.

— C'est Sa Majesté l'Empereur qui m'envoie vers vous, madame, commença-t-il.

Lady Stuart eut, comme malgré elle, un sursaut, et un éclair brilla en son regard.

— Sa Majesté?

— Oui, madame, affirma le policier qui remarqua encore la nervosité de son interlocutrice. Sa Majesté a bien voulu m'ordonner de vous faire savoir qu'Elle s'intéresse beaucoup à vous et qu'elle souhaiterait d'avoir, avec vous, une entrevue.

Et très adroit, feignant de ne pas se douter

des intentions qui animaient l'Empereur, il ajouta :

— Vous appartenez, madame, à la haute société anglaise. Vous avez connu, au temps où vous habitiez Londres, un grand nombre de personnages politiques. Je crois que Sa Majesté serait heureuse d'obtenir, de vous, quelques indications confidentielles qui lui seraient utiles personnellement, et dont la divulgation n'entraînerait aucun préjudice pour votre pays.

Lady Stuart ne fut pas la dupe de cette feinte, de cette correction parfaite du langage atténuant la délicatesse extrême du message qui lui était apporté. Mais, à l'exemple de M. Hyrvoix, elle se fit comédienne.

— Je suis aux ordres de l'Empereur, monsieur, déclara-t-elle, et j'attendrai qu'il daigne m'interroger.

Le policier continua :

— Sa Majesté désirerait que l'entretien que vous voulez bien lui accorder, madame, eût

lieu en dehors des Tuileries. Vous plairait-il que l'Empereur se rendît chez vous, demain, dans la soirée, dans l'incognito le plus absolu ?

Les faits se précipitaient et lady Stuart, devant leur soudaineté, était un peu pâle.

— Je vous répète, monsieur, que je suis aux ordres de l'Empereur. Demain, je congédierai mes serviteurs et je serai seule : il pourra venir sans redouter d'indiscrétions.

En prononçant ces paroles, elle s'était inclinée. Mais, tout à coup, elle se redressa et parut avoir comme un effroi.

— Savez-vous bien, monsieur, que cette visite de l'Empereur ne me laisse pas sans inquiétude. Si, malgré toutes les précautions, il allait être reconnu en entrant chez moi ou en en sortant? Si un malheur, un accident, que sais-je, allaient le menacer ?... J'ai peur, je l'avoue, des responsabilités qui me frapperaient, alors. Ne pensez-vous pas que Sa Majesté sera imprudente en accomplissant cette démarche ?

M. Hyrvoix fit, de la main, un geste d'indifférence.

— Soyez sans crainte, madame, pour la sûreté de l'Empereur. Je serai avec Sa Majesté et je sais la garder.

Lady Stuart eut un gentil sourire.

— Vous êtes un dévoué, vous, fit-elle.

M. Hyrvoix, qui s'était levé et qui s'apprêtait à se retirer, mit alors une impertinence aimable et moqueuse dans sa réplique — comme le mot cynique qui fait paraître moins équivoque, souvent, une action, en indiquant, chez celui qui la formule, ayant accompli la besogne exigée, la conscience de son action :

— Vous le voyez, madame, murmura-t-il.

Et il quitta la jeune femme.

Quand, ce jour-là, un domestique vint avertir lady Stuart — l'heure du dîner étant sonnée — qu'elle était servie, il la trouva étendue sur des coussins, dans le même petit salon où elle avait reçu M. Hyrvoix, et ce fut comme dans un mouvement d'automate qu'elle obéit à

l'appel familier du valet et qu'elle se dirigea, le regard perdu, la pensée loin d'elle-même, vers la salle à manger de son hôtel. Elle était seule. Elle ne toucha à aucun des mets qui lui furent offerts ; elle se fit apporter du champagne, en but quelques verres et, abandonnant brusquement la table, courut s'enfermer dans sa chambre où, dans une détente de tous ses nerfs, elle se jeta sur son lit et sanglota. Les joies et les douleurs, dans la vie, ont cette commune bizarrerie qu'on entre en elles, souvent, en versant des larmes. Etait-ce une joie, était-ce une douleur au-devant desquelles marchait, alors, lady Stuart? Elle n'aurait pu répondre à cette question; mais elle payait son tribut à l'avenir mystérieux, en pleurant.

Lorsque l'Empereur se présenta, le lendemain, à l'heure convenue, chez la jeune femme, elle était plus calme ; elle avait le sens très net des faits qui, de cette rencontre si vive-

ment souhaitée, pouvaient naître. Prête à la chute, elle avait résolu, cependant, de mettre en valeur l'abandon de sa personne, et ce fut dans tout le calcul précis d'une liaison durable et non dans la frivolité ou dans le banal orgueil d'une curiosité, qu'elle attendit son impérial visiteur.

Elle avait à redouter, pourtant, dans l'exécution du plan qu'elle s'était tracé, pour l'efficacité de ses desseins, que l'Empereur ne se fît, avec elle, ce qu'il était avec presque toutes les femmes — pressant, et oublieux étant satisfait ; ne mît, dans un rapide baiser, le désir en même temps que l'indifférence.

Dès qu'il fut auprès d'elle, en effet, Napoléon III se montra tendre, passionné, et lui fit connaître, sans trop de détours, sans trop de précautions oratoires, l'impression qu'il ressentait à sa vue.

Commencé ainsi, l'entretien ne pouvait avoir qu'un résultat : l'immédiat échange d'une caresse aussitôt effacée que partagée.

Lady Stuart comprit que si elle s'attardait avec le souverain, avec celui qu'elle voulait séduire et s'attacher, en ce marivaudage périlleux, c'en était fait de ses projets ; qu'il en serait, de son espérance, de sa personne, comme des espérances, comme des personnes de toutes celles que la pensée d'une heure vécue dans l'intimité de l'Empereur, avait affolées et déçues.

Dans une réserve aimable, dans une coquetterie étudiée et qui se garde, elle laissa l'Empeur lui parler ; elle l'écouta dans l'aveu de son amour ainsi que dans l'expression de son violent désir ; mais lorsqu'il tenta d'être audacieux, elle se défendit et, habilement, avec une phrase, redevint maîtresse de la situation.

Moitié rieuse, moitié sévère, elle arrêta l'élan de son visiteur.

— Etes-vous bien sincère, sire, lui dit-elle, en ce moment, et ne me trompez-vous pas en vous trompant vous-même, sur l'importance,

sur la nature réelle des sentiments que vous exprimez ?

L'Empereur, un peu interloqué, balbutia :

— Je vous assure, madame...

— Oui, oui, reprit lady Stuart, je sais, je devine tout ce que vous allez me dire... tout ce que vous avez dit, sans doute, déjà, à tant d'autres femmes. Eh bien, c'est cela qu'il ne faut pas que j'entende. On ne me parle pas, sire, comme à toutes les femmes, ou plutôt, je ne réponds pas de la même manière qu'elles aux tendres discours que l'on veut bien m'adresser.

Napoléon III, de plus en plus surpris, gêné même par l'attitude de la jeune femme — attitude à laquelle il était peu préparé — essaya encore de parler. Mais elle ne lui permit pas de se ressaisir.

— Je m'explique, continua-t-elle. Certes, je n'ignore pas le prix de votre affection, sire. Mais je n'ignore pas davantage que si elle apporte une grande joie passagère, à quelques-

unes, elle procure aussi, à quelques autres moins nombreuses, mais plus sensitives, plus soucieuses d'elles-mêmes, des chagrins, des regrets qui ne sont pas éphémères. — Vous m'aimez, dites-vous. Je ne mettrai pas de diplomatie, dans ma pensée, et il me sera aisé, il me sera agréable de répondre à votre aveu par un aveu identique. Je me sens toute disposée à vous aimer. Mais dans cette communion d'idées, de sentiments, qui nous rapproche, se trouve justement le danger qui nous menace, le danger que je veux éviter. — Vous êtes inconstant, sire ; vous n'avez pas le droit, même, d'être fidèle à une femme. Vous seriez inconstant avec moi, si je cédais à vos prières, comme vous l'avez été avec d'autres. Il vous serait ordonné, peut-être, de m'oublier plus vite que toutes les autres femmes, étant donnée ma personnalité, plus vite, oui, que vous n'avez oublié celles que vous avez charmées. Et si la minute qui aurait été nôtre devenait, alors, légère à votre souvenir,

elle serait lourde à mon cœur, à mon orgueil. Ne vaut-il pas mieux que, dans l'inégalité de sentiments et de situation qui existe entre nous, je reste, simplement, pour vous, au point de vue intime, une inconnue ?

L'Empereur n'était pas habitué à tant d'éloquence, dans la résistance, de la part des femmes qu'il remarquait à la Cour. Il sentit qu'il avait, devant lui, une individualité peu vulgaire, et au lieu d'éprouver un ennui à l'écouter, au lieu d'être rejeté loin d'elle, sensuellement, par le demi refus qu'elle lui opposait, il s'en éprit davantage.

Lady Stuart semblait l'inviter à une explication décisive, à une promesse à laquelle il lui serait défendu de se dérober. Il ne tenta point de fuir cette explication et, dans les paroles qu'il prononça alors, et qui sont fort curieuses, il mit comme cette promesse qu'elle sollicitait sans oser la formuler.

S'étant levé et marchant, de long en large, dans le salon, les mains derrière le dos, il se

prit à lancer des mots, des phrases, d'abord heurtés, puis plus accentués, plus soutenus ; et bientôt le timbre de sa voix, d'abord sourd, s'éleva fort, comme rhythmé.

— Vous avez raison, madame ; vous n'êtes pas de celles qu'on délaisse et qui servent à la satisfaction d'un banal caprice. Vous êtes intelligente autant que vous êtes belle et vous méritez qu'on vous aime, vraiment, dans toute la joie, dans toute la quiétude des affections durables. C'est ainsi que je veux vous aimer et vous avez tort de dresser, contre moi, l'inconstance que j'ai témoignée, je ne saurais le nier, en diverses occasions. — Ah, cette inconstance que l'on me reproche, si vous en connaissiez les causes, si celles mêmes qui en ont souffert avaient pu en deviner les motifs, elle ne vous apparaîtrait plus, elle ne leur apparaîtrait plus sous une apparence coupable. — Un homme peut dire beaucoup de choses à une femme, madame, à une femme qu'il désire, surtout ; et je vais, si vous me le permettez,

vous faire une confession. — Je suis inconstant, je recherche la société et les caresses de la femme ; mais pourquoi suis-je ainsi, pourquoi, en moi, cette ardeur au plaisir, sans cesse assouvie, sans cesse renaissante? L'aveu est pénible à exprimer; mais vous le recevrez, car vous êtes la seule femme qui m'ait parlé comme vous venez de le faire. J'ai aimé, madame, profondément, follement, et j'ai été déçu. J'ai joué ma fortune politique, mon nom, le prestige de mon trône, le dévoûment de mes partisans, contre le cœur d'une femme, et, en échange de tant de choses sacrifiées, je n'ai obtenu que de l'indifférence. Voilà le secret de mon inconstance, de ce que l'on appelle mes nombreuses bonnes fortunes.

Lady Stuart, qui écoutait l'Empereur avec intérêt, avec effroi presque, eut un brusque mouvement, et un cri involontaire jaillit de ses lèvres :

— Eh quoi, sire, l'Impératrice...

Napoléon III se tournant vers elle et s'arrê-

tant, dans sa marche, répliqua avec une sorte de rudesse :

— L'Impératrice ne m'aime pas, madame, l'Impératrice ne m'a jamais aimé. Mon cas est commun et je ne suis pas le seul homme, je le sais, que le destin frappe ainsi. Mes pareils, ordinairement, se consolent en donnant un dérivatif à leur douleur, à leur amertume : ils boivent ou ils jouent. Un souverain ne peut jouer et ne peut boire, mais il lui reste les femmes. Je suis allé à elles, comme l'amant ou l'époux malheureux va à l'absinthe, va aux cartes. Vous le voyez, mon inconstance n'est pas compliquée, n'a rien qu'une femme sincèrement aimée, comme je sens que je vous aime, puisse redouter et doive, surtout, me reprocher.

L'Empereur se tut. Puis, il reprit sa promenade au travers du salon, attendant, sans doute, que lady Stuart le rappelât auprès d'elle. Mais la jeune femme, accoudée sur un divan, le visage un peu assombri, songeait, et

ses yeux, à demi clos, semblaient comme fixés sur la troublante ébauche d'une vision.

Le silence était profond. Napoléon III le rompit :

— Vous ne me répondez rien, madame ?

Lady Stuart, alors, dirigea vers lui son regard alangui.

— Que vous dirais-je, sire ? murmura-t-elle. La confiance que vous venez de me témoigner m'inquiète et me réjouit, en même temps...

Et comme l'Empereur s'avançait vers elle, s'inclinait, elle ajouta, en le maintenant éloigné, de son bras allongé et caressant :

— Je vous plains et je vous aime.

Napoléon III tenta de s'emparer de la main qui le frôlait. Mais lady Stuart le repoussa doucement et, dans une supplication, elle lui dit :

— Oui, je vous aime, sire, mais cet aveu ne signifie pas que je doive être à vous. Je serais heureuse, je serais fière, certes, de vous offrir

un peu de joie, de panser les blessures faites à votre âme. Mais c'est là une satisfaction trop haute pour moi et je n'ose pas l'espérer. Je vous en prie, retirez-vous, laissez-moi ; j'ai besoin de réfléchir, de m'interroger, de connaître si, en me donnant à vous, en devenant votre maîtresse — pourquoi taire le mot ? — je saurais vous procurer la tendresse que vous méritez ; car le seul souci de votre bonheur s'impose à moi, désormais.

Et elle répéta :

— Je vous en prie, il faut que je sois seule, laissez-moi.

L'Empereur, dans le contentement qu'il éprouvait en pensant que cette femme lui appartiendrait, lui appartenait même déjà, moralement, et dans le renoncement à toute immédiate possession qui lui était imposé, demeurait interdit, sans paroles. La scène que lady Stuart avait amenée, le faisait timide, et ce fut dans le balbutiement d'un adolescent amoureux qu'il l'implora.

— Comment vous revoir, madame ? Comment apprendre votre décision ?

La jeune femme apaisa son inquiétude.

— La prochaine fois que je paraîtrai aux Tuileries, je vous donnerai ma réponse, sire. Si je ne porte aucun bijou, vous pourrez me considérer comme votre plus fidèle amie.

L'Empereur eût souhaité d'obtenir une promesse plus formelle. Mais il comprit que lady Stuart ne lui donnerait rien de plus, en cette première entrevue intime, qu'une assurance énigmatique ; et lorsqu'il la quitta, dans la demi certitude qu'il venait d'acquérir, il constata qu'en lui s'était accrue la passion que lui avait inspirée la comtesse Ellen.

De son côté, la jeune femme le vit s'éloigner contente d'elle-même, contente de l'habileté avec laquelle elle avait su se faire désirer, de l'assurance, aussi, qu'elle avait versée dans la nature comme dans les conséquences de sa future liaison.

Lady Stuart ne s'était pas trompée, en vé-

rité, sur les sentiments et sur les impressions qu'elle avait fait naître chez celui qui régnait aux Tuileries. Il attendit sa venue au château avec une impatience fiévreuse ; et quand elle s'y montra, quelques jours après la conversation qui vient d'être rapportée, sans la moindre parure, il eut un frisson délicieux.

L'année 1866 s'était achevée dans l'attente de la grande féerie que l'Empire voulait offrir à l'Europe — au monde — et les jours magiques de l'Exposition de 1867 étant nés, ce fut, à la Cour, un redoublement de fêtes et de folies.

Les empereurs et les rois passaient au travers des Tuileries, alors, éblouis, mais aussi comme effarés. Ces hommes et ces femmes qui se présentaient à eux, dans tout le charme incontestable de frivolités élégantes, les surprenaient ; et, tout en goûtant la séduction de leurs âmes aimables, ils ne pouvaient s'empêcher de songer qu'ils s'étaient fait, de l'entourage de Napoléon III,

une idée plus haute, qu'ils avaient eu, de cet entourage, à distance, une impression plus profonde. La Cour leur apparaissait, étrangement, comme une réunion de mâles et de femelles créés pour la joie, réfractaires à toute pensée sérieuse et marchant dans le plaisir, vertigineusement, comme des bêtes emballées dans la surexcitation de leurs nerfs.

Les hommes, quelle que soit leur condition sociale — rois aux citoyens — ne sont puritains, ne se font les défenseurs obstinés de la vertu, qu'en leur milieu, que sous leur toit, ayant des raisons spéciales et personnelles, alors, pour paraître sévères.

Les chefs d'Etats que Napoléon III avait appelés auprès de lui, en 1867, firent rapidement bon marché de l'étonnement que leur avait causé l'attitude des familiers des Tuileries, et comme, après tout, ils n'étaient pas venus à Paris pour s'ennuyer, ils acceptèrent avec quelque empressement les spectacles qui leur étaient donnés et, ne dédaignant pas

de s'y mêler, en qualité d'acteurs même, ils s'amusèrent.

Lady Stuart était depuis quelque temps la maîtresse de l'Empereur, lorsque l'Exposition fut inaugurée.

Elle succédait, dans le cœur du souverain, à une femme à l'influence de laquelle il s'était longtemps soumis. Cette femme — qu'il est inutile de nommer ici — avait elle-même remplacé auprès de l'Empereur la fameuse comtesse de Castiglione, et plus qu'elle, avait été sa conseillère en politique. D'une beauté très piquante, elle était surtout remarquable par son intelligence, et elle avait su, en dépit de quelques incidents, s'imposer à Napoléon III tout en se faisant l'une des inséparables de l'Impératrice. Le souverain avait besoin d'elle, d'ailleurs, plus intellectuellement que sensuellement, et il n'avait pas hésité à la protéger ouvertement, de son autorité, contre toute attaque.

Lady Stuart n'eût pas, certainement, été en

mesure de lutter contre elle, sur le terrain de la politique. Elle ne tenta point l'aventure et, habilement, se contenta de l'offrande de ses caresses en permettant à l'Empereur de continuer, avec sa rivale, des relations mondaines ou d'affaires qu'il eût été presque impossible de rompre.

Cependant, l'Exposition en accaparant la vie de Napoléon III, en mettant une réserve forcée dans sa liaison avec lady Stuart, en créant des intermittences dans son intimité avec elle, avait fait de la jeune femme comme une maîtresse qui sent, qui devine toute la puissance de sa chair sur celui qui l'aime, mais qui n'a point encore pu affirmer définitivement cette puissance.

Ce ne fut, en effet, qu'après la fin des fêtes impériales que la force de ses baisers se révéla.

L'empereur Napoléon III eut, certes, de jolies heures avec les femmes, avec Mme de Castiglione, avec la personne dont je par-

lais incidemment plus haut, et, vers les derniers jours de son règne, avec Mme la comtesse de Mercy-Argenteau dont les avis, dont l'intelligence, aussi, lui furent précieux. Mais on peut affirmer, sans la crainte d'être démenti, qu'il ne goûta avec aucune d'elles autant de volupté qu'avec lady Stuart.

Non seulement cette volupté avait sa source dans la splendeur physique de cette femme, mais elle naissait, principalement, de la façon dont cette beauté charnelle venait à lui. Avec toutes les autres femmes, avec celles simplement que je viens de désigner — car je ne compte pas les éphémères amoureuses qu'un caprice passager jeta dans les bras du souverain — la nature passionnée de l'Empereur était dominée, sans cesse, par la préoccupation d'un habituel échange d'opinions, sur les questions politiques à l'ordre du jour, et il résultait de cet état particulier qui caractérisait ces liaisons, une sorte de contrainte, de froideur qui, fatalement, atténuait en lui les ardeurs.

Une femme, quelque belle qu'elle puisse être, ne possédera jamais complétement les sens d'un amant, si elle impose à cet amant, parallèlement à sa séduction physique, une influence morale. L'homme pourra aimer une telle femme, pourra lier sa vie à la sienne, pourra être malheureux d'en être séparé, mais sa jouissance ou sa peine prendra plutôt naissance, alors, dans son esprit que dans sa chair — car, seul son esprit aura communié avec l'esprit de cette femme, car jamais sa chair n'aura eu de contact absolu avec la sienne, n'aura tressailli avec elle du même spasme. L'homme pourra aimer une telle femme, je le répète, mais il n'aura jamais, devant elle, l'émoi corporel que provoque la femme désirée simplement, dans toute absence de cérébralité — cet émoi que provoque la bête humaine, si l'on veut, qui n'a ni parole, ni pensée, mais qui, magnétiquement, attire le mâle par le seul appel de sa superbe animalité — comme la fleur épanouie et pleine de

subtils parfums, attire l'insecte avide de son suc et de sa rosée.

Les grands voluptueux ne demandent pas à la femme d'être intelligente. Ils exigent d'elle, uniquement, qu'elle donne l'envie d'aimer.

L'Empereur était un grand voluptueux, et comme lady Stuart ne troublait les relations qu'il avait avec elle par aucune préoccupation étrangère à la passion qu'elle lui inspirait, il trouva auprès d'elle, plus qu'auprès de celles qui l'avaient précédée en son cœur, la douceur ainsi que la fièvre qui font complète une affection.

Une seule femme — Marguerite Bellengé — avait eu la faculté déjà de s'emparer, au même degré que lady Stuart, des sens de Napoléon III. Marguerite Bellengé n'avait compté que sur ses caresses pour s'attacher l'Empereur, et dans la simplicité intellectuelle de sa liaison avec lui, avait été toute sa force.

Lorsque le grand tapage qu'avait produit,

aux Tuileries, le fantastique spectacle de l'Exposition fut apaisé, l'Empereur éprouva comme une détente matérielle et morale, se tourna davantage vers les choses de son intimité et donna toute sa pensée affectueuse, en même temps que toute l'ardeur de ses désirs, à sa maîtresse.

Il eut, avec elle, des rencontres fréquentes et des minutes charmantes.

Il y avait une année environ, alors, que lady Stuart avait été présentée à la Cour et l'on peut dire que, dans sa rapide fortune, elle marchait triomphante.

Sa puissance de femme, l'influence qu'elle avait su exercer sur Napoléon III étaient telles, qu'elle se gênait à peine pour les dissimuler, et qu'elle mettait même comme une maligne joie à les laisser deviner quand elle paraissait au château où elle était régulièrement invitée.

La situation qu'elle occupait au palais, dans le cœur du souverain, ne pouvait, dans ces

conditions, continuer d'être ignorée, et bientôt, en effet, sa liaison avec l'Empereur fit les frais de tous les commérages, alimenta, par mille détails, vrais ou faux, les conversations des familiers.

L'Impératrice qui se tenait sans cesse au courant des nouvelles, des « potins, » ne tarda point à être initiée à l'intrigue de la comtesse Ellen et une violente irritation la saisit, avec la pensée de mettre un terme au scandale dont sa demeure était le théâtre.

L'Impératrice connut toutes les maîtresses que posséda Napoléon III. Dans les premiers jours qui suivaient l'annonce d'une liaison de l'Empereur, elle se montrait boudeuse, nerveuse, brutale. Mais, elle semblait bientôt s'accoutumer à la fantaisie de son mari, et elle supportait, en apparence, assez débonnairement, la présence de celle qui devenait ainsi sa rivale. Elle se vengeait simplement, des infidélités de l'Empereur, en l'accablant de réclamations, de colères.

Il en eût peut-être, sans doute même, été ainsi au sujet de lady Stuart, si une circonstance n'était venue, soudain, aggraver la situation qui lui était faite devant la souveraine.

La comtesse Ellen cessa, tout à coup, de paraître aux Tuileries, quitta brusquement Paris, et nul ne put dire, tout d'abord, où elle était allée.

Mais cette fuite imprévue excita les curiosités, détermina des commentaires. L'Impératrice elle-même s'étonna d'une absence que rien ne semblait justifier, et les chercheurs de mystères, partis en campagne, mirent le comble à l'intérêt que présentait l'aventure, en déclarant, un beau soir, que lady Stuart, devenue enceinte de l'Empereur, s'était réfugiée dans une localité voisine de Paris, pour y attendre ses couches.

Le fait était exact.

Lady Stuart, consternée et heureuse en même temps, avait, une après-midi, appris

à son impérial amant qu'elle allait être mère.

L'Empereur savait toute l'appréhension de l'Impératrice au sujet de ses amours et de leurs conséquences possibles. Il savait que sa compagne n'eût pas admis l'existence avérée d'un enfant né de lui et placé en face du fils qu'elle en avait eu. Il savait que, dans son exaltation, elle eût été capable des pires résolutions et envisageant, avec effroi presque, les résultats qu'une telle révélation était susceptible d'avoir, il exigea l'éloignement immédiat de sa maîtresse.

La scène dans laquelle lady Stuart avait informé Napoléon III de sa maternité future, n'avait pas été exempte de charme simple et de tristesse émue.

Comme l'Empereur, surpris, était resté quelques minutes sans répondre à la jeune femme, celle-ci s'était inquiétée.

— Ah, sire, lui avait-elle dit, aimez-moi bien aujourd'hui encore, car demain, sans

doute, nous serons plus inconnus l'un à l'autre que si nous ne nous étions jamais vus.

Napoléon III l'avait alors regardée fixement.

— Pourquoi parlez-vous ainsi ? avait-il demandé.

— Parce que, en vous avouant que je vais être mère, sire, j'ai mis, je le sens, le mot « fin » sur la dernière page de notre roman.

— Vous vous trompez. Je vous aime assez, madame, pour ne point vous oublier, pour ne point renoncer à vous, même si un accident, fâcheux, je le reconnais, vient interrompre nos baisers. Vous allez être mère et je ne vous cache pas que j'eusse préféré que vous ne la fussiez pas. Mais ce n'est point cette constatation qui me tourmente. Je songe à cet enfant qui va naître, à cet enfant qui est le mien autant que le vôtre et que je ne pourrai pas aimer.

Lady Stuart tressaillit.

— Eh quoi, sire, vous n'aimerez pas mon

enfant, notre enfant ? interrogea-t-elle, anxieuse.

— Hélas, madame, il est, dans la vie, des situations difficiles. Comprenez-moi. Un simple particulier, un bourgeois, un gentilhomme, ne feignent-ils pas d'ignorer, souvent, pour obéir aux lois, aux conventions sociales, le fils ou la fille qu'ils ont eue d'une maîtresse chérie ? Ces lois, ces conventions qui s'imposent aux citoyens, pèsent davantage sur les rois, sur les hommes publics. Vous me voyez triste parce que, je le répète, je ne pourrai pas aimer votre enfant comme j'aurais voulu l'aimer, parce que je pense à tous ceux qui se trouvent dans son cas et qui, moins heureux — car votre enfant sera heureux — errent lamentablement, au travers de l'humanité. L'amour a ses cruautés et la paternité inavouable est l'une d'elles.

L'Empereur était, on le sait, sans cesse sous l'influence de son rêve humanitaire et, dans l'obsession qu'il lui faisait éprouver, il

lui reportait toutes les phases de son existence de souverain. Il était né avec des instincts de bonté et de paternité. Il aimait profondément son fils légitime, le Prince Impérial; il eût souhaité de pouvoir aimer, au même degré et dans la même lumière, peut-être, l'enfant clandestin dont le sort le chargeait.

Lady Stuart fut touchée de la bonhomie de ses paroles, de la philosophie tendrement mélancolique qui s'en échappait, et elle ne lui opposa aucune objection quand il lui eût démontré qu'il était nécessaire qu'elle s'éloignât, momentanément, de Paris.

Après avoir pris ses dispositions pour une longue absence, elle se rendit à Versailles, sous un nom d'emprunt, et y attendit sa délivrance.

Un ennui sincère s'était emparé de l'Empereur lorsqu'il avait vu que ses familiers, lorsqu'il s'était aperçu que l'Impératrice avaient découvert la cause de la retraite de sa maîtresse, lorsqu'il avait été obligé, surtout, d'en-

tendre les propos que provoquait la disparition de la jeune femme. Il eût désiré interdire ces cancans qui n'étaient plus des cancans, il faut le reconnaître, mais il lui était malaisé, sans compromettre sa dignité, de mêler sa voix à celle des courtisans, soit pour démentir leurs affirmations, soit pour blâmer leur inconvenance. L'eût-on écouté, l'eût-on obéi, même, dans son intervention? On peut douter de l'efficacité de cette intervention, si l'on songe que l'Impératrice fut, en tout temps, omnipotente aux Tuileries, inspira, en tout temps, les habitués du palais, et qu'en cette circonstance, les hommes ainsi que les femmes de l'entourage impérial, eussent fait bon marché du mécontentement de Napoléon III, pour plaire mieux à celle dont ils acceptaient l'écrasante et tracassière autorité.

Cependant, un soir, à l'un des Lundis de la souveraine, l'Empereur perdit patience et donna une leçon aux médisants.

Comme dissimulé par quelques groupes, il

passait non loin de femmes que lutinaient de jeunes hommes, il entendit que l'on prononçait le nom de lady Stuart et que des chuchotements semblaient mettre un mystère autour de ce nom.

Il savait trop de quelle nature pouvait être cette conversation et, se montrant brusquement, il marcha droit aux causeurs.

A son approche tous se turent et s'inclinèrent, inquiets, dans l'espérance qu'il s'éloignerait. Mais l'Empereur s'arrêta et, lentement, effilant sa moustache, il laissa tomber ces mots :

— Je vous engage, mesdames et vous aussi, messieurs, à assister au prochain sermon qui aura lieu dans la chapelle du château. On y prêchera sur la médisance et sur le respect que l'on doit à autrui.

Et il ajouta, en tournant le dos à ses familiers :

— Je compte, n'est-ce pas, sur votre présence.

Les courtisans, interdits, se dispersèrent. L'incident fit quelque bruit dans les salons et, à partir de cette heure, en dépit de leur soumission à l'Impératrice, les familiers se firent plus prudents en leurs commérages.

Mais le scandale que l'autorité de l'Empereur avait conjuré, momentanément, éclata à la Cour, sans restriction, lorsqu'on apprit que lady Stuart, dont la nouvelle résidence avait été découverte, venait de donner le jour à un fils.

La jeune femme croyait avoir tout arrangé, autour d'elle, pour que son secret ne fût pas révélé, pour que son accouchement même demeurât ignoré. Mais elle avait compté sans les mille traîtrises qui menacent les plus humbles et qui la guettaient d'autant mieux qu'elle était influente et qu'elle était jalousée.

Aussitôt après sa naissance, l'enfant avait été confié à une femme, sorte de paysanne embourgeoisée, d'apparence aisée, choisie

tout particulièrement, qui habitait une petite localité, près de Rambouillet, et qui avait emporté son nourrisson avant même que la mère ne fût remise de sa secousse.

Une grande tristesse avait envahie lady Stuart, après le départ de son fils. Cette venue tardive et quoique irrégulière d'un enfant, se rattachait trop au souvenir des années où, mariée, elle avait espéré une maternité qui lui avait sans cesse été refusée, pour qu'elle ne ressentît pas, alors, dans ce brutal éloignement du petit être qu'elle avait créé, une douloureuse émotion. Il lui eût été doux de pouvoir le garder auprès d'elle, de l'aimer, de lui parler, de recevoir ses inconscientes caresses et, dans l'amertume, dans le regret cruel que sa disparition forcée lui inspirait, elle se prenait à haïr les mondanités qui accaparaient sa vie, toutes les choses qu'elle avait souhaitées et qu'elle aurait échangées, sincèrement, contre une heure de réelle indépendance.

Mais elle savait que cette indépendance

constituait, pour elle, un rêve presqu'irréalisable, dans le genre d'existence qu'elle s'était faite ; et comme l'Empereur l'aimait, comme il l'appelait avec impatience, elle se résigna et résolut de quitter Versailles dès que sa santé serait rétablie.

Lorsqu'elle put sortir, sa première pensée, cependant, ne fut pas pour son amant, mais alla tout entière à son fils.

Elle se rendit à La Verrière, où l'on avait emmené l'enfant, et elle resta tout un jour avec lui, heureuse de le regarder, de l'embrasser, saisie par cette folie spéciale et charmante — triste aussi — des mères qui, privées de leurs petits, semblent vouloir les fondre en elles, quand il leur est offert de les visiter.

On était, alors, au mois d'août 1868. La maison où se trouvait placé le petit garçon, était bâtie au milieu d'un assez vaste jardin et lady Stuart, radieuse de jouer à la maman, s'était retirée avec son fils sous quelque ombrage.

Tout à coup, en le faisant sauter sur ses genoux, en essayant d'attirer le rire sur ses lèvres — ce premier rire si cher à toutes les mères — elle remarqua que son fils portait une sorte de cicatrice derrière l'oreille droite. Elle allait s'alarmer, lorsqu'elle reconnut, à un examen attentif, que ce qu'elle avait pris pour une blessure n'était autre chose qu'un « signe, » qu'une marque de naissance. L'enfant avait, en effet, presqu'au ras de l'oreille, un point rose qui se détachait, sur sa peau blanche, en relief, ainsi qu'un gros pois.

Rassurée, elle posa sa bouche sur le « grain de beauté » du bambin et l'ayant rendu à sa nourrice, elle s'en alla.

Quelque temps après cette visite à son fils, elle faisait sa rentrée officielle dans le monde, et cette rentrée fut retentissante.

La Cour étant en villégiature d'été, elle n'y parut pas, sur un avis de l'Empereur qui jugeait opportun de retarder sa présence au milieu de ses familiers; mais il recommença,

avec elle, l'intimité interrompue et elle s'en vint, plus d'une fois, vers lui, à l'insu de tous ceux qui avaient cru que l'aventure de sa maternité amènerait, entre elle et le souverain, une rupture.

Cependant, lady Stuart n'ignorait pas les propos dont elle avait été l'objet durant sa longue absence, les médisances, les calomnies, même, qu'avaient produites contre elle, les habitués du château, et elle avait hâte, dans un esprit de bravade et de représailles, de se montrer à ceux et à celles qui l'avaient ainsi, impitoyablement, poursuivie de leurs sarcasmes, plus belle encore peut-être, plus influente, plus enviée qu'avant l'événement qui l'avait exilée de Paris.

Ce fut encore une fête donnée aux Tuileries, dans la saison d'hiver de 1868, qui lui servit de prétexte pour revenir à la Cour.

L'Empereur, qui redoutait un scandale, avait tenté de la dissuader de cette folle démarche, en lui conseillant d'entourer de moins

d'éclat son retour aux Tuileries. Mais elle ne l'avait pas écouté, mais elle s'était révoltée contre l'ostracisme qui la frappait, et dans une caresse, elle avait obtenu du souverain qu'il ne s'opposerait pas à son projet.

Les craintes de l'Empereur n'étaient pas vaines, pourtant, et toute l'audace de lady Stuart devait, en cette circonstance, échouer devant la colère, devant l'attitude suprêmement dédaigneuse de l'Impératrice.

A l'entrée de la comtesse Ellen, dans les salons, au bras de M. le comte d'A..., l'un des chambellans, réquisitionné spécialement par Napoléon III pour accompagner la jeune femme, une manifestation qui ne laissait aucun doute sur les sentiments, sur les impressions que sa présence provoquait, se produisit.

Il y eut, autour d'elle, comme un sourd murmure, et tandis que les uns la regardaient avec une curiosité anxieuse, avec une sorte de stupéfaction, les autres feignaient de

ne la point voir, peu désireux de se compromettre auprès de l'Impératrice, s'ils la saluaient, ou de mécontenter l'Empereur en mesurant, trop ostensiblement, leur hommage.

Lady Stuart, sans paraître remarquer ces défections et ces hypocrisies, était, cependant, arrivée jusqu'au salon où se tenait la souveraine et s'avançant vers elle, elle s'apprêta à la révérence habituelle.

Ce fut, alors, comme un coup de théâtre. Un drame était dans l'air — selon une expression consacrée — et chacun en attendait, fiévreux, les péripéties ainsi que le dénoûment.

L'Impératrice, en apercevant lady Stuart, s'était levée comme mue par un ressort, et se silhouettait droite, pâle, la face hautaine, sévère, la main frémissante.

Ses familières étaient silencieuses, comme sous l'agitation intime d'une panique.

Sans être déconcertée par l'accueil de la

souveraine, lady Stuart avait encore fait quelques pas et, comme si rien d'anormal ne se fût passé autour d'elle, elle s'était inclinée et avait souri.

Mais l'Impératrice était demeurée immobile, n'avait répondu ni à son salut, ni à son sourire; et quand la comtesse Ellen s'était redressée, elle l'avait trouvée dans la même posture hostile, courroucée et outrageante.

Alors, elle avait compris que sa présence aux Tuileries étant impossible, désormais, il lui fallait au moins sortir de ce palais, où elle avait triomphé, en victorieuse.

Toute droite, à son tour, le visage contracté, l'œil effroyablement dur, elle avait opposé, à l'attitude de l'Impératrice, comme un défi.

Un moment — quelques secondes à peine — les deux femmes étaient restées ainsi, menaçantes, en face l'une de l'autre, se demandant peut-être si, oubliant leur qualité, le lieu où elles étaient, elles n'allaient pas se déchi-

rer comme de simples femmes du peuple, comme de simples bêtes qui se rencontrent, dans le besoin d'un même instinct à assouvir, dans le désir d'une même offense à venger.

On ne sait, en vérité, comment cette scène se serait terminée, si l'Empereur qui n'en avait perdu aucun détail, n'avait mis fin à la situation qu'elle créait. Il avait envoyé M. le comte d'A... vers lady Stuart, et le chambellan offrant de nouveau son bras à la favorite révoltée, l'avait entraînée en voilant son autoritaire intervention par le mensonge d'une galante causerie.

La comtesse Ellen que le sang-froid abandonnait difficilement et qui avait vite deviné qu'une querelle avec l'Impératrice l'eût perdue à tout jamais, dans son intimité avec son amant, même, n'avait nullement résisté à M. d'A... et l'avait suivi, aimable en apparence.

Mais comme elle ne voulait pas avouer sa

défaite, elle lui avait dit, en appuyant sur les mots :

— Est-ce pour me reconduire jusqu'à ma voiture, monsieur, que vous vous montrez si empressé ?

M. d'A..., un peu embarrassé de la mission qui lui était échue, ce soir-là, avait répliqué :

— Je n'ai reçu aucun ordre à ce sujet, madame. Je suis simplement chargé, par l'Empereur, de vous prier d'éviter le salon de l'Impératrice et j'ose vous conseiller, respectueusement, de vous conformer à ce désir.

Puis, il avait quitté la jeune femme.

Le prince Napoléon qui avait observé toutes les phases du petit drame qui venait de se jouer, se trouva, en ce moment, comme par hasard, devant lady Stuart.

Il s'approcha d'elle, lui parla longuement et cet entretien, d'abord très commenté, puis rapporté à l'Impératrice, ne contribua pas peu à accroître la haine que la souveraine nourrissait contre son cousin.

L'Impératrice eut tort, cependant, dans cette occasion, de s'irriter. Le Prince n'arrêta, ce soir-là, la comtesse Ellen que pour la complimenter sur sa beauté et comme c'était un charmeur et un galant, il réussit à l'intéresser.

Néanmoins, la causerie que le Prince offrait à lady Stuart, s'offrant comme une compensation à l'accueil de la souveraine, la jeune femme mit quelque affectation à la considérer ainsi, et elle se retira sans avoir adressé la parole à nul autre des invités.

La réserve de l'Empereur qui s'était, à dessein, tenu éloigné d'elle, durant le peu d'instants qu'elle avait paru au château, lui avait été pénible et l'avait inquiétée. Quoique cette réserve eût sa raison d'être et fût aisément explicable, la comtesse Ellen résolut de ne la point accepter et de connaître si elle ne cachait point un péril pour elle-même, pour sa liaison.

Dès le lendemain de cette soirée mouve-

mentée, elle écrivit à l'Empereur pour solliciter de lui une entrevue.

Napoléon III vint la voir et comme, en dehors des reproches affectueux qu'il lui adressa, relativement à son équipée et aux suites lamentables qu'elle aurait pu avoir, il lui prodigua les mêmes tendresses qu'avant l'incident, elle s'apaisa. Et sa rancune contre l'Impératrice prit même, alors, une forme platonique qui n'était pas sans esprit. Les Tuileries lui étaient interdites, dorénavant, mais en dépit de l'affront qui lui était fait et contre lequel elle était impuissante, ne restait-elle pas la plus forte, puisqu'elle possédait le cœur ainsi que les sens de l'homme qui les emplissait de son nom ?

III

L'Enfant.

On s'amusa ferme, en cette saison d'hiver de l'année 1868, aux Tuileries, ainsi que dans les ministères, et dans le tourbillon de leurs joies, les familiers impériaux oublièrent vite l'apparition comme l'absence de lady Stuart, à la Cour.

L'Impératrice, toute à ses plaisirs, également, semblait ne point garder le souvenir de sa rivale et de la scène presque dramatique qui l'avait éloignée du château. Comme elle n'en parlait pas, comme elle feignait d'ignorer qu'un soir, en son palais, une femme avait

osé la braver, nul ne se souciait de lui rappeler et cette femme et l'attitude qu'elle avait eue.

Cependant, l'oubli, la quiétude de la souveraine étaient tout de surface et, dans sa nature ardente, impressionnable, elle n'avait pu ainsi, tout d'un coup, perdre la mémoire d'un visage, d'un fait qui l'avaient cruellement frappée, qui avaient mis, un moment, comme une sorte de déroute, non en ses sentiments affectueux d'épouse — elle n'aimait point l'Empereur — mais en son orgueil de reine habituée à être crainte, à être servilement obéie, à voir le moindre ainsi que le plus extravagant de ses caprices, satisfait.

En effet, l'Impératrice pensait à lady Stuart, pensait surtout à l'enfant, au fils que la jeune femme avait eu de ses relations avec l'Empereur, et l'existence de ce fils, plus que l'amoureuse passion que la comtesse Ellen avait inspirée à Napoléon III, l'irritait.

En certaines heures et dans l'obsédante

évocation d'une réalité qui l'encolérait, l'image de cet enfant se présentait à elle comme une vivante ironie opposée à sa propre maternité, comme une menace susceptible de surgir, dans un temps indéterminé, devant l'avenir déjà chancelant de son fils, devant cet avenir de la dynastie impériale que contribuaient à rendre problématique, en cette époque, les haines politiques violemment excitées, les clameurs sans cesse croissantes d'une opposition farouche, résolue dans ses attaques.

L'Impératrice n'aima jamais son mari. Elle n'aima point davantage son fils. En épousant l'Empereur, elle n'eut qu'un but — dominer, être la maîtresse absolue d'un homme comme d'un peuple, échanger sa vie aventureuse et son nom exotique, contre le nom retentissant d'un Bonaparte possesseur d'un trône, contre l'existence hautaine et toute de félicités mondaines, d'une reine. L'Impératrice avait l'âme et les sens neutres d'une courtisane de grande volée. Une vanité immense, un désir profond

de plaisirs et de richesses, la guidèrent dans l'intrigue habilement, merveilleusement conduite de son mariage, et la firent inimitable dans l'art de séduire. En cherchant à protéger son fils contre toute parenté équivoque, irrégulière, en poursuivant férocement de son implacable hostilité toute paternité bâtarde, chez l'Empereur, la même vanité, le même désir de contentement personnel, et non la sollicitude sincère, l'attachement ému que les mères prodiguent à leurs enfants, l'animaient. Elle se garait autant elle-même des périls entrevus, en en préservant son fils et si elle eût été assurée qu'un frère clandestin du Prince Impérial, n'eût été pour elle d'aucune gêne, dans l'avenir, politiquement ou familialement, elle n'aurait pas hésité, dans le souci de sa quiétude présente, à rejeter de ses heures les préoccupations que l'incertitude l'obligeait à accepter.

L'Impératrice sut assez bien garder secrète l'anxiété que faisait naître en elle l'existence

du fils de lady Stuart, durant le mois qui succéda à l'incident qui avait marqué la dernière venue de la jeune femme aux Tuileries. Mais cette anxiété, bientôt, sous l'influence de la pensée qui la tourmentait, se dessina et ce fut comme malgré elle qu'elle la laissa deviner.

Une après-midi, comme elle s'entretenait avec quelques-unes de ses familières, parmi lesquelles se trouvait la princesse Pauline de Metternich, elle rompit brusquement la conversation et prononça cette phrase effarante :

— Personne, ici, ne parle plus de cette Anglaise qui tenta de révolutionner les Tuileries, de lady Stuart. Qui de vous, mesdames, pourrait dire ce que cette femme est devenue ?

Il y eut un silence — un long silence.

Mais comme l'Impératrice témoignait de l'impatience pour obtenir une réponse à sa question, l'une des personnes présentes, Mme P..., osa parler.

— L'Impératrice est vraiment trop bonne

de se souvenir de cette aventurière. Lady Stuart, m'a-t-on affirmé, vit fort retirée, dans le regret cruel, sans doute, d'avoir déplu à Votre Majesté.

La souveraine, peu satisfaite par cette explication vague, reprit :

— Elle a un enfant, un fils dont on ignore le père, n'est-ce pas, et qu'elle voudrait mettre au compte de l'Empereur. Plus qu'elle, cet enfant m'intéresse. Qu'en a-t-elle fait? Où est-il ?

Ce fut la comtesse de M... qui, cette fois, répliqua :

— Elle s'en est débarrassée, paraît-il. Le petit est en nourrice loin de Paris, et les propos que lady Stuart essaie d'accréditer, à son sujet, sont trop ridicules pour qu'on les recueille même.

La souveraine se tourna vers Mme de M...

— Je ne suis pas de votre avis, fit-elle, sévère, et sa voix ordinairement rude, prit un accent plus rude encore. Des propos de ce

genre, tout sots qu'ils soient, trouvent toujours plus de sots qu'il n'en faut pour les écouter et pour y ajouter foi.

La princesse de Metternich qui, jusqu'alors, était demeurée étrangère à la causerie, s'avança.

— Dans mon pays, déclara-t-elle, de pareilles histoires ne troubleraient pas tant le cœur et l'esprit de ceux qu'elles chercheraient à atteindre. On supprimerait, simplement et sans tapage, la cause qui la ferait naître et tout serait dit.

Cette femme — Mme la princesse de Metternich — cette rousse autrichienne, conseillait froidement de commettre un crime, comme elle eût conseillé de se rendre à une partie de campagne. Quoique la frivolité, quoique l'inconscience fussent grandes chez celles qui l'entendaient, elles comprirent sa pensée et dans l'instinctive pitié féminine qui les agitait, elles frémirent, attendant, angoissées, la réponse de l'Impératrice.

La souveraine, devant les paroles abominables de Mme de Metternich, n'avait eu aucun tressaillement.

Un glacial sourire courut sur ses lèvres et elle murmura, répétant le mot qu'elle avait déjà prononcé, lorsque l'on avait prêté une impériale maternité à Marguerite Bellengé :

— Je ne permettrai jamais qu'on élève, en face du Prince Impérial, un bâtard vrai ou supposé. Par tous les moyens en mon pouvoir, vous pouvez être convaincues que je saurais en débarrasser mon fils.

En s'exprimant ainsi, l'Impératrice venait de formuler un arrêt, évidemment, contre l'innocent petit être dont il était question et comme on la savait capable des pires résolutions, lorsque dans l'obstination de son cerveau, elle s'arrêtait sur une idée fixe, les femmes qui l'entouraient furent effrayées de la dureté de ses paroles. Une même appréhension les saisit : l'Impératrice venait de condamner à disparaître, le fils de lady Stuart.

Quelles seraient les conséquences, la nature réelles de cette condamnation?

En continuant cet entretien, la souveraine eût peut-être été amenée à satisfaire l'anxieuse et intime interrogation de ses familières. Mais elle abandonna le sujet qui semblait l'intéresser et, se faisant rieuse avec autant d'aisance qu'elle s'était faite grave, elle mit fin, en apparence, à ses préoccupations.

Un fait, brutal, vint encore, quelques semaines après cet échange de phrases menaçantes, augmenter l'irritation de l'Impératrice.

Après la scène qui avait eu lieu, aux Tuileries, entre elle et lady Stuart, la souveraine avait pu croire, s'était même imaginé que l'Empereur, dans un sentiment de prudence personnelle ainsi que dans le souci de la dignité de son ménage, cesserait toute relation avec sa maîtresse.

Comme, à ce propos, nul ne l'avait informée, elle s'était renseignée, elle avait chargé

l'une de ses familières d'établir une enquête autour de l'Empereur et elle n'avait pas tardé à apprendre que non seulement Napoléon III n'avait point rompu son intimité avec la comtesse Ellen, mais qu'il la voyait plus souvent et plus librement qu'au temps où elle se montrait à la Cour.

Une violente colère s'était emparée d'elle, alors, et rapprochant la ténacité que mettait l'Empereur, dans sa passion, de l'existence de l'enfant — de cette existence qui l'affolait — elle décida de creuser un abîme entre lady Stuart et son amant, de la séparer, irrémédiablement, de celui qui paraissait s'attarder dans son affection plus que dans les caresses de toutes les femmes qui l'avaient précédée.

Comme les reproches qu'elle avait déjà adressés à l'Empereur relativement à sa liaison, n'avaient été d'aucun effet, elle ne pouvait songer à les renouveler et si elle souhaitait de réussir en son entreprise, il lui fallait désormais employer des moyens plus pratiques.

Ces moyens s'offraient d'eux-mêmes. Afin d'amener une rupture entre Napoléon III et lady Stuart, il devenait nécessaire, non plus de soumettre le souverain à l'ennui de tracasseries plus ou moins efficaces, plus ou moins habiles, en effet, mais de frapper, sans pitié, la femme qui l'accaparait.

Cette femme, par elle-même, par sa nationalité, par la situation qu'elle occupait, mondainement, était en dehors de toute attaque, de toute querelle directes, et elle échappait à un acte arbitraire qui n'eût pas été sanctionné par l'autorité de l'Empereur.

Les paroles insinuantes, perfides, de Mme de Metternich étaient dans les oreilles de l'Impératrice et plus elle se les rappelait, plus elle se persuadait qu'elles renfermaient l'indication utile et unique qui la conduirait à la réalisation de son désir.

L'enfant de l'Anglaise, sinon supprimé, du moins disparu, une crise surgirait entre les deux amants et emporterait, dans une déroute

de leur tranquille affection, de leurs sentiments soudainement bouleversés, l'intimité qui les unissait. Le même effort, le même coup d'audace, rendrait à l'Empereur son indépendance morale et délivrerait le Prince Impérial d'un futur et probable péril.

L'Impératrice mit de l'arrangement dans ses réflexions et lorsque sa résolution fut bien établie, en son esprit, elle en provoqua l'exécution.

Pendant que la souveraine se faisait ainsi tourmenteuse et tracassière, lady Stuart demeurait ignorante des dangers qui la menaçaient et vivait dans la joie de la passion que ne cessait de lui témoigner l'Empereur, dans l'orgueil, surtout, du pouvoir occulte qu'elle exerçait sur les mondanités des Tuileries, à la faveur de cette passion.

Sa quiétude devait être tragiquement interrompue.

La jeune femme se rendait, tous les mois,

à peu près, à La Verrière, pour y voir son fils. On était, alors, au commencement de l'année 1869 et l'enfant, âgé d'environ six mois, avait des grâces maladroites et charmantes de jeune chat qui réjouissaient et amusaient sa mère.

Vers la fin de janvier, une après-midi, lady Stuart en se présentant au domicile des braves gens qui avaient la garde du petit garçon, fut très surprise de trouver la maison fermée, presque abandonnée.

La crainte instinctive d'un malheur la saisit, devant cette solitude; mais comme le soleil d'hiver brillait, ce jour-là, elle se rassura, se dit que l'absence des nourriciers était explicable, qu'ils avaient, sans doute, voulu bénéficier du beau temps, dans une promenade, et qu'ils ne tarderaient pas à reparaître.

Afin de les attendre, sans trop d'ennui, elle sortit du village et s'engagea dans les bois qui entourent le pays.

Lorsqu'elle revint à son point de départ, la

maison n'était plus vide, en effet, et elle y entra.

En apercevant lady Stuart l'homme et la femme qui la recevaient habituellement, avec empressement, se levèrent et une sorte d'étonnement passa dans leurs regards.

La comtesse Ellen, sans prendre garde à cet accueil, sans le remarquer même, les salua gentiment, familièrement et comme elle en avait coutume, chaque fois qu'elle venait là, fit suivre son salut de cette question :

— Eh bien, nourrice, comment va Jack? Apportez-le-moi vite.

A ces mots, toujours, succédait l'apparition de l'enfant dont la jeune femme s'emparait et qu'elle caressait longuement, presque fiévreusement.

Mais en les entendant, cette après-midi-là, les nourriciers eurent un sursaut, éprouvèrent de la stupeur.

Comme ils restaient immobiles, muets, lady Stuart qui rangeait son manteau sur un

siège et qui s'apprêtait à offrir quelques menus cadeaux, se retourna. L'embarras de leur attitude, l'hébêtement qui les paralysait, la frappèrent soudain. Elle eut un pressentiment affreux, elle bondit vers eux.

— Ne m'avez-vous pas entendue ?... Allez me chercher mon fils.

La femme se décida enfin à parler.

— Nous vous avons bien entendue, madame...

La comtesse Ellen pâlissait.

— Eh bien ?

Au lieu de répondre, les nourriciers eurent un geste indéfinissable.

— Eh bien, reprit la jeune femme, faites ce que je dis.

Un murmure monta dans la chambre :

— C'est que...

Alors lady Stuart éclata :

— Que se passe-t-il ici ?... Jack, mon fils, qu'en avez-vous fait ?... Je veux le voir... je veux...

Des mots se perdirent sur ses lèvres, et comme on se taisait devant son impérieux commandement, devant son anxieuse interrogation, elle comprit que quelque chose de terrible avait eu lieu, dans cette demeure, depuis sa dernière visite, et allait lui être révélé.

— Jack... Jack... cria-t-elle, mon enfant... mon pauvre petit...

Puis se tournant vers les nourriciers effarés et mettant, dans une phrase, toute la pensée d'épouvante qui la troublait :

— Ah, malheureux, malheureux, gémit-elle, parlez, mais parlez donc... Qu'avez-vous fait de mon enfant ?

La femme, devant cette douleur, s'était affaissée et sanglotait éperdument.

L'homme, plus calme, mais livide, s'avança alors vers lady Stuart et lui dit :

— Nous ne comprenons rien, madame, à votre visite, aujourd'hui, à votre surprise, à votre chagrin. Il y a quinze jours, environ, une dame s'est présentée chez nous, de

votre part, et nous a retiré votre enfant. Cette séparation nous a même causé une grande peine, car nous aimions le petit comme s'il avait été à nous. Pour nous indemniser de cette brusque séparation, la dame en question nous a remis, toujours de votre part, une grosse somme d'argent. Nous voulions tout d'abord refuser ce don, car il ne pouvait apaiser notre peine, mais nous ne sommes pas riches et nous l'avons accepté. Nous nous sommes bien demandé pourquoi, sans motifs, tout à coup, vous nous priviez de l'enfant et pourquoi vous chargiez une personne que nous n'avions jamais vue de le venir chercher, au lieu de vous rendre, ici, vous-même. Mais nous avons pensé qu'il ne nous appartenait pas d'interroger votre envoyée, puisqu'elle ne nous donnait aucune explication de cette résolution ; et comme vous êtes une belle dame, vous, madame, très occupée sans doute, dans le monde, nous n'avons pas trouvé autrement étrange que n'ayant pas le temps de venir,

vous fissiez faire, par une autre, ce que vous ne pouviez faire vous-même. Cette dame a emporté le petit. Depuis son départ nous n'en avons eu aucune nouvelle et nous ne saurions vous renseigner à son sujet.

L'homme s'exprimait simplement, clairement. Lady Stuart comprit qu'il était sincère.

Elle eut une plainte.

— Mon Dieu... mon Dieu... on a volé mon enfant...

Puis, s'adressant aux nourriciers :

— On vous a trompés... on vous a menti... Jamais, jamais je n'ai envoyé chez vous une dame pour vous reprendre mon petit Jack.

Comme la femme continuait de se lamenter, ce fut encore son mari qui répliqua :

— Le coup a été bien monté, en ce cas. Mais il vous sera facile, madame, de savoir qui a volé le petit. Ceux qui ont machiné cette affaire vous en veulent, sans doute, et vous ne devez pas les ignorer. C'est de leur côté qu'il faut chercher.

Ce raisonnement était logique. Lady Stuart en sentit toute la force et, dans sa pensée éteinte, il y eut, alors, comme une lueur.

Accablée, mais ayant recouvré quelque sang-froid, elle murmura :

— Oui, certaines gens me haïssent et ce sont eux qui ont commis ce crime.

Et elle ajouta, dans un geste découragé, comme répondant à une affirmation intérieure :

— Mais pourrai-je jamais les atteindre, pourrai-je jamais connaître ce qu'ils ont fait de mon pauvre petit ?

— Madame, dit l'homme, nous ne sommes pas, malheureusement, en mesure de vous être utiles, dans cette circonstance. Je vous ai conté tout ce que nous savons de cette affaire. Mais ne vous désolez pas. Vous avez les noms de ceux qui vous veulent du mal. Eh bien, puisque vous êtes riche, souvenez-vous qu'avec de l'argent l'on a et l'on peut tout ce qu'on veut : vous ne tarderez pas à

reprendre votre enfant à ceux qui l'ont volé.

Lady Stuart s'apprêta à sortir. Sa présence était, désormais, inutile chez ces braves gens, et toute l'activité de son être la portait vers Paris, vers celui en qui elle allait mettre son espérance, à qui elle allait crier sa détresse — vers l'Empereur.

Le lendemain de sa douloureuse découverte, elle entrait, en effet, aux Tuileries, au risque de rencontrer l'Impératrice, et elle demandait, impérieusement, à être introduite auprès de Napoléon III.

Le souverain la reçut aussitôt, mais en la voyant il eut un grand geste désespéré :

— Vous ici, gronda-t-il doucement, vous ici... Quelle imprudence, quelle folie !

Lady Stuart, blême, émue, alla vers lui.

— Oui, moi ici, aux Tuileries... Vous ne comprenez donc pas, sire, qu'il me faut un motif bien puissant pour oser cette imprudence, cette folie ?

La voix de la jeune femme tremblait, était

comme étouffée. L'Empereur regarda sa maîtresse et le sourire qu'il ébauchait disparut. L'attitude dramatique de la comtesse Ellen l'effraya.

— Pour Dieu, qu'avez-vous ?... Quel malheur vous frappe ?

— Un malheur affreux, sire... On a volé mon enfant.

Le souverain eut un tressaillement.

— On a volé votre enfant !

— Oui, le fait est vieux de quinze jours et ce n'est qu'hier, en allant à La Verrière, que j'en ai eu connaissance.

La jeune femme fit, alors, à son amant, le récit exact du rapt.

L'Empereur, en l'écoutant, avait pâli. Il se mit à étirer sa moustache et marcha, fiévreusement, dans son cabinet.

Puis, s'arrêtant, il balbutia :

— On a volé votre enfant !... Qui peut avoir accompli ce vol et dans quel but peut-on l'avoir voulu ?... Soupçonnez-vous quelque

personne capable, pour se venger, d'une telle action ?

Lady Stuart, dans un effort, laissa tomber un mot, un seul :

— Oui.

Napoléon III était impatient, nerveux :

— Parlez, madame... Le nom de cette personne...

— Votre Majesté exige ce nom ?

— Il me le faut... Le coupable, quel qu'il soit, ne restera pas impuni.

— Le coupable restera impuni, sire ; mais si Votre Majesté me fait rendre mon fils, je m'estimerai satisfaite.

— Détrompez-vous, madame, le coupable recevra son châtiment. Encore une fois, parlez.

Très nettement, alors, Lady Stuart prononça cette phrase :

— La personne qui a fait enlever mon fils et qui le cache, sire, est l'Impératrice.

Une pâleur intense, à ces mots, couvrit le

visage du souverain. L'accusation portée contre sa compagne était brutale, violente. Il eut une secousse, et vivement, allant à la jeune femme, il lui prit le bras :

— Taisez-vous, madame, taisez-vous, fit-il à voix très basse, et ne redites jamais ce que vous venez de me faire entendre...

Lady Stuart se dégagea et, puisant de la hardiesse dans l'affirmation formidable qu'elle venait de produire, répliqua :

— Pardonnez mon langage, sire, mais on m'a pris mon enfant. Je veux mon enfant, je veux le revoir, mort ou vivant ; et jusqu'à ce que je le retrouve, je ne cesserai de crier, devant vous, le nom de celle que je considère comme l'instigatrice intéressée du malheur qui me frappe. — Vous m'imposez silence et vous avez raison, car vous ne pouvez rien devant cette révélation, car votre justice est impuissante devant la qualité de la coupable. Vous ne doutez pas de mes déclarations, pourtant, vous n'ignorez pas, plus que moi, la

main qui a conduit ce drame. On m'a chassée des Tuileries, on souhaite plus encore ; on souhaite notre séparation et, pour atteindre ce but, on a imaginé de me torturer dans mon cœur de mère. On a pensé que le deuil se dresserait entre vous et moi, désormais, et l'on a bien pensé : il n'y a plus, en moi, à dater d'aujourd'hui, que la mère éplorée et résolue à tous les sacrifices pour ressaisir son enfant disparu.

L'Empereur était sincèrement ému.

— Le coup qui vous frappe est abominable, affreux, dit-il, et vous devez compter sur mon appui pour obtenir une réparation éclatante. Votre fils se retrouvera et vous sera rendu. Je vous en prie, donc, calmez-vous, et pour moi qui vous ai aimé, qui vous aime encore, ne jetez plus le nom de l'Impératrice dans cette horrible aventure. Je crois, je suis certain que vous vous trompez, d'ailleurs, égarée par le chagrin, en accusant l'Impératrice dans cette circonstance. Elle a pu, dans un senti-

ment très naturel, très légitime, même, vouloir vous éloigner de la Cour ; elle a pu désirer qu'un incident quelconque amenât une rupture entre nous. Mais elle est bonne, mais elle est mère, et il est inadmissible de lui prêter des desseins qu'elle ne saurait avoir, de la charger d'un crime. L'Impératrice est mère, je le répète, et une mère, madame, ne frappe pas une femme, détestée même, dans son cœur de mère.

Lady Stuart hocha tristement la tête.

— Une femme qui hait, sire, devient capable de tout entreprendre contre l'objet de sa haine. L'Impératrice est femme, dans l'expression de ses sentiments, au même titre que toutes ses semblables.

— Ne dites pas cela, madame, ne dites pas cela, murmura l'Empereur.

Et il reprit sa promenade en son cabinet.

La comtesse Ellen comprit que l'entretien qu'elle avait sollicité, ce matin-là, du souverain, ne pouvait avoir d'autre résultat qu'une

promesse vague de secours, qu'une exhortation affectueuse, que l'offre d'un espoir incertain.

Elle remercia Napoléon III de sa sympathie non démentie, et elle se retira.

Comme elle allait sortir du cabinet, elle enveloppa l'Empereur de son regard et ce regard fut tout de pitié. Elle sentait que cet homme, que ce maître, succombait, en cette heure, sous la lourde angoisse qu'elle lui avait apportée, et elle le plaignait de ne pouvoir, dans sa bonté, lui procurer d'autre soulagement que la vaine assurance d'un appui dissimulé; de ne pouvoir, dans sa justice, condamner l'auteur du crime qu'elle lui dénonçait.

Elle décida de suppléer, par sa propre énergie, à la fatale inaction, à l'inefficace intervention de l'Empereur ; et dès qu'elle fut rentrée chez elle, elle examina froidement les moyens qu'elle emploierait pour déchiffrer l'énigme cruelle qui se dressait en sa vie.

Venue en France avec les allures d'une aventurière de haut rang, pouvant et devant être, même, cette aventurière, si l'on ne tient compte que des débuts de son existence parisienne, lady Stuart, sans qu'elle le voulût, sans qu'elle le devinât, s'était trouvée rejetée de la voie que le destin semblait lui tracer. Sa vie, soudainement, avait biffurqué dans une maternité imprévue et s'était ainsi, tout entière, fondue dans les sentiments que cette maternité avait créés.

Cet effacement d'elle-même, cet oubli de tout ce qui, naguère, l'avait mise en avant des élégantes habituées de la Cour, ce sacrifice de son ambition, de sa fortune, de son orgueil, s'étaient faits plus absolus depuis que la douleur l'avait visitée, depuis qu'on lui avait ravi son enfant et qu'elle en avait, délicieusement, goûté les caresses inconscientes.

Une réaction profonde s'était accomplie en elle, alors. Dans un renoncement spontané à ses joies de jadis, à ses moindres satisfactions,

elle avait juré de se consacrer à la recherche de son fils, à la vengeance qu'elle offrirait au deuil qu'on lui infligeait, qu'elle souhaitait retentissante et qui, déjà, en pensée, mettait sur sa souffrance comme un apaisement.

Ayant eu connaissance, depuis le rapt et depuis son entretien avec l'Empereur, par l'une des femmes qui fréquentaient les Tuileries et qu'elle avait rencontrée, des paroles de Mme de Metternich et des déclarations de l'Impératrice, elle était convaincue que la souveraine avait dirigé la main criminelle qui l'avait blessée ; et quoique, entre la compagne de Napoléon III et elle, il y eût un abîme tant au point de vue social qu'au point de vue simplement féminin, elle s'était fait le serment de la punir, de lui rendre coup pour coup, si un événement favorable ne venait pas tarir ses larmes.

Elle ne voulait pas, cependant, hâter des représailles, précipiter maladroitement l'expression de son inimitié, et comme elle était

plus impatiente de ressaisir son enfant que d'assouvir sa rancune, ce fut, tout d'abord, vers cet enfant perdu qu'elle éleva toute sa pensée.

N'ayant reçu, de l'Empereur, qu'une promesse très platonique, que des phrases de banale condoléance, presque, elle sentit que si elle souhaitait de réussir dans ses recherches, il lui devenait nécessaire d'agir avec fermeté, tout en évitant soigneusement que son activité, par un bruit imprudent, éveillât les méfiances de ceux qui, sans doute, l'observaient.

Dans une entrevue qu'elle eut avec l'ambassadeur d'Angleterre, elle lui conta l'abominable intrigue organisée contre sa sécurité, et elle lui demanda son appui dans la tâche qu'elle s'était donnée.

Le diplomate parut juger sainement sa situation.

— Il est certain, lui dit-il, si l'on évoque le souvenir de votre séjour aux Tuileries, de la

rivalité qui en est résultée, si même j'en crois quelques propos tenus, à votre sujet, dans l'entourage impérial, que l'Impératrice, afin de vous éloigner de l'Empereur, afin de briser un lien qui l'inquiète, a été l'instigatrice du drame de la Verrière. Il faut donc être très circonspect, non seulement dans la manifestation de votre peine, mais encore, mais surtout dans les procédés à mettre en pratique pour connaître toute la vérité, pour retrouver votre fils. Cet enfant n'est menacé, j'en suis sûr, d'aucun danger, dans le sens criminel du mot. On l'a volé, non pour le supprimer, comme le conseillait, dites-vous, Mme de Metternich, mais, simplement et moins dramatiquement, pour le soustraire à la tendresse possible de l'Empereur. Il est quelque part, chez de braves gens qui le soignent sans se douter de son histoire, et on le reverra. Mais, pour obtenir le résultat que vous désirez, demeurez dans l'ombre ; empêchez que les journaux s'emparent de l'incident. La curio-

sité publique n'a rien à voir, ici, et vous vous perdriez, vous perdriez toute espérance, en abandonnant votre calme. L'Empereur qui peut, en secret, vous seconder, serait obligé de vous délaisser et de se faire étranger à votre douleur : la raison d'Etat se dresserait entre lui et votre personne, et, il faut bien le reconnaître, il ne lui serait pas permis de se compromettre pour vous contenter.

La logique de l'ambassadeur désespérait lady Stuart.

— Je veux mon enfant... je le veux... s'écria-t-elle, dussé-je mourir en le voulant... Je vous en prie, indiquez-moi quelque moyen plus efficace que des paroles, pour le retrouver.

Le diplomate reprit sans s'émouvoir :

— Ces paroles sont utiles et devaient être dites. Quant au moyen que vous réclamez, écoutez-moi. Je vais vous adresser un agent secret de l'ambassade, très au courant des mœurs parisiennes, très familier avec le per-

sonnel de la préfecture de police et à qui je suis redevable de signalés services. Il se nomme Frépont. Vous lui confierez tout ce que vous savez de l'affaire qui vous intéresse et vous le laisserez agir.

La jeune femme eut comme un soulagement.

— Et cet agent, quand le verrai-je ?

— Demain. Il ira chez vous ; mais il ne se présentera point de ma part. Mon nom ne doit pas être mêlé à toute cette intrigue. Vous comprenez, n'est-ce pas, la gêne que j'éprouverais, aux Tuileries, si je paraissais ne pas l'ignorer absolument.

Lady Stuart, en quittant l'ambassade d'Angleterre, après avoir remercié son compatriote, avait une assurance morale qui la fortifiait, devant l'avenir, et elle attendit le lendemain avec fièvre.

Dans l'après-midi, l'agent désigné par le diplomate lui fut, en effet, annoncé.

C'était un homme de petite taille, assez gros,

à l'aspect d'un bourgeois modeste ou d'un employé aisé. Sa face ronde et rougeaude que coupait, sous le nez un peu écrasé, une moustache clairsemée, ne révélait aucunement sa qualité et les fonctions qui en dépendaient. Cependant, un observateur eût vite remarqué que ses yeux, des yeux en vrille, étroits, mobiles, verdâtres, fureteurs, n'étaient pas ceux d'un naïf personnage.

Ayant écouté la jeune femme, sans l'interrompre, il demeura silencieux encore, durant quelques minutes, lorsqu'elle eut parlé, et il se prit à réfléchir, en tournant son chapeau en ses main grasses, potelées, courtes et très blanches, ornées de bagues de prix.

Puis il releva la tête, regarda la comtesse Ellen et lentement, ne prononçant chaque mot qu'après en avoir mesuré la portée, il s'exprima ainsi :

— Nous manquons essentiellement d'indices, en toute cette histoire, madame, et il ne nous sera point aisé d'y voir clair. Les nour-

riciers de l'enfant ne savent qu'une chose : une dame, un jour, est venue, de votre part, reprendre chez eux le petit que vous leur aviez confié. Ils n'ont pas interrogé cette dame — l'ont-ils bien vue même ? — et ils lui ont remis le marmot. Il y a insuffisance de détails pour établir une enquête. Cependant, ne nous désolons pas. J'irai chez ces braves gens et je les ferai jaser. Peut-être m'en diront-ils plus qu'à vous. Quant à la dame en question... ah, je donnerais bien quelque chose pour avoir une mèche de ses cheveux, à celle-là... Ce ne serait pas beaucoup, encore, mais ce serait plus que rien. Eh bien, nous l'aurons cette mèche, et nous nous en servirons... Vu la haute personnalité de celle que vous accusez, la femme qui a été employée, activement, dans cette affaire, doit être d'une certaine condition sociale, tout en ayant des attaches avec la préfecture de police. Suivez bien mon raisonnement, madame. Celle qui a mené, selon vous, tout ce drame, a dû avoir

recours, pour atteindre son but, non pas à l'une de ses familières qui eût été effrayée de la responsabilité qu'une telle mission lui aurait imposée, mais à une femme habituée à ne rien craindre, à ce que nous appelons, une professionnelle. Or, cette personne ne peut être qu'une femme ayant des relations avec le service de police — avec la police politique surtout. Elle aura agi sans savoir, même, pour le compte de qui elle agissait et sur les ordres simplement d'un chef, d'un très haut fonctionnaire, certainement. Ce fonctionnaire aura reçu les instructions directes de qui vous savez et les aura fait exécuter. Nous perdrions notre temps, vous le comprenez, à nous occuper de ce monsieur. Tous mes efforts doivent donc porter sur la recherche de sa complice. J'ai la liste ainsi que le signalement des femmes employées par la police, à Paris. En procédant par classement social, d'abord, par élimination ensuite, j'ai des chances pour mettre le doigt et l'œil sur celle qu'il nous faut. Si je

la déniche, il me restera à la faire parler et la chose ne sera pas, sans doute, très facile. Mais j'ai de la patience et, avec de la patience, on arrive à tout. Pour aujourd'hui, inutile de se casser la tête davantage. Allons, adieu, madame. Demain, je serai à La Verrière et je vous mettrai au courant de ma démarche.

Lady Stuart avait écouté l'agent attentivement.

— Allez et faite vite, monsieur, dit-elle, si vous me rendez mon cher petit, je vous ferai riche, je le jure.

— Merci de votre promesse, madame, répliqua le policier, en se retirant; quoique j'aie quelque fortune, je ne refuse pas d'en avoir plus encore. Mais, foi de Frépont, cette affaire est si belle que je m'en occuperais rien que pour l'honneur.

Le lendemain, comme il l'avait déclaré, l'agent Frépont, descendait à la station de La Verrière et s'acheminait vers la demeure des anciens nourriciers du petit Jack.

L'homme et la femme étaient présents lorsqu'il parut sur le seuil de leur porte.

Quoiqu'il fût certain de leur innocence, dans le rapt de l'enfant, il jugea habile de ne pas provoquer leur défiance.

— C'est bien vous, dit-il, après être entré, qui avez eu en pension un petit garçon nommé Jack ?

La femme s'avança, inquiète.

— Oui, monsieur ; pourquoi cette question ?

Sans répondre à cette interrogation, l'agent continua :

— J'ai une commission pour vous. Vous vous souvenez qu'une dame est venue prendre, chez vous, cet enfant, se disant envoyée par la mère ?

— Sainte Vierge !... si nous nous souvenons !...

— Eh bien, j'ai une bonne nouvelle à vous annoncer. Jack est retrouvé et c'est pour de vrai, cette fois, que sa maman vous adresse

quelqu'un pour vous dire qu'elle n'a plus de chagrin et que vous pouvez, comme elle, ne plus en avoir.

— Sainte Vierge, ah, Sainte Vierge.... s'exclama la femme dont la figure s'illumina, soyez le bienvenu, monsieur. Nous ne faisons que pleurer, depuis cette histoire, et vous nous rendez joliment heureux. Il est retrouvé, le mignon ?

— Oui. Il est maintenant chez sa maman, et je vous assure qu'on ne le lui volera plus. Ce qu'on le garde, ce chérubin !

L'homme, alors, prit la parole.

— Le petit est retrouvé, c'est bien. Mais, avec tout ça, sait-on pourquoi on l'avait volé ?

Le policier eut un geste indifférent.

— Certainement, qu'on le sait, et la chose est simple et n'est pas dramatique du tout. La dame qui s'est présentée, ici, est une parente de la mère de Jack. Elle a été mariée et elle est devenue folle à la suite de la mort de son mari et d'un unique enfant. Son idée fixe est

que son pauvre petit est vivant, toujours. Elle s'est imaginé que le fils de sa parente était le sien et elle a inventé toute une machination pour s'en emparer. Comme c'est la deuxième ou la troisième fois que cet accès la prend, qu'elle emporte ainsi des enfants, on a dû l'enfermer. C'est bien triste.

L'homme qui écoutait ce discours, bouche bée, eut une plainte :

— Pauvre dame !

— Pauvre dame, tant qu'on voudra, oui, fit le policier, mais dangereuse tout de même.

— Sainte Vierge, reprit l'ex-nourricière, en voilà une affaire ! Nous nous creusions la cervelle pour savoir le pourquoi de l'enlèvement, monsieur, et je disais, moi, que notre dame devait se tromper, lorsqu'elle affirmait qu'on avait voulu se venger d'elle, en lui volant son petit.

Et se tournant vers son mari, elle ajouta, triomphante :

— J'avais raison, tu vois.

L'agent l'interrompit.

— Comment ne vous êtes-vous pas aperçue que cette personne est folle?

La nourricière répliqua, un peu piquée :

— Mais, mon cher monsieur, cette personne n'avait pas du tout l'air fou. Nous l'avons prise, d'abord, pour notre dame, quand elle est entrée. Jeune comme elle, vêtue à peu près comme elle, ce n'est que lorsqu'elle a causé, car elle avait un voile très épais qu'elle n'a pas retiré, que nous avons reconnu notre erreur. Elle a été très gentille et dans ce qu'elle a dit, il n'y avait rien d'extraordinaire.

— Elle vous a laissé de l'argent?

— Oui, une grosse somme à laquelle nous n'osions pas toucher, depuis que nous savions qu'on avait volé l'enfant. Mon mari voulait la porter chez le commissaire, à Rambouillet. Mais je l'ai détourné de ce projet : on aurait pu nous inquiéter. Nous allons vous la rendre,

puisque vous êtes envoyé par notre dame. Vous la restituerez à qui de droit.

L'agent Frépont eut une dénégation :

— Non... La mère de Jack vous prie de garder cet argent, comme un dédommagement à l'ennui que vous avez eu.

— Notre bonne dame... vous la remercierez bien, monsieur.

— Je n'y manquerai pas.

Il y eut un silence et la femme reprit :

— La parente de notre dame a perdu, dans le jardin, en s'en allant, un mouchoir garni de dentelle, de vraie dentelle, monsieur. Lorsque la mère de Jack est venue ici, pour la dernière fois, nous étions si troublés que nous n'avons pas songé à le lui montrer. Elle l'aurait peut-être reconnu comme appartenant à sa parente et cela aurait arrangé, tout de suite, les choses. On ne pense pas à tout, quoi. Puisque vous savez à qui le remettre, vous voudrez bien l'emporter. C'est un chiffon qui a du prix.

L'agent eut un tressaillement qu'il réprima aussitôt.

— Donnez le mouchoir, ma bonne dame, fit-il, insouciant, en apparence. On le rendra à sa propriétaire.

Et tendant la main, il saisit une fine batiste qu'il plaça, sans la regarder, en l'une de ses poches.

Il échangea, avec les nourriciers, quelques mots encore, puis il se leva et leur dit adieu.

Lorsqu'il fut dans le train qui le ramenait à Paris, il examina attentivement et avec une joie non dissimulée, le mouchoir qui lui avait été confié.

C'était un carré de toile précieuse qu'entourait, ainsi que l'avait dit la brave femme, une dentelle merveilleuse et qu'ornait, en un coin, une broderie — deux M entrelacés et formant un chiffre de caractère tout personnel.

— Allons, murmura Fréponţ, notre voleuse est une belle dame habituée aux élégances.

C'est un point établi et ma tâche va être plus aisée que je ne l'aurais crue.

Puis, il ajouta, entre ses dents, souriant, et caressant l'objet :

— Petit mouchoir, ou je me trompe fort, ou tu vas tirer de certain joli nez bien des choses qu'on ne voudrait pas montrer.

Une grande inquiétude s'était emparée de l'Empereur après la visite que lui avait faite lady Stuart et à la suite de l'entretien qu'il avait eu avec elle.

Cet enlèvement d'un enfant auquel il s'intéressait, intimement, venait compliquer la situation que lui avait créée sa liaison avec la jeune femme et comme il ne doutait pas — il l'avoua plus tard, à la comtesse Ellen — que l'Impératrice ne fût, en effet, l'auteur de cette intrigue, ne fût l'instigatrice de cette tragédie, il se trouva fort embarrassé dans le choix de l'attitude qu'il s'imposerait au cas où, devant lui, les habitués des Tuileries et

les familières de la souveraine commenteraient l'événement.

Cette attitude était tout indiquée et l'Empereur se résigna à la subir : il ne pouvait paraître être mêlé à une telle aventure et la réserve la plus absolue, en dépit du chagrin qu'il éprouvait, lui était commandée.

Il avait, pourtant, envoyé de nouveau auprès de sa maîtresse désolée, M. Hyrvoix, avec mission de s'entendre avec elle sur les moyens à prendre, policièrement, afin d'arriver à un résultat satisfaisant au sujet de la recherche de l'enfant. Mais, ayant appris, par son dévoué serviteur, que la jeune femme n'avait pas attendu son concours pour agir, il avait jugé que son intervention devait s'arrêter à cette démarche.

Quelques jours s'écoulèrent, alors, sans que l'Empereur et lady Stuart eussent le moindre rapport entre eux.

Napoléon III aimait sa maîtresse, et cette interruption brutale de leur intimité le peina

sincèrement. Il y eut une heure, même, où il lui devint difficile de la supporter et, un soir, bravant tout obstacle, dans le désir imprudent et affectueux de revoir la jeune femme, comme aussi dans le dessein de lui faire connaître certains détails de son intérieur que les circonstances rattachaient au drame de La Verrière, il se rendit chez elle.

Lady Stuart que les lenteurs nécessaires de l'enquête ouverte par l'agent Frépont impatientaient, était fort triste, fort découragée lorsque l'Empereur se présenta et il ne réussit même qu'à demi, à lui redonner quelque espérance.

— Vous m'avez prévenu, lui dit-il, en chargeant un homme de police du soin de mener les recherches relatives à votre fils. J'eusse mis, en effet, à votre disposition, pour vous seconder, l'un des agents de mon service personnel. Mais cet agent n'aurait pas mieux conduit l'instruction que le vôtre et je déplore mon impuissance à vous être plus directement utile.

Comme la comtesse Ellen le remerciait, il reprit :

— Je redoute que cette histoire ne fasse, un beau matin, scandale dans les journaux. Elle m'a déjà valu quelques ennuis ; les conséquences de sa divulgation seraient terribles pour les Tuileries.

Lady Stuart leva son regard sur l'Empereur.

— Vous avez eu des ennuis, sire, à mon sujet?

— Oui. Troublé par les accusations que vous avez portées, récemment, avec tant de netteté, contre l'Impératrice, j'ai voulu savoir si elles étaient fondées et j'ai tenté d'interroger celle que vous condamniez.

— Eh bien?

— Eh bien, madame, non seulement l'Impératrice m'a paru, par ses réponses, ne rien connaître des causes réelles de votre affliction, mais mal m'en a pris de provoquer, entre elle et moi, une explication. Elle m'a reproché

violemment ma faiblesse envers vous et a menacé de quitter les Tuileries — pareille menace a eu son effet, déjà — si je m'avisais jamais de lui rappeler votre nom, même.

— L'Impératrice, en tenant contre vous et contre moi, sire, le langage d'une femme jalouse ou habile, n'a rien prouvé contre mes accusations et je persiste à penser qu'elle seule a pu vouloir ce qui a été.

L'Empereur continua :

— L'esprit s'égare en toute cette affaire, en vérité ; si j'examine les raisons que vous avez formulées, à l'appui de vos affirmations, il me semble probable que l'Impératrice a dû organiser, ainsi que vous le dites, l'enlèvement de votre enfant. Mais si je place en regard de ces raisons, son attitude, l'indignation, la colère, l'étonnement même qu'elle a témoignés quand je lui ai demandé si elle possédait quelque détail concernant le mystère qui entoure ce drame, je dois croire à sa parfaite innocence. — « Je ne sais rien de la personne

« dont vous me parlez et je n'en veux rien sa-
« voir. Cette personne se plaint qu'on lui ait
« volé son fils. Si elle l'avait bien gardé,
« comme c'était son devoir de mère, on ne
« l'en aurait pas séparée. » — Telles ont été les paroles de l'Impératrice. — Une femme qui s'exprime ainsi, avec cette dureté d'appréciation envers une mère éplorée, n'est pas coupable. Je déclare, en outre, que rien dans son maintien, pendant notre conversation, n'a été de nature à confirmer vos soupçons. Nulle émotion, nul embarras ne sont venus trahir le secret de sa pensée. Si ce secret avait existé, il eût entraîné, chez l'Impératrice, un mouvement d'âme ou simplement physique qui ne m'aurait pas échappé. On ne peut admettre, vraiment, de sa part, une fourberie peu compatible avec le caractère dont elle est revêtue.

Lady Stuart ayant écouté le souverain, froidement, dans un calme absolu, répliqua :

— Vous défendez l'Impératrice, sire, et ainsi, vous agissez bien ; vous faites ce que

tout galant homme ferait, à votre place, en parlant de sa femme devant celle qui n'est que sa maîtresse. Mais j'ai le regret de ne point partager vos assurances optimistes. L'avenir dira, certainement, que vous vous êtes trompé.

L'Empereur se tut et ce fut dans une grande mélancolie, comme dans le tourment inavoué de lendemains inquiets, qu'il quitta lady Stuart, ce soir-là.

IV

L'Agent Frépont.

L'année 1869 — l'avant-dernière du règne de Napoléon III — fut troublée, on le sait, par des mouvements politiques hostiles à la dynastie impériale et l'appréhension d'un avenir incertain s'empara de toutes les âmes.

L'Empereur souffrit, alors, plus qu'aucun autre, de cet état des choses, ressentit plus vivement qu'aucun autre, l'inquiétude qui frappait les esprits, mais, comme par une sorte de fatalité, sa volonté à conjurer les périls qu'il entrevoyait, se trouva presque annihilée par une succession de faits intimes et dramatiques

qui eurent, pour théâtre, les Tuileries, et pour acteurs, quelques-uns de ses familiers.

L'aventure tragique née de la rivalité de l'Impératrice et de lady Stuart, ne fut pas la seule de ce genre, en effet, qui se déroula, à cette époque, et si elle présente un intérêt plus romanesque — ce mot est en situation — que les faits analogues qui se multiplièrent en même temps qu'elle, ces faits seraient cependant curieux à relater.

Je n'en rappellerai qu'un, parce qu'il donne, dans son rapide exposé, comme la caractéristique des êtres et des choses qui appartenaient à la Cour, parce qu'il procure une sensation assez nette de la vie « brûlée » qui était, en ces heures, la vie des Tuileries.

Je veux parler du scandale qui obligea l'une des plus fidèles compagnes de l'Impératrice — celle que l'on nommait la belle comtesse de B... — à quitter la Cour, je veux parler des conséquences sanglantes qu'il détermina.

Mme de B... qui était l'une des plus charmantes dames du palais de l'impératrice Eugénie, n'était pas la moins empressée à prendre sa part des joies de toute nature qui étaient offertes aux habitués du château, et si elle avait, à juste titre, une réputation d'élégance et de beauté, elle avait, également, celle d'être une amoureuse fort entreprenante. L'on s'entretenait tout autant, au palais, de sa vertu peu farouche, que de sa splendeur physique.

Mariée au général de B..., elle se préoccupait peu de la jalousie que pouvait éprouver son époux et elle donnait, tête baissée, dans toutes les embuscades galantes que l'on dressait devant elle.

Le général fut longtemps sans lui faire entendre des observations. Il arriva, cependant, un moment, où sa patience disparut et fit place à un souci très absolu de sa dignité.

Tant que sa femme ne lui avait paru qu'im-

prudente, tant que les propos dont elle était l'objet ne lui avaient paru que frivoles, il avait dédaigné d'intervenir et d'imposer son autorité. Mais la conduite de Mme de B... devint bientôt si équivoque, mais les cancans qu'elle provoquait se firent bientôt si précis, si révélateurs, qu'il ne lui fut plus permis de demeurer inactif ou muet.

Il ne pouvait douter qu'il fût trompé et comme beaucoup de maris trompés, il décida de connaître celui qu'il l'avait chassé du cœur et de l'alcôve de sa femme.

Un soir, en rentrant des Tuileries, avec la comtesse, au lieu de la saluer au seuil de sa chambre, il en passa la porte et s'installa résolument auprès d'elle.

Mme de B... qui, depuis plusieurs mois, n'avait plus de relations intimes avec son mari, manifesta un grand étonnement, en présence de cette attaque imprévue d'un ennemi qui semblait peu redoutable, qui semblait même complaisant, et non sans quelque

irritation, elle demanda au général la cause de la surprise qui lui était ainsi faite.

La réponse de M. de B... fut très explicite.

— Madame, dit-il, vous avez un amant et je suis ici, chez vous, pour vous prier de me faire connaître le nom de cet amant.

La comtesse qui ne s'attendait pas à une scène de jalousie, qui mettait la venue de son mari, chez elle, sur le compte d'un caprice amoureux, d'un retour de passion dont elle espérait avoir facilement raison, même en se résignant à le satisfaire, fut un peu interloquée. Son irritation s'accrut aussi et la rendit maladroite, car au lieu de rire de la boutade du général ou de s'en indigner, comme il convient en pareille occurrence, comme tant de femmes savent, en ces occasions, s'indigner et se refaire ainsi comme une sorte de virginité conjugale, elle affecta une attitude ironique, elle s'amusa à tourmenter davantage le pauvre homme, par des aveux dissimulés.

— Vraiment, fit-elle, vous avez appris que

j'ai un amant et vous voulez que je vous livre son nom ?

Le général eut un geste d'affirmation.

— Et pourquoi ce désir, s'il vous plaît? continua la comtesse. Il ne peut venir que d'intentions peu aimables. Eh bien, ce nom, si je vous le révélais, que feriez-vous ? Vous êtes un sournois qui ne dévoilez pas aisément votre pensée... Je parie que vous tueriez celui que je désignerais.

M. de B... était un homme tout d'une pièce, d'une nature droite et franche. Il ne comprit pas le persiflage de sa femme et il répliqua par un mot imprudent.

— Peut-être.

La comtesse ricana.

— Eh bien, vous n'aurez pas ce nom.

Le général était à bout de calme, et sa femme qui n'avait, jusqu'alors, vu en lui que le mari débonnaire et confiant, ne pouvait se douter de la violence dont il était capable.

A peine eut-elle formulé son refus que les

mains du général s'abattirent sur elle, la meurtrirent. Et le malheureux suffoquait en lâchant des phrases menaçantes.

— Vous me direz ce nom... je le veux... Et quand je le saurai, je tuerai, oui, je tuerai le misérable qui le porte... Vous avez bien deviné... je le tuerai comme un chien !...

Mme de B..., émue et effrayée, tenta d'échapper à l'étreinte de son mari ; mais il l'avait enlacée terriblement et il ne lui laissait point la faculté de se délivrer, répétant sans cesse les mêmes mots, comme sous l'influence d'une hallucination.

— Le nom... le nom... le nom...

Puis, désespérant de rien obtenir de sa femme qui restait muette, qui s'abandonnait à sa brutalité, il la jeta, loin de lui, d'une poussée, et se prit à réfléchir.

Soudain, devant la comtesse terrifiée et réfugiée dans un angle de la chambre, il s'arrêta.

— Cet homme a dû vous écrire, gronda-t-il.

Non seulement j'exige son nom, mais je veux que vous me remettiez ses lettres.

Et comme Mme de B... demeurait immobile :

— Allons, s'écria-t-il, obéissez, ou bien, je vous le jure, je les prendrai, dussé-je tout casser, ici, pour les trouver.

Cette scène menaçait de n'avoir point de dénoûment. La phrase que venait de prononcer le général précipita ce dénoûment.

La comtesse, dans un sentiment de crainte, de lassitude ou de raffinée perfidie — qui saurait analyser la pensée d'une femme, en certaines heures ? — se leva, tout à coup, et se dirigeant vers un meuble qu'elle indiqua du doigt à son mari, murmura :

— Dispensez-vous, je vous prie, de casser quoi que ce soit. J'ai des lettres, c'est vrai ; elles sont dans ce chiffonnier. Ouvrez-le et cherchez — voici la clef.

Le général n'eut pas de peine à rassembler la correspondance secrète de sa femme. Elle

n'avait pas menti. Elle possédait des lettres amoureuses et ces lettres étaient toutes dans le meuble qu'elle avait désigné.

Seulement, comme elles étaient classées par paquets et que ces paquets étaient au nombre de quatre, M. de B... eut la curiosité de comparer les écritures et comme il constata que ces écritures étaient différentes, en poussant plus loin ses investigations, il eut une surprise qu'il n'avait pu prévoir. Au lieu d'un amant, sa femme en avait quatre : un ambassadeur célèbre, M. le chevalier Nigra; un jeune colonel de cavalerie, fameux autant pour sa galanterie que par les frasques qu'on lui tolérait, aux Tuileries, M de G... ; deux familiers de la Cour, M. le comte de L..., un sportsman, et M. le marquis de C..., un chambellan ; ces derniers, possesseurs d'une énorme fortune.

Ebahi, le général tournait et retournait les lettres, en ses mains, et gardait le silence.

La comtesse, dont la frivolité était incorri-

gible, profita de cette minute de calme pour recouvrer sa liberté, et prête, cette fois, à la fuite, si son mari redevenait violent, elle le nargua :

— Eh bien, vous êtes satisfait et j'espère que vous allez me laisser en repos, maintenant. Vous vouliez qu'on vous livrât un amant ; je vous en offre quatre. C'est le cas de citer le proverbe : abondance de bien...

D'un mouvement brusque, le général rejeta les lettres dans le tiroir du chiffonnier et, sans répondre aux railleries de sa femme, sortit de la chambre.

Mais cette aventure devait avoir un épilogue. Le général se battit avec les amants de sa femme, fort étonnés d'apprendre leur collaboration aux joies de Mme de B... — Il se battit avec M. le chevalier Nigra, avec M. le colonel de G..., avec M. le marquis de C..., et enfin avec M. le comte de L... qui le tua d'un coup d'épée en pleine poitrine.

Il y eut, alors, scandale, aux Tuileries. L'affaire fut connue des journaux qui, sous peine de suppression, durent s'abstenir de la commenter et l'Empereur, sur l'avis de ses ministres, se résolut à inventer une fable pour expliquer la mort du général de B... qui succomba, par ordre, aux suites d'une maladie du cœur.

Ce récit, ajouté à tant d'autres identiques, montre, je le répète, avec quelle désinvolture les femmes qui entouraient l'Impératrice, menaient l'existence de folie et de sensualité qui était l'existence de la Cour ; il montre, également, avec quel mépris de l'avenir, cependant peu rassurant alors, elles s'en allaient, protégées par la souveraine que les intrigues même dramatiques distrayaient, rouler, ainsi que des sultanes inconscientes et pâmées, dans les bras des galants.

Lady Stuart eut connaissance de l'aventure de Mme de B... ; et si elle la déplora en

songeant à l'amertume qu'en éprouverait l'Empereur, elle s'en réjouit, dans la haine qu'elle portait à l'entourage féminin de l'Impératrice. Cette aventure ne pouvait que discréditer cet entourage et la vengeait, un peu, du dédain, de l'envie qui l'avaient accueillie aux Tuileries — des hypocrites pudeurs, surtout, que sa propre histoire avait fait naître.

Comme toute sa pensée était à son fils disparu, elle ne s'attarda point, cependant, dans la satisfaction intime que lui procurait ce scandale, et elle l'oublia bientôt pour ne se consacrer qu'à la tâche qu'elle avait entreprise.

Cette tâche, ainsi que l'avait dit l'agent Frépont, était ingrate, difficile, presque impossible à accomplir, selon le vœu de celle qui s'y intéressait.

Depuis la visite de l'agent, à La Verrière, depuis l'entrevue que la jeune femme avait eue avec l'Empereur, des jours nombreux, en effet, s'étaient écoulés stériles, dans l'attente

d'un indice, d'un événement qui permissent d'espérer un résultat consolant.

L'agent Frépont était habile, pourtant, et ne se décourageait pas. Il tenait l'un des fils de l'intrigue qui avait été ourdie contre lady Stuart et il déclarait, avec énergie, qu'en dépit de la fragilité de ce fil, il arriverait, par lui, à la reconstitution du drame, à la découverte de l'enfant.

Il voyait, fréquemment, lady Stuart pour lui rendre compte de ses démarches et pour combattre la tristesse, l'abattement qui l'envahissaient. La comtesse Ellen l'écoutait, mais sa peine augmentait à mesure que le temps fuyait, vide de solution, et il semblait que ce ne fût que par politesse qu'elle répondait, désormais, à ses assurances de succès.

— Je me sens mourir, lui disait-elle. — Allez, mon bon Frépont ; mais dépêchez-vous de retrouver mon pauvre petit, si vous voulez que je puisse encore l'embrasser. La douleur me tuera.

Frépont, qui était un brave homme, et qui avait, pour lady Stuart, un sincère dévoûment, se lamentait intérieurement de la désespérance qu'il voyait croître en elle. Il la quittait, en affirmant « qu'il lui apporterait sûrement du nouveau, la prochaine fois, » et, quand il devait se représenter devant elle, la non réussite de ses recherches l'effrayant, il hésitait à franchir le seuil de l'hôtel.

Lady Stuart haïssait l'Impératrice depuis qu'elle la devinait comme ayant été l'instigatrice du rapt de son fils. Mais lady Stuart était mère, et une mère, dans l'amour qu'elle voue à son enfant, peut oublier, non seulement sa colère, mais s'humilier devant celui ou devant celle qui l'a fait souffrir, si elle croit que cette humiliation peut être favorable à l'adoucissement, à l'anéantissement de son chagrin.

C'est dans cet esprit que la jeune femme, un jour, en constatant la lenteur de l'enquête ouverte par l'agent, en se convainquant de

l'inanité de cette enquête, songea à s'en aller trouver l'Impératrice pour la supplier, à genoux, de lui accorder le pardon d'une rivalité qu'elle regrettait; pour la supplier de lui dire, en échange de tant d'abnégation, de tant d'orgueil abaissé, ce qu'elle avait fait de son enfant. L'Impératrice était mère. Elle perdrait, certainement, le souvenir de l'outrage que lui avait infligé lady Stuart, et elle lui rendrait ce fils vers lequel elle tendait éperdument les bras — ce fils que, dans un désir justifié de représailles, elle lui avait arraché. Elle reprendrait alors son enfant, elle s'éloignerait de l'Empereur, elle quitterait Paris, la France, l'Europe même, elle ne vivrait plus que pour son cher petit, et elle bénirait celle qui, après l'avoir faite malheureuse, qui, après l'avoir punie d'une audace qu'elle n'aurait jamais dû témoigner, lui accorderait la paix, la joie, la vie.

Cette résolution la hanta toute une après-midi. Mais, vers le soir, lorsque la nuit tomba

autour d'elle, sa douleur, exaspérée, provoqua en elle une réaction, un revirement d'idées, et elle s'indigna à la pensée de se traîner, vaincue, aux pieds de celle qui n'avait pas hésité à la frapper si cruellement. Elle recouvra alors toute son énergie farouche, se dit que l'agent Frépont avait raison, qu'on retrouverait l'enfant, et qu'elle ne devait opposer à la haine qui la poursuivait, qu'une haine aussi intense, aussi redoutable, et non une soumission de femme sentimentale, de fille fouettée et repentie.

Et alors, dans l'exaltation graduelle de sa pensée, elle eut un cri, un cri terrible. Elle se tourna vers ce palais qui, là-bas, abritait son ennemie, et elle fit le serment, si elle devait porter le deuil éternel de sa maternité, de se venger, dût-elle, dans l'exécution de sa vengeance, provoquer un scandale retentissant, en s'attaquant directement à la personne de l'Impératrice ; dût-elle tuer celle qui lui avait volé son bonheur, qui lui avait enfoncé dans

le cœur une épine inarrachable, qui, chaque jour, entrait davantage en sa chair et l'ensanglantait. Elle ne se demandait pas, en son excitation nerveuse, ce qu'on ferait d'elle après l'attentat, après le drame. On pouvait la faire disparaître, l'enfermer dans une maison de fous, la tuer aussi. Sa destinée lui importait peu. Elle voulait se venger, et toute son âme se tendait vers le but qu'elle entrevoyait.

Comme nul dérivatif ne venait changer le cours de ses sentiments, comme l'agent Frépont qui, seul, eût pu alors lui procurer quelque apaisement, ne lui offrait que de vagues certitudes de succès, elle ne lui confia rien du projet qu'elle nourrissait, et elle se prit à examiner l'arrangement de ce projet, à poser, dans le dessein insensé qui la jetait, malgré elle, vers des violences irréparables, comme un semblant de pratique réalisation.

Vers cette époque, des correspondances parisiennes adressées à des journaux étrangers, et quelques feuilles françaises parlèrent, non

sans inquiétude, avec beaucoup de mystère, d'un fait étrange qui se reproduisait chaque fois que l'Impératrice sortait des Tuileries pour une promenade.

Ces journaux racontèrent qu'un grand émoi régnait au château, dans l'entourage des souverains, ainsi qu'à la préfecture de police, au sujet d'une femme sévèrement vêtue de noir, à la figure couverte d'un voile assez épais pour qu'on ne la reconnût pas, qui se trouvait obstinément sur le passage de l'Impératrice, s'avançant hardiment jusqu'à toucher sa voiture lorsqu'elle l'apercevait.

Cette femme était pareille à une vivante statue du désespoir, et dans son mutisme, et dans son immobilité spectrale, se devinait on ne savait quelle menace qui effrayait ceux qui avaient la garde de la souveraine.

Quant à l'Impératrice, les premières apparitions de la femme en noir l'avaient laissée calme. Elle n'avait pas prêté plus d'attention, à la présence de ce fantôme lamentable, qu'à

celle de tous ceux qui se pressaient, ordinairement, autour de ses chevaux pour la voir. Mais, bientôt, l'attitude de la femme l'avait frappée davantage. Son regard s'étant croisé avec le sien, elle avait cru comprendre qu'un éclair de haine brillait derrière le voile impénétrable de l'inconnue et elle avait eu peur. — L'Impératrice, on le sait, n'était point accessible à la crainte — à une crainte déterminée et dérivant d'un fait naturel, palpable. Mais elle était superstitieuse, et la soudaine venue, la fatidique apparition d'un être énigmatique, étranger à sa vie, la troubla. Tout d'abord, elle ne voulut voir, dans cette apparition presque quotidienne, qu'un incident dû à un hasard malencontreux ; puis, la femme en deuil demeura, funèbre vision, en son imagination, hanta ses heures intimes, et elle en arriva à redouter sa rencontre comme on redoute un mauvais présage, à éviter de sortir même, dans l'effroi de se heurter à ses vêtements de mort.

L'Empereur, à qui ce fait fut dénoncé, à qui le tourment de l'Impératrice fut raconté, ordonna une enquête, et commanda qu'on lui apprît le nom ainsi que la demeure de la femme.

La réponse que lui firent ses policiers le terrifia. La femme en noir qui semait tant d'effarement dans son entourage et dans l'âme de sa compagne, était lady Stuart.

Il ne douta point que l'attitude de celle qui, récemment encore, était sa maîtresse, ne cachât quelque dessein tragique, quelque attentat contre l'Impératrice, et il résolut de conjurer le péril qu'il pressentait.

Il dépêcha, une fois encore, M. Hyrvoix, à lady Stuart, pour la supplier, en souvenir de l'affection qu'il avait eue pour elle, de la sympathie qu'elle lui avait prodiguée, de cesser de paraître ainsi, sous un aspect dramatique, devant la souveraine.

L'Empereur aurait pu user de son autorité, en dépit des liens qui l'avaient uni à la jeune

femme, pour obtenir d'elle qu'elle mît un terme à ses agissements. Il se contenta de la prier de lui être agréable, et cette apparente déférence qu'il lui témoigna, alors, la toucha sincèrement.

Sans renoncer à sa vengeance, elle prit en considération le tourment qu'elle infligeait injustement à l'Empereur, dans cette circonstance, et elle chargea M. Hyrvoix de l'assurer que son désir serait satisfait.

Elle ne se montra plus, en effet, devant l'Impératrice qui, délivrée d'une obsession affolante, oublia vite son inquiétude, comme elle oubliait, dans sa nature capricieuse et mobile, tant de choses — frivoles ou graves.

Quoiqu'elle eût cédé à la prière de l'Empereur, en n'imposant plus à la souveraine l'intolérable supplice qu'elle s'était plu à lui faire subir, lady Stuart s'ingéniait, cependant, à imaginer un moyen de se venger implacablement. Dans la tension de son esprit, elle échafaudait un arrangement véritable-

ment extravagant d'actes impraticables. C'est ainsi qu'elle conçut le projet d'organiser l'enlèvement de la souveraine, de s'emparer de sa personne, de la forcer, l'ayant en son pouvoir, de lui révéler l'endroit où était son enfant.

Elle connaissait les habitudes de l'Impératrice. Elle savait que son ennemie sortait, parfois, le matin, simplement accompagnée de l'une de ses femmes, soit pour une promenade à pied, soit pour des visites dans les magasins de la rue de la Paix, suivie à distance par le fameux coupé marron, et il lui semblait que, dans ces conditions, un coup de force ne serait pas difficile à accomplir. Elle verserait l'or, à pleines mains, pour être secondée, et elle découvrirait bien, ainsi, quelque aventurier disposé à lui vendre son appui. Ce dessein était fou ; mais la haine n'enfante-t-elle pas que des folies ?

Comme elle était sous l'influence de cette fiévreuse préoccupation, lady Stuart crut, un

jour, tenir d'elle-même, et sans le secours d'un bras mercenaire, sa vengeance.

Un matin, passant rue de Rivoli et longeant la grille des Tuileries, suivie de sa voiture qui allait, au pas du cheval, parallèlement à elle, elle se trouva, soudain, face à face avec l'Impératrice qui, la voyant, s'arrêta et pâlit.

Les deux femmes se mesurèrent, une seconde, du regard ; puis une colère effroyable envahit lady Stuart. Elle marcha sur sa rivale et elle s'apprêta à provoquer une explication de laquelle sortirait — elle l'espérait — l'aveu qu'elle attendait depuis si longtemps.

L'Impératrice comprit sinon le drame qui allait se dérouler, du moins la fausseté de la situation qui était la sienne. Justement effrayée, aussi, par l'attitude de la comtesse Ellen, elle tenta de se dérober à son contact et, se rejetant derrière la femme qui était avec elle, elle chercha, des yeux, son coupé.

Seule, en cet instant, la voiture de lady

Stuart était près d'elle. Se méprenant, elle se précipita vers la portière et l'ouvrit.

L'Anglaise, alors, eut un cri de triomphe. D'un bond, elle fut tout contre l'Impératrice et déjà elle la poussait dans la voiture, quand la femme, qui observait cette scène sans trop en deviner l'importance, se rapprocha de la souveraine et lui dit :

— L'Impératrice se trompe. Ce n'est pas, là, son coupé.

La jeune femme eut alors un mouvement rapide de recul, et, échappant à l'étreinte de lady Stuart, elle s'éloigna vivement.

Cet incident fut si prompt que ceux qui en furent les témoins n'en purent remarquer le caractère dramatique.

Il resta le secret de ceux qui en furent les acteurs intéressés et, dans l'avortement prématuré et imprévu du coup de force que méditait la comtesse Ellen, il amena une réaction dans l'esprit de la jeune femme. Elle comprit que, désormais, il lui devenait nécessaire

de renoncer à tout scandale public ayant pour but de mettre à sa merci celle qu'elle haïssait; elle comprit que la prudence, qu'une absolue prudence même, la servirait mieux, dans la recherche de son fils, que des menaces peu aisées à exécuter, que des violences réalisables même. Elle reporta toute son espérance sur l'agent Frépont et attendit de lui, avec résignation, le mot qui lui rendrait le bonheur ou qui ferait d'elle une morte.

Si l'agent Frépont paraissait apporter quelque lenteur dans son enquête, il ne perdait pas son temps, en vérité.

Ainsi qu'il l'avait dit à lady Stuart, après sa visite aux anciens nourriciers du petit Jack, la femme qui avait procédé à l'enlèvement de l'enfant devait être une femme élégante, quoique appartenant à la police; et ayant fixé le plan de ses recherches, il s'était mis en campagne pour la découvrir, muni du seul et faible indice qu'il possédait — du

mouchoir précieux qui lui avait été confié.

A la faveur de prétextes plausibles, il s'était introduit chez la plupart des femmes qu'il connaissait comme ayant des attaches secrètes avec l'autorité, et son regard avait tenté de percer le mystère qui se dressait devant lui. Mais rien, dans les paroles de ces femmes, rien dans leurs actes, rien dans les choses qui leur étaient personnelles, ne lui avait fourni l'indication utile qu'il désirait.

Le mouchoir était marqué de deux M entrelacés et brodés. Frépont s'était, tout d'abord, adressé aux femmes dont le nom et le prénom correspondaient à ce chiffre. Puis, revenu les mains vides de chez elles, il n'avait pas hésité à frapper à la porte de celles dont le nom n'avait aucun rapport avec les initiales révélatrices. Une femme, en effet, pensait-il avec raison, peut avoir, à son usage, quelque objet — tel un mouchoir luxueux — qui, ne lui ayant pas été destiné, porte la marque d'une autre.

En se rendant, ainsi, auprès de ces diverses individualités féminines, il se gardait bien de parler du drame de La Verrière ; mais il espérait que l'une d'elles, dans un hasard de conversation, le placerait sur la voie mystérieuse qu'il cherchait ; que l'une d'elles, peut-être, exhiberait un mouchoir pareil à celui qu'il conservait soigneusement, et lui dévoilerait ainsi sa culpabilité.

Ses investigations ayant été infructueuses, Frépont commençait à se demander s'il ne serait point sage, en abandonnant une piste qui devenait de moins en moins apparente, et s'il n'avait pas fondé un vain espoir en prenant, pour base trop fragile de ses opérations, le chiffon élégant perdu dans le jardin de La Verrière. Dans son doute, dans son hésitation, il s'apprêtait à donner une nouvelle direction à ses démarches, lorsqu'un incident qu'il ne pouvait prévoir — un de ces incidents qui servent les hommes, souvent, plus que toute habileté, plus que toute science, dans la

vie — vint confirmer ses premières convictions et imprimer une activité renaissante à ses soupçons.

Ayant eu l'occasion, pour un renseignement, d'être appelé chez l'un des publicistes le plus en évidence de l'époque, le plus redouté, aux Tuileries, par l'opposition acharnée qu'il faisait au pouvoir impérial, chez M. E. de G..., et ayant été introduit dans sa chambre, Frépont avisa, tout à coup, en un tiroir où fouillait M. de G..., un fin morceau de linge rangé, en un angle, parmi des papiers. Il lui sembla que ce chiffon avait quelque analogie avec celui qu'il possédait et il résolut de ne pas demeurer sur une simple probabilité, de ne point se retirer sans avoir vérifié son erreur ou prouvé la subtilité de son instinct de policier.

Dans un mouvement que fit M. de G..., en remuant les objets contenus dans le tiroir, le mouchoir roula sur le parquet.

Frépont — que les circonstances servaient,

décidément — le ramassa et, jouant l'indifférence, se disposait à le remettre à la place qu'il occupait, lorsqu'il arrêta son geste. Affectant un ton de « blague » parisienne, et tenant le mouchoir entre deux doigts par l'un des coins, de façon à le déplier complètement, il plaisanta :

— Il y a de tout, paraît-il, monsieur de G..., dans votre tiroir — même des restes d'amour...

— Que voulez-vous dire ? fit le journaliste.

— Rien que de flatteur pour vous, je suppose. Qu'est-ce donc que ce bibelot-là, sinon un reste d'amour ?... Vous n'allez pas me faire croire qu'il a été fabriqué pour votre usage...

En parlant ainsi, l'agent avait eu le loisir d'examiner le mouchoir, et une joie intense l'avait envahi. C'était l'exacte reproduction de celui qu'il possédait. Un point important lui restait à établir, cependant. Il lui fallait connaître le nom de la femme qui avait laissé, chez M. de G..., cet objet, et il mit toute son

habileté à amener son interlocuteur à prononcer ce nom.

Devant la familiarité de l'agent, M. de G... eut un rire léger.

— Non, assurément, monsieur Frépont, fit-il, je ne vous dirai pas que je me mouche en d'aussi précieuses choses. Plût à Dieu, même, que je n'eusse jamais vu le nez qui se frottait à celle-là.

Le policier protesta.

— Un nez fripon et qui a été infidèle, hein? La belle affaire! Est-ce qu'on regrette jamais d'avoir connu une jolie femme?

— On regrette d'avoir connu une coquine.

L'agent s'exclama :

— Voilà bien les hommes... tous pareils!... Dès qu'une femme les trompe, en avant les gros mots.

M. de G... s'intéressait à cette causerie qui agitait en lui des souvenirs. Il se tourna vers Frépont et il lui planta ses yeux dans les siens.

— Je vous répète que la femme à qui ce mouchoir a appartenu est une coquine. Vous la connaissez, d'ailleurs, mieux que moi.

— Je la connais?

— Certes. Elle est une des plus adroites auxiliaires du ministère de l'Intérieur, service de la police politique, et mes petits secrets l'ont échappé belle avec elle.

— Que me racontez-vous là?

— La vérité.

— Vous m'intriguez.

— La femme en question se nomme Marthe Masson.

Frépont eut, en ce moment, un mouvement involontaire sur le sens duquel M. de G... se méprit.

— Vous voyez, vous la connaissez, continua-t-il. La première fois que je la vis, ce fut au journal où elle vint me trouver pour me proposer je ne sais quelle collaboration mondaine — demi-mondaine plutôt. Je n'acceptai pas ses articles, mais je lui demandai autre

chose qu'elle s'empressa de m'accorder. J'aurais dû me méfier de cette soumission trop rapide. Elle est charmante. J'en fus amoureux et elle s'introduisit chez moi. Or, une nuit, comme elle me croyait endormi, je la surpris levée et rôdant en chemise, au milieu de la chambre, des papiers à la main. Je sautai à bas du lit, j'allai à elle, et de l'explication qui eut lieu, entre nous, il résulta que profitant de ma confiance et de mon sommeil, elle avait fureté dans mon cabinet et m'y avait dérobé des lettres ainsi que des notes fort importantes. Etait-ce là son début dans le viol de mon intimité ? Je l'ignore encore. Je la mis à la porte sans exiger la liquidation morale d'un passé qu'elle ne m'eût pas, sans doute, avoué. Il me reste d'elle ce mouchoir. Ce n'est pas moi qui le lui rapporterai.

L'agent était radieux. Il tenait, enfin, la clef du mystère qu'il avait désespéré de jamais découvrir ; mais il garda son air gouailleur et bonhomme, et ce fut en plaidant les circons-

tances atténuantes, pour l'ancienne amie de M. de G..., qu'il répliqua :

— Vous vous êtes peut-être alarmé à tort. Cette pauvre fille que je connais, en effet (le nom de cette femme manquait, contrairement à cette affirmation, sur sa liste) a-t-elle tant que cela joué, chez vous, le rôle mélodramatique que vous lui attribuez?

Le journaliste eut un éclat :

— Dites donc, mon cher Frépont, cria-t-il, si vous pinciez un monsieur en train de fouiller dans votre poche et d'en tirer votre argent, ne verriez-vous pas en lui un voleur?

Le policier n'avait nulle envie d'entrer en discussion avec M. de G..., sur la vertu de Mlle Marthe Masson. Il répondit évasivement et conclut :

— L'histoire est raide.

— Et elle est probablement la plus innocente de la vie de cette femme. Vous devez en savoir long, vous, sur toutes ces gaillardes à la solde du pouvoir.

— Oui.

Et l'agent, après une pause, ajouta :

— Il y en a, parmi elles, qui ont commis des crimes.

En prononçant cette phrase il tendit, à M. de G..., le mouchoir brodé qui disparut dans le tiroir d'où il était sorti.

Ce jour même, dans la soirée, l'agent Frépont se présentait chez lady Stuart et lui faisait la narration des faits qui venaient de lui être révélés.

La jeune femme, en l'écoutant, eut une joie profonde, et cette joie effraya le policier qui redoutait une imprudence.

— Oui, dit-il, je crois que, cette fois, nous avons mis la main sur notre inconnue. Demain, j'irai chez elle; nous aurons ensuite un entretien et nous déciderons de la conduite qui devra être la nôtre. Je ne vais plus être seul à agir et vous allez, madame, marcher à mon côté, désormais. Je vous en prie, soyez calme dans votre satisfaction; la moindre impa-

tience rendrait inutiles tous nos efforts. Songez que la femme dont je parle est une femme habituée aux intrigues, aux ruses de toute sorte, et qu'un mot, qu'un geste importuns, en lui laissant deviner qui nous sommes, entraîneraient la ruine de notre espérance.

La femme qu'un incident imprévu amenait devant l'agent Frépont, Mlle ou plutôt Mme Marthe Masson, eut une certaine célébrité, dans le demi-monde du Second Empire et fut, en diverses circonstances, l'une des plus habiles auxiliaires de la police politique de ce temps.

Très jolie, très élégante, elle occupait dans la société galante, un rang envié, et elle apportait, dans le choix de ses liaisons, une méthode, une circonspection, une importance qui ne se démentaient jamais. Elle n'admettait dans son intimité, en effet, que des hommes ayant une situation considérable. Elle fut, tour à tour, la maîtresse d'un ambassadeur

étranger, de quelques députés et publicistes influents appartenant au parti républicain, d'un noble duc gouvernant, alors, au nom du « roy, » le faubourg Saint-Germain, et d'un fidèle représentant des princes d'Orléans qu'elle s'arrangea pour rencontrer, dit-on, un soir, au sortir des salons de Mme la duchesse de Galliéra. Le personnage, quoique d'aspect austère, n'était pas insensible aux séductions féminines. Il la vit, l'aborda, et l'amour se mêlant de l'aventure, comme l'avait espéré la jolie fille, il devint son esclave.

Marthe Masson avait ainsi des ramifications dans tous les partis qui se liguaient, à cette époque, contre le pouvoir impérial, dans quelques clans de la colonie étrangère, également. Comme elle était fort adroite, ses amants ignorèrent toujours les secrets de son existence et si, comme on peut le penser avec raison, ils ne l'entretenaient pas de leurs préoccupations politiques, elle avait, néanmoins, des chances, dans leur commerce, de sur-

prendre une parole, un écrit susceptibles de servir ceux qui l'utilisaient.

Un homme, quelle que soit sa qualité, quelle que soit sa prudence, n'est jamais à l'abri de l'indiscrétion, et lorsque l'indiscrétion a pour instrument d'action une jolie femme, il viendra une heure où, sans qu'il s'en doute, son intimité sera violée.

Marthe Masson s'amusait beaucoup au jeu de policière qu'elle avait accepté. Intelligente, d'esprit assez aventureux, il ne lui déplaisait pas de connaître les petits mystères d'autrui tout en tirant profit de ces mystères, lorsqu'ils lui étaient révélés. Elle était, en effet, largement rémunérée pour les services qu'elle rendait au pouvoir, et, dans l'occulte influence qu'elle exerçait, elle n'était pas éloignée de se croire une importance réelle.

Les femmes du genre de Marthe Masson ne furent pas rares, sous le Second Empire.

Le pouvoir impérial qui s'appuya tant sur la femme, au point de vue mondain, employa

la femme un peu dans toutes les phases de sa durée.

On sait que Mme la comtesse de R... — l'une des dames du palais de l'impératrice Eugénie, s'occupait ardemment de politique et rédigeait, sur cette matière, des rapports d'une merveilleuse clarté. On sait, également, que Mme la baronne de B..., dont le salon très éclectique était célèbre, redouté même, fut l'une de celles qui, émargeant à la caisse des fonds secrets, eurent le plus de renom au ministère de l'Intérieur, au ministère des Affaires étrangères et à la Préfecture, comme policières de haute marque.

Il faudrait un volume pour dresser l'énumération exacte de toutes les femmes qui, sous le Second Empire, évoluèrent autour du souverain, sous la direction de M. Piétri et de ses prédécesseurs, pour mentionner les drames ou les comédies qui résultèrent de leur participation secrète aux affaires.

La femme de police se recrutait, alors, un

peu dans toutes les classes de la société, mais principalement dans la classe aristocratique et parmi les grandes demi-mondaines. Par leurs relations, par les contacts multiples auxquels elles étaient exposées, les unes et les autres de ces femmes étaient en mesure de recueillir bien des observations, bien des propos qui, la plupart du temps, étaient inutiles au pouvoir, mais qui pouvaient aussi le servir, le mettre en mesure de connaître une intrigue, un complot, l'état des esprits et qui, par conséquent, n'étaient jamais négligeables.

On n'ignorait pas, dans les salons aristocratiques ou demi-mondains, que la femme de police, que l'espionne — selon l'expression populaire — existait ; mais on la découvrait rarement et il découlait de l'incertitude que sa présence faisait naître, parmi les hommes, une méfiance instinctive qui fut l'une des marques caractéristiques de la société sous le Second Empire. Dans les dernières années du règne impérial, surtout, cette méfiance

prit un développement extrême. On s'en allait au bal, en soirée, en quelque fête, avec des allures de conspirateur, dans une attitude inquiète, pour peu que l'on appartînt au fonctionnarisme, à la politique, et l'on tenait pour suspects les plus gracieuses lèvres comme les plus doux regards. Heureux, en cette époque, furent ceux qui, n'étant rien ou ne voulant rien être dans l'Etat, marchaient au plaisir dans le seul souci de jouir des beaux jours ou des nuits délicieuses qui leur étaient offerts.

Mlle Marthe Masson était donc l'une de ces femmes; mais était-elle la femme que recherchait l'agent Frépont, la femme qui, dans la pensée de lady Stuart, avait été l'instrument inconscient et passif de la haine de l'Impératrice?

C'est ce que le policier allait entreprendre de savoir.

Ainsi qu'il l'avait déclaré à celle qui l'employait, le lendemain de son entretien avec elle, Frépont s'était présenté chez Mlle Masson

qui habitait un très luxueux appartement dans le quartier Monceau, nouvellement construit et tout battant neuf, sous ses plâtres à peine séchés.

Ce fut dans la matinée que l'agent sonna à la porte de la jolie fille. Cette heure lui avait paru la plus favorable pour son expédition. Il espérait, en effet, que Mlle Masson, encore au lit ou à sa toilette, le recevrait et que seul avec elle, ainsi, il lui serait aisé de noter quelque indice révélateur et utile à la cause dont il avait la responsabilité.

Il ne s'était pas trompé. Mlle Masson, toute à ses poudres et à ses parfums, lorsqu'il se fit annoncer, le pria de vouloir bien l'attendre un moment.

Elle était parée et charmante quand elle vint le retrouver et l'agent fut comme remué par la séduction qui se dégageait de tout son être.

Sa profession, ainsi que le motif qui l'amenait chez la jolie fille, ne lui permettaient pas

de s'attarder en des constatations galantes, et il s'apprêtait à commencer l'entretien, laissant un peu au hasard le soin de fournir un prétexte à sa visite, lorsqu'il éprouva une surprise assez désagréable.

Mlle Masson, avant qu'il parlât, lui dit, en effet :

— Lorsqu'on m'a prévenue, il y a un instant, qu'un monsieur désirait me voir, j'étais loin de songer à vous.

Stupéfait, l'agent balbutia :

— Vous me connaissez, madame?

— Oui; vous êtes monsieur Frépont, et j'imagine que ce n'est pas pour le seul plaisir de me visiter que vous êtes actuellement chez moi.

— C'en serait un, répliqua le policier qui avait recouvré son sang-froid et qui allait ruser avec cette fille, puisque sa personnalité ne pouvait lui être cachée; mais vous avez raison : je suis chargé d'une mission pour vous.

Et il ajouta :

— Vous voyez, madame, que si je ne suis pas ignoré de vous, j'ai la joie de vous connaître.

Ces mots étaient comme la « parade » de la phrase prononcée par la jeune femme. Ils rendaient à l'agent son autorité et replaçaient, dans une égalité, les deux interlocuteurs face à face.

Mlle Masson ne manifesta, d'ailleurs, aucun étonnement en apprenant que ses fonctions secrètes n'étaient pas un mystère pour Frépont, et il ne lui sembla point autrement singulier qu'un agent la connût, puisqu'elle-même connaissait cet agent.

— De quelle mission êtes-vous chargé pour moi ? demanda-t-elle.

Le policier feignit de se recueillir ; puis se rapprochant de la jolie fille et se penchant sur elle, il affecta un ton confidentiel.

— D'une mission assez délicate, murmura-t-il.

Et, résolument, employant à dessein, dans

son langage, des expressions de métier, il continua :

— Vous « travaillez » comme moi, plus habituellement pour le compte du gouvernement que pour celui des particuliers. C'est, cependant, un particulier qui aura besoin de vous, dans la circonstance qui m'occupe, s'il vous plaît de lui donner votre concours. Il est riche et paiera bien.

Mlle Masson eut une moue.

— Je n'aime pas beaucoup traiter avec des particuliers. On leur livre, en s'abouchant avec eux, sa personnalité, le secret qui doit l'entourer, la force qu'on en retire ; et les satisfactions qu'on obtient, alors, ne compensent pas toujours l'imprudence que l'on commet.

L'agent l'arrêta.

— La personne qui m'a confié ses intérêts ignore que je suis chez vous, en ce moment. Elle m'a prié de conduire une affaire et c'est de ma propre initiative que je suis venu vous trouver. Si vous refusez de l'aider, elle ne

saura jamais ma démarche. Si vous acceptez de lui être utile, la joie que vous lui procurerez, vous assurera sa reconnaissance.

— De quoi s'agit-il?

Il fallait inventer une aventure et l'agent l'inventa.

— D'une assez sotte besogne, en vérité. Une dame a un mari qu'elle n'aime pas, qu'elle ne peut supporter. Elle voudrait s'en séparer. Mais comme il ne lui fournit aucun prétexte pour une réclamation, elle a résolu d'en faire naître un. Il faut qu'elle le « pince » en conversation galante, chez lui, avec une femme. Voulez-vous jouer le rôle de la femme? Voulez-vous braver un petit scandale, les risques d'un flagrant délit? Si oui, il vous sera aisé, sous un nom d'emprunt et pour un motif quelconque, d'avoir avec le mari en question l'entretien nécessaire. On ne vous laissera pas longtemps ensemble. L'épouse vous surprendra et fera une scène; votre faux amant s'indignera, jurera qu'il est innocent.

Vous serez même libre de l'imiter. Mais on ne vous croira pas, on aura des témoignages et le tour sera joué. Le procès en séparation, impossible aujourd'hui, sera un fait accompli demain.

Mlle Masson écoutait l'agent avec attention.

— L'affaire n'est pas compliquée, fit-elle, lorsqu'il eut parlé. Mais pourquoi, pour une chose aussi simple, m'avez-vous choisie comme auxiliaire ? La première femme venue vous eût servi autant que moi.

Frépont réprima un mouvement nerveux, car la logique de la demi-mondaine l'inquiétait. Mais ce fut sur un ton bonhomme et convaincu qu'il répondit :

— Vous vous trompez. Avec la première femme venue, l'affaire n'aurait pas de suites sérieuses, soit que cette femme fût maladroite, soit qu'elle fût trop peu importante pour prêter de l'ampleur à l'intrigue. Avec vous, il y a esclandre. Votre situation mondaine, votre nom feront tapage dans l'aventure et la

personne qui m'envoie bénéficiera de toutes ces raisons.

Puis, il ajouta, avec un accent de naïf hommage :

— En outre, j'ai confiance en vous parce que vous êtes une « professionelle, » parce qu'on peut être sûr, avec vous, que le « morceau ne sera pas mangé ; » et je n'oserais jamais m'adjoindre, comme collaboratrice, en une pareille circonstance, une femme qui ne serait pas du « métier. »

La jolie fille sourit.

— Soit. J'accepte. A quand le drame ?

Frépont prit un air malin.

— La comédie plutôt. — A quand ? Je ne sais encore. Il me fallait votre acquiescement. Je l'ai, c'est le principal. Il me reste à revoir ma cliente, à lui dire que je suis prêt à agir comme elle le désire. Si elle est toujours aussi résolue dans son projet, je vous la nommerai et nous conviendrons du jour de la représentation.

Mlle Masson regarda l'agent fixement :

— Et les droits d'auteur?

— Les droits d'auteur? Vous faites bien de me les rappeler : je les oubliais. Lorsque je viendrai vous chercher pour entrer en scène, je vous remettrai dix mille francs. Vous recevrez une égale somme après la chute du du rideau. Ça va-t-il?

La jolie fille tendit sa main à l'agent.

— Ça va.

— A bientôt, alors?

— A bientôt.

Frépont s'éloignait de Mlle Masson, après l'avoir engagée dans une aventure imaginaire qui ne pouvait être utile à ses desseins, en mettant lady Stuart en présence de la demi-mondaine, que s'il possédait la certitude que cette femme était réellement celle qui avait volé l'enfant, à La Verrière. Quoiqu'il se retirât sans posséder cette certitude absolue, son instinct de policier lui disait que cette fille était celle qu'il cherchait, et il décida d'agir comme s'il eût recueilli son aveu. Le chiffon

ramassé à La Verrière et celui que lui avait montré M. de G... ne lui offraient-ils pas des assurances suffisantes, d'ailleurs, pour ne pas craindre une déception ? Et puis, qu'avait-il à redouter, qu'avait à redouter lady Stuart si une erreur qui lui semblait impossible les égarait, dans cette circonstance ? Marthe Masson se fâcherait. Mais on serait quitte, avec elle, pour des excuses, pour un cadeau réparateur du tourment qu'on lui aurait procuré, et elle se féliciterait même d'un ennui qui lui vaudrait si peu de mal et tant de profit imprévu.

En sortant de chez la demi-mondaine, son projet était fixé ; mais comme il se disposait à se rendre chez lady Stuart, pour la mettre au courant de sa démarche ainsi que pour l'informer de la rencontre qu'il avait arrangée, entre elle et Mlle Masson, à l'insu de la jolie fille qui pensait avoir à remplir le rôle d'une amoureuse, il réfléchit qu'il y aurait maladresse, de sa part, à voir la comtesse Ellen, et il lui écrivit pour lui fournir les indications

nécessaires à l'action qu'il avait organisée.

« Dans deux jours, concluait-il, j'irai chercher Mlle M... et je la conduirai auprès de vous. Pour la décider à m'accompagner chez vous, ou plutôt chez le mari que je vous ai prêté, j'ai promis de lui verser une somme de dix mille francs. Veuillez me faire parvenir cette somme, sans retard. Je ne me présenterai plus à votre hôtel avant l'heure décisive. Mlle M... est une fine mouche qui pourrait m'épier; votre personnalité lui étant révélée, elle devinerait le piège que nous lui tendons. Je vous l'amènerai, le soir, et en l'occupant, en lui parlant, je tâcherai de détourner son attention de la route qui sera la nôtre. Dans deux jours, donc, soyez prête à nous recevoir. »

D'autre part, Frépont adressa à Mlle Masson un billet laconique :

« Soyez chez vous, tous les soirs, à partir de la réception de ces quelques lignes. Tout est entendu, comme nous avons dit, et je

viendrai vous chercher au moment opportun. »

Lady Stuart, en lisant la lettre de l'agent, eut un cri de joie et un cri de haine — un cri de joie qu'elle éleva vers son enfant ; un cri de haine contre la femme qui le lui avait volé et qu'elle allait, enfin — elle n'en doutait pas — pouvoir jeter à ses genoux, effarée, suppliante, courbée sous son impitoyable colère.

Les deux jours qui s'écoulèrent, après l'envoi et la remise de ces lettres, furent, pour lady Stuart et pour l'agent Frépont, deux jours de fièvre.

L'heure marquée pour agir sonna, enfin, et le soir de la seconde journée d'attente, une voiture s'arrêtait devant la porte de la maison qu'habitait Mlle Masson.

Le policier en sortit, passa, rapide, devant la loge du concierge, et trouva bientôt la jolie fille seule et fidèle à la consigne qu'il lui avait dictée.

En apercevant Frépont, elle eut un mouvement de plaisir et se fit aimable.

— Savez-vous, lui dit-elle, que je commence à m'ennuyer en restant ainsi chez moi, comme en prison ? Vous venez me délivrer, je suppose ?

— L'affaire est pour ce soir, en effet, répliqua l'agent, et votre captivité va cesser. Etes-vous prête ?

— Voyez.

Le policier, sur l'invitation qui lui était faite, regarda son interlocutrice. Elle était bien telle qu'il fallait être pour devenir l'héroïne de l'aventure qu'il avait imaginée — l'héroïne d'une nuit amoureuse. Très simplement, mais très coquettement parée, sa beauté rehaussée par l'excitation nerveuse que lui communiquait l'interprétation prochaine du rôle qu'elle avait accepté, la rendait suprêmement séduisante.

— Vous êtes adorable, fit l'agent, et tout à fait ce qu'il faut que vous soyez pour que l'on

croie à l'intrigue qui nous est nécessaire.

Puis, riant :

— Ah, ça, dites-moi, pas de bêtises surtout ; si on allait vous aimer pour de bon, n'enlevez pas votre amoureux avant de l'avoir fait « pincer. »

Mlle Masson plaisanta à son tour :

— Soyez tranquille. Le programme sera exécuté loyalement. Je ne réponds pas des suites de la comédie, par exemple, et si on allait m'aimer, comme vous le supposez...

L'agent l'interrompit, cynique, et jouant son personnage merveilleusement :

— Vous vous laisseriez aimer, n'est-ce pas ? Eh bien, on ne vous défend rien... au contraire...

— Malheureusement, il est plus probable que mon amant malgré lui, voudra me jeter à la porte, lorsqu'il comprendra qu'il a été dupé.

— Qui sait ?

— C'est vrai... qui sait ?... Les hommes sont si bizarres...

Tout en devisant, la demi-mondaine s'était levée et avait procédé à sa toilette de sortie. Elle fut vite à la disposition de Frépont. Mais, comme elle se préparait à le suivre, elle lui saisit le bras :

— A propos, mon cher monsieur Frépont, il serait peut-être utile que je connusse, maintenant, le nom du monsieur que je vais compromettre.

L'agent se frappa le front comme s'il se fût reproché un oubli.

— Pardonnez-moi, fit-il, je suis distrait. Nous allons chez M. le comte de Noré.

La jeune femme parut rassembler des souvenirs.

— Le comte de Noré?... Ce nom n'est pas très parisien. Pour mon compte, je l'ignore.

— Il n'y a rien d'étonnant, là, répliqua Frépont qui voulut éviter tout soupçon. Le comte et la comtesse de Noré demeuraient en province avant de s'établir à Paris où ils ne sont que depuis quelque temps.

Et il ajouta, philosophiquement :

— Ils auraient joliment mieux fait de ne venir jamais ici, car Paris, d'après ce que nous pouvons en juger, ne leur a pas porté bonheur.

Mlle Masson accepta cette explication, naturelle, d'ailleurs, mais resta immobile devant son compagnon.

— Eh bien ! dit l'agent, venez-vous ? Il est temps.

— N'aviez-vous pas promis de me remettre dix mille francs, lorsque vous viendriez me chercher ?

Frépont eut un gros rire.

— Vous ne perdez pas la mémoire de cette promesse-là, ma belle enfant, et vous avez raison. Les dix mille francs sont dans ma poche. Ils vous appartiendront au moment où nous passerons le seuil de l'hôtel de Noré.

— Pourquoi ne me les versez-vous pas maintenant ?

L'agent cligna des yeux, et se fit un peu bourru.

— Nous n'allons pas, j'espère, jouer au plus fin, l'un avec l'autre, ça n'avancerait ni les affaires de notre cliente, ni les nôtres. C'est, avec moi, sachez-le, une fois pour toutes, car je crois que nous nous reverrons — donnant, donnant. Qui m'assure que si je vous payais, à présent, vous ne me feriez pas la révérence, vous dérobant ainsi à la petite corvée qui vous attend ? Quel recours, en ce cas, aurais-je contre vous ? Voyons, pas d'équivoque entre nous. Donnant, donnant, je le répète. Ça vous convient-il ainsi ?

La jeune femme haussa les épaules.

— Soit, dit-elle, sèchement. Partons.

Et elle ajouta :

— La confiance ne vous étouffera jamais, mon cher.

Cette brève discussion « d'intérêts » avait provoqué une gêne entre l'agent et sa compagne. Elle monta dans le coupé qui stationnait à sa porte, se réfugia dans un coin et fut à peu près silencieuse durant le trajet de sa

maison à celle de lady Stuart. Cette maussaderie vint en aide à Frépont qui craignait que la demi-mondaine n'observât trop autour d'elle et n'eût quelque doute sur le rôle qu'elle avait accepté. Il la laissa à sa mauvaise humeur et ne lui adressa la parole que lorsque la voiture fit halte devant l'hôtel.

Il sortit, alors, de la poche intérieure de son vêtement, un portefeuille et le tendit à la jolie fille en souriant.

— On est exact dans ses échéances, fit-il. Voici les dix mille francs promis. A vous, maintenant, de les gagner et d'en gagner autant encore.

Mlle Masson se saisit du portefeuille, l'ouvrit et, à la lueur vague d'un réverbère, vérifia la somme qui lui était versée. Satisfaite de son examen, elle fit le geste de descendre du coupé ; mais l'agent la retint.

— Veuillez me permettre de sonner, dit-il à voix basse ; il faut que vous entriez dans la maison, sans séjourner sur le trottoir.

Une scène rapide succéda à cette recommandation. Un coup de timbre retentit, une porte s'ouvrit et deux ombres se glissèrent dans l'hôtel.

La comédie imaginée par l'agent Frépont finissait, et le drame qui allait être tout à l'initiative de lady Stuart, commençait.

Mlle Masson, étonnée que l'agent entrât avec elle, dans l'hôtel, s'arrêta dans le vestibule et se tourna vers lui, interrogative :

— Vous venez avec moi ?

— Pour un moment. Nous allons ensemble monter au premier étage et tandis que là, vous irez à droite où sont les appartements du comte, j'irai à gauche chez la comtesse. Je l'avertirai de votre arrivée et je redescendrai. Si M. de Noré paraît surpris qu'on ne vous ait pas annoncée à lui, dites-lui que vous avez vu sa femme et que c'est elle qui vous a indiqué son appartement.

Ayant gravi l'escalier, sans rencontrer un

seul serviteur, l'agent et sa compagne se consultèrent.

Frépont montra du doigt, à la demi-mondaine, une porte, lui dit : — « C'est là, » — puis la poussant vers cette porte, il feignit de s'éloigner d'elle. Mais à peine Mlle Masson eut-elle entre-bâillé le seuil de la pièce qui lui était désignée, que l'agent, revenant sur ses pas, faisait son apparition, derrière elle, dans cette pièce.

Il y eut, alors, comme des exclamations contenues, comme des balbutiements, comme des murmures. Puis une voix — une voix de femme s'éleva, nette, cassante :

— Ce n'est point une femme que vous comptiez trouver ici, n'est-ce pas, mademoiselle ?

Une détresse s'était emparée de la demi-mondaine. Sans comprendre ce qu'on lui voulait, elle devina qu'elle était tombée dans un piège et elle eut comme la conscience d'un péril qui allait la menacer. Elle jeta un regard

sur l'agent Frépont pour implorer de lui l'explication du mystère qu'elle redoutait, pour lui reprocher une trahison ; mais le policier, debout, dans un angle de la pièce, était immobile et ne paraissait plus être disposé à se prêter à sa curiosité.

— Que signifie cela ? dit-elle. Où suis-je ? Où m'a-t-on conduite ? N'êtes-vous pas, madame, la comtesse de Noré ?

Lady Stuart était très pâle et fixait des yeux cruels sur la jolie fille.

— Je ne suis pas la comtesse de Noré... je n'ai pas de mari... Vous êtes ici, pour me donner autre chose que la parodie d'un adultère.

Marthe Masson, effrayée, bégaya :

— Encore une fois, que signifie tout ce que je vois, tout ce que j'entends ? L'homme qui est là m'a amenée, dans cette maison, sous le prétexte d'y accomplir une mission que j'ai acceptée. Celui que je devais rencontrer n'existe pas, celle que je devais servir me menace... Je veux sortir et si vous ne me

faites pas libre, immédiatement, je crie, j'appelle au secours.

Lady Stuart répliqua :

— Votre voix ne serait pas entendue. Dispensez-vous de faire du bruit. Vous êtes en mon pouvoir et nul ne peut, désormais, vous protéger contre moi.

Exaspérée, affolée, la demi-mondaine s'écria :

— Me direz-vous, madame, pourquoi ce guet-apens ?

— Vous allez être satisfaite, déclara lady Stuart.

Puis, s'adressant à l'agent, elle ajouta :

— Frépont, voulez-vous montrer à mademoiselle une chose qui, certainement, l'intéressera.

Le policier s'avança, alors, tira de sa poche le mouchoir trouvé à La Verrière et le tendit à Mlle Masson.

— Reconnaissez-vous cet objet ? demanda-t-il.

La jolie fille prit le chiffon des mains de l'agent, l'examina et dit :

— Je reconnais que ce mouchoir ressemble à des mouchoirs que je possède, en effet, et qui m'ont été offerts par une personne à qui j'ai été utile, naguère. Je ne puis affirmer qu'il n'en existe pas de pareils et que celui-ci soit nécessairement à moi.

L'agent l'interrompit avec fermeté.

— J'affirme, moi, que ce mouchoir vous appartient, comme vous a appartenu celui que vous avez oublié, un jour, chez M. de G..., lorsqu'il vous a surprise fouillant dans ses papiers et lorsqu'il vous a chassée. Celui-ci, vous l'avez perdu à La Verrière, dans le jardin de braves gens, chez qui vous êtes allée voler un enfant — un petit garçon du nom de Jack. — Allons, osez me donner un démenti.

La demi-mondaine parut écrasée par cette soudaine accusation. Elle en saisit toute l'importance, elle lui fit deviner le motif pour lequel on l'avait conduite vers la femme qui se

dressait devant elle et, dans l'effroi que lui inspirait la constatation de son identité, elle tenta une dénégation.

— Je ne sais ce que vous voulez me dire, fit-elle. Je ne connais pas M. de G... et j'ignore, plus encore, l'histoire d'enlèvement à laquelle vous faites allusion.

L'agent devint brutal.

— Ne faites donc pas l'innocente et surtout n'essayez pas de me tromper. Nous sommes collègues, ne l'oubliez pas, et vous êtes assez intelligente pour admettre que vous ne me duperez pas. Vous avez été la maîtresse de M. de G... et vous êtes la femme qui a commis un rapt à La Verrière. Avouez, franchement ; c'est ce qui vous reste de mieux à faire.

Marthe Masson se révolta et affecta un air arrogant.

— Que j'aie été la maîtresse de M. de G..., c'est possible ; mais ce fait ne regarde que moi, en définitive. Il n'implique pas que l'objet que vous me jetez au visage, ainsi qu'une pièce

à conviction irréfutable, constitue la preuve d'un crime auquel je suis étrangère.

— Cet objet vous condamne.

— Où voulez-vous en venir ?

— A ceci : il faut que vous nous fassiez connaître l'endroit où vous avez conduit l'enfant qui vous a été remis à La Verrière. Jusqu'à ce que vous nous ayez procuré ce renseignement, vous resterez notre prisonnière.

Marthe Masson eut un éclat d'indignation et de colère :

— C'est inouï, en vérité ! Je vous répète que je ne suis pas la coupable que vous croyez et j'ajoute que, fussé-je cette coupable, je serais en droit de vous demander à quel titre vous me violentez.

Lady Stuart fit, alors, deux pas vers la jeune femme et la domina de toute sa taille.

— Mademoiselle a raison, fit-elle. Je ne me suis pas présentée à elle.

Et, dans une sorte de rugissement, elle l'apostropha :

— Misérable, misérable, ne devines-tu pas que celle qui t'interroge en cette heure est la mère du pauvre enfant que tu lui as pris.

La jolie fille recula.

— Vous... la mère...

— Oui, moi, lady Stuart, la mère... la mère, entends-tu, du petit être que tu as volé et que tu vas rendre ; sinon, chienne maudite, je te tuerai de ma main !

Devant cette révélation, devant cette explosion de haine, Marthe Masson demeura sans voix pour exprimer sa crainte ou son audace. Des sons rauques jaillirent seulement de sa gorge, et, instinctivement, elle se précipita vers la porte qui lui avait donné accès dans la pièce.

Mais elle se heurta à l'agent Frépont qui la saisit par la taille et la repoussa dans le salon. Son impassibilité, en cet instant, contrastait avec l'exaltation de lady Stuart et avec l'horreur peinte sur le visage de la demi-mondaine.

— Madame, dit-il en s'adressant à la comtesse Ellen, calmez-vous. L'effroi que témoigne cette fille vaut un aveu et elle va comprendre, désormais, que son intérêt doit la porter à nous fournir les indications qui nous sont nécessaires.

Marthe Masson, immobile au milieu du salon, regardait alternativement et l'agent et lady Stuart, comme cherchant à deviner, par leur attitude, le sort qu'ils lui réservaient, comme aussi, sous l'influence d'une crise intime qui allait amener, sur ses lèvres, ou une affirmation ou une nouvelle dénégation.

Elle parut vouloir ouvrir la bouche pour parler ; mais la secousse qu'elle venait de subir avait été trop puissante pour lui permettre de résister à l'agitation de ses nerfs, et, poussant un cri, un cri aigu et terrible, elle s'affaissa en des larmes, en des gémissements.

Lady Stuart eut une seconde d'angoisse.

— Nous ne saurons rien !

Frépont ricana :

— Mais si, mais si, madame, nous saurons tout ce que nous voulons savoir, au contraire. La belle que voilà se paie une attaque de nerfs... Bon, bon, cela... Si elle était innocente, pensez-vous qu'elle perdrait son temps à se trémousser comme cela.

Et, en prononçant ces mots, Frépont désignait Mlle Masson qui, en effet, étendue sur le tapis, battait l'air de ses bras et de ses jambes, en proie à une véritable crise nerveuse.

Dans le désordre de ses mouvements, la poche de sa robe s'ouvrit et laissa échapper quelques menus objets de femme, parmi lesquels une sorte de calepin fermé à clef.

L'agent le vit et le ramassa.

Puis, comme il le tournait et le retournait entre ses doigts, il fit le geste d'une résolution soudaine, sortit un couteau à forte lame du gousset de son pantalon, et, sans hésitation, fit sauter le fermoir du calepin qu'il se mit à feuilleter avec une ardeur fiévreuse.

Comme lady Stuart l'observait, anxieuse, il lui sourit :

— Dans le métier, murmura-t-il, en employant son langage professionnel, nous autres hommes, écrivons rarement ce que nous avons à faire. Mais les femmes qui sont nos collègues, agissent différemment. Elles ont, en général, la manie du griffonnage et elles se perdent souvent, par là, ainsi que de simples amoureuses qui, chacun le sait, n'ont rien de plus pressé que d'entasser lettres sur lettres, au risque de gâter leurs amours.

Il se reprit à examiner le carnet et resta une minute silencieux.

— Tenez, fit-il bientôt, que vous disais-je ? Tout ce que fait cette femme, depuis un certain temps, est consigné, ici, entièrement.

Lady Stuart, sans répondre, le laissait tout à sa curiosité satisfaite et semblait en attendre un résultat imprévu.

Tout à coup, l'agent eut une exclamation.

— Madame, madame... approchez-vous et lisez...

La comtesse Ellen fit un bond vers le policier et se penchant sur lui, lut cette ligne qu'il indiquait du doigt :

« *Conduire l'enfant à destination.* »

Au-dessus et au-dessous de ces mots, d'autres notes étaient accumulées, mais rien ne les expliquait. Dans leur laconisme, dans leur brutalité, ils éclataient, néanmoins, lumineux, et ne permettaient plus à celle qui les avait tracés, de nier sa culpabilité.

Lady Stuart, devant la netteté de la révélation qui lui était faite, devant l'espérance qui s'en dégageait, éprouva comme une détente de tout son être et, faible dans la victoire, autant qu'elle avait été forte dans la lutte, elle courut vers un siège et s'y écroula en pleurant.

L'agent fut ému.

— Pleurez, madame, dit-il, avec bonhomie, ça vous fera du bien; mais il faut pleurer de joie, maintenant. Foi de Frépont, c'est

comme si nous tenions le petit, à présent.

Puis, allant vers Marthe Masson, toujours étendue sur le tapis, mais apaisée, il lui saisit les mains qu'il tapota et lui parla sur un ton moins rude, en lui montrant le calepin.

— Plus la peine de nier. Le pot-aux-roses est déniché. Réveillons-nous un peu, voyons.

La jolie fille entendit la phrase et vit le geste de Frépont. Elle comprit qu'il lui serait vain, dorénavant, de persister dans une attitude mensongère, et ce fut en suppliante qu'elle se tourna vers lady Stuart et lui fit le récit réel du crime qu'elle avait commis.

— Une femme que je ne connais pas, que je ne pourrais même reconnaître, tant elle était voilée, mais qui m'a été envoyée par un haut fonctionnaire, sur un ordre de service du préfet de police, est venue, un soir, me trouver et m'a donné la mission de retirer votre enfant de La Verrière, pour le conduire à A..., près de Nancy. J'ai pensé qu'un mystère entourait la naissance de cet enfant et qu'il ne m'ap-

partenait pas, en exigeant des explications, de tenter de le violer. J'ai pensé même que vous étiez d'accord avec l'autorité, dans l'accomplissement de cette action, et j'ai accepté la besogne qui m'était offerte sans m'inquiéter des conséquences qu'elle pouvait avoir. — J'appartiens à la police et j'obéis aux ordres que je reçois. J'ai été coupable, mais je l'ai été moins que vous l'avez cru. J'ai servi des intérêts ennemis des vôtres, mais l'excuse de ma conduite est tout entière dans mon ignorance des faits qui se sont produits.

L'agent Frépont était dans la joie.

— Eh bien, avais-je bien tout deviné, dans cette intrigue? fit-il. Tout ne s'est-il point passé comme je l'avais supposé ?... Cette femme qui est là, à vos genoux, madame, a commis une action abominable, mais elle a agi, par ordre, en policière passive, sans connaître la main qui a dirigé cette aventure et ce n'est pas sur elle que doit tomber votre haine.

Le professionnel se retrouvait en Frépont, alors, et il plaidait sa propre cause peut-être, en plaidant celle de Mlle Masson.

Lady Stuart ne l'écoutait guère, cependant.

— Vous avez conduit mon fils à A..., près de Nancy, dit-elle ; c'est donc là que je le reverrai?

Marthe Masson, dans l'effroi de nouvelles responsabilités, rectifia la phrase de la comtesse Ellen :

— C'est à A..., oui, madame, que vous devriez le revoir, si des incidents auxquels je n'ai plus été mêlée, n'ont point encore changé sa destinée.

Lady Stuart pâlit affreusement.

— Cette fille fait renaître toutes mes craintes, gémit-elle. Dès demain, je partirai pour Nancy.

Et s'adressant à l'agent, elle ajouta :

— Quant à vous, Frépont, vous resterez ici jusqu'à mon retour et vous empêcherez que

Mlle Masson communique avec qui que ce soit, pendant mon absence.

— Ainsi donc, protesta la demi-mondaine, je demeure votre prisonnière, madame, malgré mes aveux, et c'est là toute la récompense que je recueille de ma franchise.

— Jusqu'à ce que j'aie retrouvé mon fils, vous demeurerez en mon pouvoir, oui, déclara lady Stuart. Quant à votre franchise, ainsi qu'à la récompense qu'elle vous devrait procurer, n'en parlons pas, s'il vous plaît.

Comme la jolie fille levait ses yeux sur le policier, dans une angoisse à peine dissimulée, Frépont dressa ses bras vers le ciel, comiquement, et lui jeta cette phrase, en guise de consolation :

— Tout n'est pas rose dans le métier.

V

Raison d'Etat.

Deux jours après la scène dramatique qui avait eu lieu entre Mlle Masson et lady Stuart, celle-ci, munie des indications qui lui avaient été fournies, arrivait à A..., village des environs de Nancy, et frappait à la porte d'une maisonnette de gentille apparence, bâtie à l'écart, un peu, des autres habitations et qu'il lui avait été aisé, sans éveiller la curiosité des paysans par des questions imprudentes, de reconnaître.

Une femme de vingt-cinq ans vint lui ouvrir.

Lady Stuart était fort émue, en cette heure suprême de sa vie intime, mais elle fit violence à son agitation, et ce fut sur un ton très calme qu'elle adressa la parole à la femme qui se montrait à elle.

— Madame Bernier ? demanda-t-elle.

— C'est moi, répondit la femme.

— J'ai à vous parler.

La paysanne, intriguée et méfiante, surprise aussi de la visite inattendue d'une personne imposante comme était lady Stuart, ne bougea pas et interrogea à son tour.

— Vous avez à m'parler ? — Vous vous trompez p't' être, madame ?

Lady Stuart que l'impatience gagnait, se fit un peu autoritaire.

— J'ai à vous parler et je ne me trompe pas, déclara-t-elle assez sèchement, puisque vous me dites être madame Bernier.

La femme, alors, s'effaça poliment.

— Entrez donc, madame, et excusez-moi de vous recevoir com' çà, fit-elle, en dési-

gnant d'un geste de ses mains, son accoutrement de ménagère.

La paysanne était jolie et la comtesse Ellen crut devoir, pour l'apprivoiser, lui faire un compliment.

— Vous êtes très bien ainsi, mon enfant, lui dit-elle, souriante, tandis que son regard roulait, inquisiteur, de droite à gauche, dans la pièce où on l'avait introduite ; une gracieuse fille comme vous n'a pas besoin de parure.

Puis, après un court silence, comprenant qu'il lui fallait expliquer sa visite, elle continua :

— Voici ce qui m'amène chez vous. Vous êtes mariée et nourrice. Dans quelques mois, je serai mère et dans la nécessité de confier mon enfant à une personne qui soit éloignée de Paris, où je demeure. Une dame, de mes amies, vous connaît et m'a donné votre nom. Je veux donc vous demander si je puis compter sur vous, lorsque le moment sera venu d'avoir recours à une nourrice.

La paysanne que l'appas d'un gain à recueillir sollicitait, répliqua naïvement :

— Votre amie... çà s'rait-y pas la dame qui a mis chez nous son enfant, il y a quelque temps?

— Justement, affirma lady Stuart, c'est cette dame.

La femme se mit à rire.

— Ah, ben, on peut dire qu'ell' n'est pas gênante. D'pis l'jour où elle est venue nous porter le mioche, on n'la pus r'vue.

La comtesse Ellen crut habile d'expliquer l'absence anormale de son amie supposée.

— Cette dame, fit-elle, a des raisons très graves qui l'empêchent de visiter son enfant comme elle en aurait le désir. Mais elle prend de ses nouvelles sans que l'on s'en doute, sans que vous-même vous en doutiez.

La paysanne eut un geste d'indifférence.

— C'est ben c'que j'm'suis dit, souvent. Y doit y avoir un' histoire dans la naissance d'mon nourrisson. Mais comme, ces choses-là,

n'me regardent pas et qu'la pension du p'tit a été payée d'avance, plus payée même qu'elle ne vaut, je n'me suis jamais autrement inquiétée du reste. Quand vot' amie pourra reprendre son enfant, elle n'aura qu'à r'venir ici. Elle le trouvera bien portant, j'puis l'dire. Çà m'fera une vraie peine d'm'en séparer, car j'l'aime ben en dehors de c'qui m'rapporte; mais quoi, y n'm'appartient pas.

Lady Stuart laissa parler la femme et quand elle se tut, renouvela sa question :

— Eh bien, nourrice, voulez-vous que, moi aussi, je vous confie mon enfant?

— J'veux ben, madame ; on n'est pas riche et on n'demande pas mieux que d'gagner sa vie.

En cet instant, un homme d'une trentaine d'années, entra dans la maisonnette, en vêtements de travail, comme de retour des champs. Il s'arrêta, timide, en apercevant lady Stuart, et murmura un bonjour embrouillé.

La paysanne le présenta :

— C'est mon mari.

Puis s'adressant au jeune homme, en lui montrant la comtesse ;

— Madame vient, ajouta-t-elle, pour un nourrisson à élever après celui qu'j'ai.

— Bien merci, madame, dit Bernier.

Et répondant à sa femme :

— Çà n'te fatiguera pas, au moins, interrogea-t-il affectueusement, d'élever, com' çà, deux mioches, coup sur coup?

La paysanne eut un beau rire.

— S'y n'y a qu'çà qui t'tourmente, reste tranquille... On n'est pas une parisienne, pas vrai ?

Cette dernière phrase fut prononcée dans l'absence de toute réflexion. La paysanne la regretta, aussitôt, comme une raillerie dirigée contre sa visiteuse.

— Oh, pardon, excuse, madame, murmura-t-elle, confuse et rougissante, je n'dis pas çà pour vous.

Lady Stuart affecta de la gaîté et sembla l'approuver.

— Vous ne me fâchez pas, ma fille, et je pense que vous avez raison : les parisiennes sont de bien mauvaises nourrices.

Toutes ces paroles — prélude de la scène qui se préparait — commençaient à impatienter la comtesse Ellen. Elle décida de précipiter le résultat de son voyage.

— Nous sommes d'accord, reprit-elle ; vous élèverez mon enfant et vous serez bien récompensée des soins que vous lui donnerez. Je vais donc me retirer et je ne reviendrai que dans quelques mois. Mais j'ai une commission à faire, chez vous, avant de m'en aller. Mon amie m'a chargée d'embrasser son petit garçon. Voudriez-vous me le présenter?

La paysanne n'objecta rien à cette requête qui lui parut toute naturelle.

— Je vais le chercher, madame, déclara-t-elle.

Et elle ajouta :

— Mais il dort et quand on l'réveille, com' çà, tout d'un coup, il n'est pas ben aimable.

En prononçant ces mots, elle disparut dans une chambre contiguë à celle où était lady Stuart et elle en sortit bientôt en tenant, en ses bras, un gentil petit gars fort en colère et exprimant sa fureur d'avoir été dérangé, dans son sommeil, par des cris perçants ainsi que par des gesticulations de ses deux poings crispés.

L'enfant, en vérité, était superbe et, en le voyant, la comtesse Ellen crut qu'elle allait défaillir. Cet enfant, ce beau petit être qui s'agitait inconscient, devant elle, était son fils, son fils qu'elle retrouvait, enfin, après avoir cru qu'elle en serait séparée à tout jamais — son fils pour qui elle avait pleuré, pour qui elle avait souffert, pour qui elle avait pensé mourir.

Dans un mouvement spontané, instinctif, qui eut paru suspect à un observateur, elle se porta au-devant de la nourrice et elle lui arracha presque l'enfant des mains.

Et, alors, sans l'embrasser, elle le regarda,

longuement, fixement. Mais l'enfant qu'elle serrait contre sa poitrine ne lui paraissait plus pareil à celui qui lui avait été volé. Des mois s'étaient écoulés depuis qu'on le lui avait dérobé et ses traits s'étaient modifiés ; les lignes vagues de son visage s'étaient perdues, pour faire place à d'autres lignes qui, elles aussi, étaient destinées à s'effacer. Lady Stuart ne reconnaissait plus son fils et une douleur atroce l'étreignait, un doute épouvantable s'emparait d'elle. Si l'agent Frépont s'était trompé; si la fille Masson, tout en étant sincère dans ses aveux, avait fait le récit d'un rapt identique à celui dont avait été victime la comtesse Ellen, mais qui demeurait étranger à sa peine; si, en un mot, l'enfant qu'elle pressait sur son sein, n'était pas son fils, était le fils d'une autre femme, abîmée, ainsi qu'elle, en un deuil éternel ?

Lady Stuart, dans le chaos de sa pensée, était comme prête à s'effondrer, à mourir, là, dans cette maison, où elle avait espéré ren-

contrer tant de joie, et elle était pâle, affreusement.

Son attitude était trop indépendante d'elle-même pour qu'elle échappât aux regards des paysans.

La nourrice, en effet, la vit ; mais, dans sa naïveté, la mit au compte d'une émotion causée par la maternité prochaine qu'avait annoncée la jeune femme.

— Si çà vous produit tant d'effet, d'voir l'enfant d'vot'amie, madame, dit-elle, qu'est-ce donc que ça sera quand vous aurez l'vot' ?

Lady Stuart entendit-elle les paroles de la paysanne? Non, en cette minute. Mais plus tard, elle se les rappela, comme on se rappelle le fait infime qui a déterminé une crise dans notre existence et auquel on n'a point, alors qu'il avait lieu, prêté attention. En l'instant où ces paroles furent prononcées, elles n'eurent, pour l'oreille de la comtesse, que la valeur d'un son. Mais ce son fut la cause qui la ramena à la réalité de sa situation.

Abandonnant, soudain, toute songerie pénible, mue comme par un souvenir précis, elle saisit l'enfant, lui découvrit l'oreille droite et l'ayant examiné, avec des yeux de folle, elle n'eut que le temps de le rendre à la nourrice, jeta un grand cri et s'affaissa sur le carreau, évanouie.

L'homme et la femme qui étaient les témoins de cette scène et qui ne la comprenaient pas, se précipitèrent vers la comtesse et s'empressèrent à la soigner.

— Pauvre dame, fit la nourrice.

Puis, elle ajouta :

— En v'là une qui f'ra un' bonne mère.

Le paysan semblait réfléchir.

— M'est avis, dit-il, qu' tout ça, c'est louche. On ne s' trouve pas mal, voyons, parce qu'on embrasse l'enfant d'une amie.

En ce moment, lady Stuart, sortant de sa syncope, rouvrait les yeux et la paysanne fit, à son mari, un geste pour lui imposer silence.

Tous deux, penchés sur la malade, atten-

daient qu'elle parlât. Mais comme elle demeurait muette, le regard errant, la nourrice voulut provoquer un mot, de sa part, dans la pensée que ce mot mettrait fin à son évanouissement.

— Eh ben, madame, demanda-t-elle, ça va-t-y mieux?

Le mot qu'elle espérait sortit, alors, de la bouche de lady Stuart, mais son effet fut terrible.

— Mon enfant; murmura-t-elle, mon enfant... je veux mon enfant.

Les paysans se redressèrent, effarés.

— Son enfant, balbutia la femme; elle a dit: mon enfant.

— Tu vois, répliqua Bernier, qu'j'avais raison. Y a du louche, ici.

Lady Stuart, assise, maintenant, sur un fauteuil à siège de paille tressée, et plus en possession d'elle-même, entendit cette dernière phrase.

— Il y a du louche, ici, en effet, dit-elle;

mais il y a aussi une chose vraie qu'il faut que vous sachiez : je suis la mère de l'enfant dont vous avez la garde et je viens vous le réclamer.

Bernier s'avança, alors, et prit un ton de fermeté :

— Madame, nous n' vous connaissons pas. Vous entrez chez nous, sous prétexte de chercher une nourrice pour un enfant qu' vous allez mettre au monde, et v' là qu' tout à coup, vous nous racontez un' aut' histoire en vous déclarant la mère du p'tit qu'on nous a confié. Vous pensez ben, sauf l' respect que j' vous dois, qu' nous n'allons pas, com' ça, nous dessaisir de c' t' enfant sans avoir la preuve de c' que vous affirmez.

— Cette preuve, vous l'aurez, mon ami. L'enfant que vous élevez est mon fils. Il a été volé chez les gens qui l'avaient, ainsi que vous, en garde, et quand vous me l'avez présenté, je ne l'ai pas reconnu, je ne pouvais le reconnaître. J'ai même douté, un moment,

qu'il m'appartînt. Mais je me suis souvenue que mon petit garçon qui se nomme Jack...

— Léon, rectifia l'homme.

— Que vous appelez Léon, continua la comtesse, portait, derrière l'oreille droite, une cicatrice, un signe de naissance. C'est ce signe que possède également votre nourrisson, qui m'a donné et qui me donne la certitude que cet enfant est le mien.

Le paysan était embarrassé ; mais sa méfiance ne le quittait pas.

— Faites excuse, madame, répondit-il, si tout en croyant qu' vous dites la vérité, j'ai l'air de n' pas ajouter foi à vos paroles. Vous comprenez que vot' réclamation doit s'appuyer sur de vraies preuves pour qu'on y fasse droit. Jusqu'à c' que vous nous procuriez ces preuves, nous n' lâcherons pas l' petit.

— Vous agissez bien, mon ami, et si ceux à qui j'avais, naguère, confié mon fils, avaient fait comme vous, je ne l'eusse pas perdu. Vous aurez les preuves que vous exigez, je le

répète. Mais, en attendant qu'elles vous autorisent à me rendre mon fils, je ne me séparerai plus de lui.

Bernier ne cédait rien de ses soupçons ; mais l'attitude de lady Stuart s'imposait à lui et il devinait vaguement que le mystère qui se levait, ainsi soudainement, devant lui, voulait qu'il fût prudent dans ses actes comme dans ses discours. En présence de l'obstination de la comtesse, il eut un sourire.

— Soit, madame, conclut-il. On n'est pas au large ici, mais on vous logera du mieux qu'on pourra.

Puis, comme la jeune femme l'interrogeait, lui demandait des détails sur la remise, entre ses mains, du petit Jack, il lui fit la narration des faits qui l'intéressaient. Une dame, un jour, lui avait apporté un enfant en disant qu'il se nommait Léon et en laissant ignorer son nom de famille. Cette dame lui avait indiqué une adresse, à Paris, où il pût écrire à l'occasion. Mais ayant envoyé deux ou trois

lettres, à cette adresse, et n'ayant obtenu aucune réponse, il ne savait, maintenant, devant les révélations qui lui étaient faites, si les lettres ne s'étaient pas perdues. Comme on lui avait versé une forte somme d'argent, pour l'entretien de l'enfant, avec promesse de renouveler ce paiement, au sevrage, il n'avait pas cru utile de se tourmenter, et il avait jugé que si un secret concernant la naissance du petit garçon existait, il lui était défendu de tenter de le connaître.

Lady Stuart ne put s'empêcher de pleurer, en écoutant Bernier. — Ainsi, son fils, son cher petit Jack, avait été livré à de braves gens, sans doute, mais à des gens qui se seraient trouvés, en un temps, peut-être, sûrement même, embarrassés de lui, soit qu'on exigeât d'eux l'état-civil de l'enfant, soit que les émoluments qu'il leur valait, fussent supprimés, comme il était aisé de le supposer. Ainsi, son fils, avait été jeté dans la vie comme une épave détachée d'un navire,

comme une épave que la mer balance, déchiquette et engloutit.

— Je vous récompenserai, dit-elle à Bernier, des soins que vous avez eus pour mon fils, et vous ne regretterez pas trop les ennuis que je vous cause, actuellement. Je bénis le ciel qu'il soit tombé entre vos mains. Vous êtes de bonnes gens. Mais je frémis en songeant que ceux qui l'ont volé auraient pu, s'ils l'avaient voulu, le faire disparaître à tout jamais.

Le même jour, lady Stuart, impatiente de reprendre son fils, écrivit à l'Empereur, et sa lettre, brève, nette, était comme un cri involontaire de triomphe et de revanche.

« Sire, disait-elle, je suis à A..., près de Nancy, chez deux paysans, les époux Bernier. J'ai retrouvé, chez ces gens, l'enfant qui m'avait été dérobé. Mais ils se refusent à me le remettre, sans avoir la preuve de mon droit. Je n'ai pas le désir de faire cette preuve légalement, à moins qu'on ne m'y

oblige. Je supplie, donc, Votre Majesté, de donner des ordres pour que la remise de mon fils me soit faite immédiatement. »

Ayant tracé ces lignes, elle pria Bernier de porter le pli cacheté à la poste. Le paysan, en lisant la suscription : — « A Sa Majesté l'Empereur, au palais des Tuileries, » eut un sursaut pareil à celui qu'éprouve un être endormi, brusquement réveillé, et il commença à regarder lady Stuart d'un œil moins soupçonneux.

Lorsque la lettre écrite par lady Stuart arriva aux Tuileries, l'Empereur était absent.

Comme elle était adressée sous le couvert de la plus absolue personnalité, le chef du cabinet et le secrétaire particulier de Napoléon III, en classant le courrier, la déposèrent, avec plusieurs autres enveloppes, sur le bureau du souverain. Ce ne fut donc qu'un peu tardivement que l'Empereur put la lire ; et comme il éprouva un sincère contentement en apprenant qu'enfin sa maîtresse avait réussi

dans ses recherches, comme aussi il fut heureux que cette affaire se terminât sans bruit, il télégraphia au préfet de Nancy, pour le prier de se mettre en relations avec la jeune femme, et pour lui ordonner de respecter toutes ses volontés.

Quoiqu'il eût tenté, jadis, au lendemain du drame de La Verrière, d'opposer aux accusations que lady Stuart dirigeait contre l'Impératrice, un semblant de dénégation, un doute, en ce qui concernait la participation de la souveraine au rapt de l'enfant, était resté dans l'esprit de l'Empereur.

A la suite d'une explication violente avec sa compagne, ce doute ne s'était pas effacé, et Napoléon III qui en souffrait, voulut encore essayer de le dissiper. Il lui eût été doux de penser nettement que l'Impératrice avait été étrangère à une action si coupable; et comme l'occasion lui offrait la possibilité de se renseigner de nouveau, il décida de ne la point négliger.

Muni de la lettre de la comtesse Ellen, il se rendit auprès de l'Impératrice et provoqua, entre elle et lui, un entretien qui devait, dans son esprit, faire naître une certitude favorable au vœu intime qu'il formulait.

La souveraine était dans sa chambre, lorsque l'Empereur parut devant elle.

— Je vais enfreindre vos désirs, lui dit-il, en vous parlant d'une personne que vous n'aimez pas. Mais, pardonnez-moi. Il vient de se passer, au sujet de cette personne, un fait tellement grave que je ne puis me dispenser de vous le communiquer.

L'Impératrice, soupçonneuse et agressive, se redressa comme sous le coup d'une colère soudaine :

— C'est, sans doute, de lady Stuart qu'il est question, encore?

L'Empereur, sans répondre directement à cette phrase et, pour éviter des récriminations, répliqua :

— Vous vous rappelez qu'un affreux mal-

heur avait frappé lady Stuart, qu'on lui avait volé son enfant. Eh bien ! cet enfant est retrouvé ; et comme on ne voulait pas le lui rendre, j'ai commandé au préfet de Nancy, où elle réside, en ce moment, de l'appuyer dans sa réclamation.

L'Impératrice eut un imperceptible tressaillement, mais son visage habituellement fardé, afin de cacher les taches de rousseur qui le couvraient, ne révéla point l'état de son âme. Elle demeura quelques secondes silencieuse, puis répondit sur un ton en apparence indifférent et sarcastique :

— C'est tant mieux, vraiment, que cet enfant soit rendu à sa mère. Je me réjouis de cette nouvelle avec vous, si elle peut, de quelque façon que ce soit, vous contenter.

L'empereur comprit l'hostilité qui se cachait dans ces derniers mots :

— Cette nouvelle me satisfait, pour deux raisons, objecta-t-il. Parce que, tout d'abord, un crime ayant été commis, ce crime n'aura

point les résultats qu'on en attendait ; parce qu'ensuite, votre nom a été mêlé à cette aventure — vous ne l'ignorez pas — et qu'ainsi, il n'y aura plus lieu de le prononcer.

L'Impératrice qui s'occupait à ranger quelques bibelots, se tourna vers Napoléon III et devint violente.

— Je me souviens, en effet, gronda-t-elle de sa voix rauque, que vous m'avez fait l'injure de m'interroger, naguère, au sujet de l'enlèvement du fils de lady Stuart. Il paraît qu'alors, on osait m'accuser d'avoir eu une part quelconque dans cette intrigue. Je suis ravie et désolée de cette accusation : j'en suis ravie parce qu'il est bon que l'on me croie capable de haïr mes ennemis, même exagérément ; j'en suis désolée parce que, dans la circonstance actuelle, je ne mérite nullement les facultés imaginatives que l'on me prête.

L'Empereur prit un visage sévère.

— L'ironie est mal venue ici. Vous devriez

songer qu'un scandale édifié sur votre nom, frappe ma personne plus que la vôtre.

La souveraine éclata.

— Un scandale... C'est vous qui semblez m'imputer le scandale que lady Stuart a provoqué, par sa présence, aux Tuileries, en accueillant des propos outrageants que je dédaigne même de relever ! En vérité, je me demande si c'est bien vous qui parlez ainsi. Un scandale, oui, a eu lieu par le fait de cette femme... un scandale, oui, a eu lieu, par le fait d'un homme qui s'est compromis avec elle... Me comprenez-vous, ou dois-je préciser davantage ma pensée?

— Je vous comprends, fit l'Empereur, et je vous supplie de ne point renouveler contre moi et contre vous, une scène que vous avez répétée tant de fois, déjà, et qui n'a pour excuse qu'une jalousie d'autorité. Vous haïssez lady Stuart, comme vous haïssez toutes les femmes qui m'ont approché, soit. J'aurais supposé, cependant, que sa douleur vous eût

touchée, et que vous eussiez ressenti quelque joie désintéressée, quelque joie humaine, à connaître le soulagement de son cœur maternel. Je me suis trompé. Pardonnez-moi d'avoir troublé votre quiétude.

S'étant ainsi exprimé, l'Empereur sortit de la chambre de sa compagne.

Cette scène rapide que Napoléon III raconta, plus tard, à sa maîtresse, fut pareille, à peu près, à toutes celles que le souverain eut à subir, durant le temps de son règne, de la part de l'Impératrice, au sujet de ses relations féminines, vraies ou imaginées. L'Empereur se dérobait, habituellement, par la fuite, à ces déclamations conjugales, et, ce soir-là, il n'attendit pas que l'Impératrice se livrât à quelque excentricité, à des cris ou à des mutilations d'objets divers, pour se préserver de sa colère. Il la quitta et rentra dans ses appartements, courbé sous une tristesse poignante; car le doute qui l'avait poussé vers sa compagne, demeurait en lui après la discus-

sion qu'il avait eue avec elle, entier, profond, lamentable, comme avant cette discussion.

Peu de personnes, certainement, se sont jamais représenté l'impératrice Eugénie dans l'attitude qui vient de lui être prêtée ici, en proie soit à une crise de véritables éclats de voix, soit à un accès de fureur la portant à briser, à mettre en pièces, tout objet que sa main atteignait lorsqu'elle était sous l'influence d'une violente contrariété.

Cette attitude n'est malheureusement que trop réelle; et s'il est besoin d'une anecdote pour l'affirmer absolument, il suffira de rappeler la scène qui eut lieu entre elle et le maréchal Niel, lorsque l'illustre soldat, étant ministre de la guerre, travaillait activement à la réorganisation de l'armée.

On sait qu'à cette époque l'empereur Napoléon III réunit, en conseil spécial, les maréchaux ainsi que les principaux dignitaires de la Couronne, pour les consulter sur l'opportunité d'une guerre avec la Prusse et ses alliés.

L'Empereur devinait que cette guerre était inévitable et il eût désiré qu'elle fût déclarée alors, afin de ne point permettre à la Prusse de se fortifier et de lutter victorieusement contre nous, dans un temps plus éloigné.

Mais, après examen attentif de l'état de notre armement, il fut reconnu que nous n'étions pas prêts à entreprendre une campagne périlleuse, et il fut résolu que l'on constituerait un effectif militaire susceptible de combattre, sans trop de risques, les forces prussiennes.

L'Impératrice, déjà, souhaitait avec énergie une action immédiate et, comme elle devait le faire en 1870, lorsqu'on lui apprit que la guerre ne pouvait être déclarée, elle entra dans une colère terrible, apostrophant tous ceux qui ne l'approuvaient pas.

On vivait, alors, aux Tuileries, dans une irritation, dans une surexcitation de tous les instants. Or, une après-midi, comme M. le maréchal Niel, en compagnie de Napoléon III, exposait à l'Impératrice les raisons qui l'a-

vaient déterminé à renoncer momentanément à une lutte inégale, la souveraine, au mépris de toute étiquette, de toute réserve, s'emporta violemment ; à bout d'arguments, saisit un encrier, sur le bureau de l'Empereur, et le lança contre le maréchal.

Le soldat, atteint en plein corps et maculé d'énormes taches noires, s'inclina simplement et sortit.

Une explication terrible s'éleva, après son départ, entre l'Empereur et sa compagne ; mais cette querelle, pas plus que celles qui l'avaient précédée, pas plus que celles qui devaient la suivre, ne pouvait changer le caractère de la jeune femme.

Cette anecdote ne saurait être contestée. Elle a été rapportée par Mme la maréchale Niel, elle-même, à l'un de ses amis, par Mme la maréchale Niel, vivante encore, qui seule aurait qualité pour la démentir, mais qui, dans sa loyauté profonde, ne la démentira pas.

L'Impératrice eut une semaine de maussaderie à la suite de la discussion qu'elle avait eue avec Napoléon III, à la suite plutôt de la contrariété qu'elle avait ressentie à la nouvelle que sa vengeance qu'elle avait crue absolue, irrémédiable, était conjurée.

Mais, comme elle prenait vite son parti des choses, bonnes ou mauvaises, qui la touchaient, comme son esprit était incapable de s'arrêter longtemps sur un même point, quelque important qu'il fût, elle recouvra rapidement sa gaîté, son insouciance, et elle parut ne plus songer au drame qui l'avait, un instant, tourmentée.

C'était la folie suprême, c'était la joie effrénée, à cette époque, aux Tuileries; et dans l'exaltation des plaisirs qu'on y goûtait, il eût été fort difficile à la souveraine, ainsi qu'à ses familiers, de s'attarder en des morosités. C'était la folie suprême, c'était la joie effrénée provoquant l'oubli égoïste de tout ce qui ne s'accordait pas avec elles, emportant dans

un tourbillon magique et formidable, tout ce qui s'écartait du programme voluptueux qu'elles exigeaient. Des rires, des baisers, étaient sur toutes les lèvres, allaient vers toutes les alcôves. Et dans la nervosité qu'ils imprimaient aux cerveaux des hommes, aux sens des femmes, dans le trouble qu'ils mettaient en tous les regards, nul ne s'apercevait que, dans le ciel impérial, jusqu'alors serein, des nuages s'amassaient rayés de lueurs menaçantes, roulés par un vent violent, en des grondements prophétiques. — L'année 1869 agonisait, alors, comme en une sorte de convulsion non avouée, encore, et avec elle agonisait joyeusement l'Empire ou plutôt le clan des courtisans qui s'était incarné dans l'Empire. Tout, en ce temps, dans la rue parisienne, en province, à l'étranger, eût dû contribuer à imposer silence aux rieurs. Mais leur égoïsme jouisseur était lancé sur une pente trop inclinée pour qu'il pût faire un retour en arrière, et tous,

hommes et femmes, s'en allaient à l'abîme, dans l'épouvantable et pourtant superbe ivresse de demi-dieux qui ne se doutent pas que leur culte est usé. — Les courtisans du Second Empire furent de merveilleux voluptueux que l'on peut, sans déraison, comparer à ces patriciens antiques qui aimaient à mourir dans le parfum endormeur des roses, dans la fièvre épuisante des baisers.

Ce fut dans le temps de cette griserie cynique, de cette alarme méconnue, que lady Stuart rentra à Paris avec son fils.

Elle y retrouva l'agent Frépont, fidèle à la consigne qu'il avait reçue, et tenant compagnie, non sans quelque difficulté, à Mlle Marthe Masson.

En apercevant la jeune femme, la demi-mondaine eut un mouvement de joie et pensa que sa captivité allait cesser. Mais elle comptait sans la rancune de celle qu'elle avait fait pleurer et, dès les premiers mots qu'elle lui

adressa, dans le sens d'une séparation, elle fut cruellement détrompée.

— Je ramène mon fils, lui dit lady Stuart, non grâce à votre complaisance, à vos aveux, mais grâce à la crainte de représailles que vous avez méritées. Hier, dans ma douleur, je vous eusse torturée avec passion ; aujourd'hui, dans mon bonheur, je ne vous ferai pas de mal, mais je me demande si je dois, ainsi que vous le souhaitez, vous rendre à la vie, vous laisser sortir de ma maison, sans vous avoir infligé une expiation. Que ferai-je de vous ? Quel châtiment vous imposerai-je ? Je ne sais. Mais en attendant que j'aie pris, à votre égard, une résolution, je vous garde, vous êtes à moi.

Ce discours jeta l'effroi dans l'âme de la jolie fille. Désespérant de rien obtenir de lady Stuart, en faveur de sa délivrance, elle se retourna vers l'agent Frépont pour le prier d'intercéder auprès de la jeune femme, au sujet de son sort.

— On exerce, ici, contre moi, un acte de séquestration, déclara-t-elle, dont on pourrait avoir, plus tard, à s'expliquer devant les tribunaux. Que veut-on de moi ? Que ce soit volontairement ou forcément, j'ai aidé à la recherche de l'enfant. Je n'ai rien, désormais, à démêler avec la mère. Que signifient donc les paroles énigmatiques qu'elle a prononcées ? Elle ne va pas me tuer, je suppose.

Frépont lui toucha l'épaule avec bonhomie.

— Lady Stuart ne m'a pas révélé ses projets, répondit-il. Mais je crois pouvoir affirmer qu'elle ne s'embarrassera point de vous très longtemps. Soyez donc patiente ; c'est le mieux ; quant à des réclamations judiciaires, renoncez-y, dès maintenant ; ce sera encore mieux.

La demi-mondaine se révolta.

— Si je « jasais, » cependant, il faudrait bien que l'on m'écoutât.

— Non, ma fille, non, on ne vous écouterait pas.

— Et pourquoi, s'il vous plaît?

L'agent se mit à rire.

— Vous demandez pourquoi? — En vérité, vous devriez mieux savoir le métier... Ignorez-vous que nous ne devons jamais « jaser, » nous autres, parce qu'en jasant, nous compromettrions, souvent, des personnages qui ne permettraient pas qu'on les compromît. Et alors...

— Et alors?...

— Il y a des bouchons pour les sifflets qui font trop de bruit.

Marthe Masson tressaillit. Cette phrase, dans sa vulgarité, évoquait à ses yeux une force mystérieuse contre laquelle les imprudents ou les audacieux se sont brisés et se briseront, toujours, fatalement.

Elle ne répliqua rien, baissa la tête et parut accepter la résignation qui lui était conseillée.

Dès le lendemain de son retour à Paris, lady Stuart envoya quelques lignes hâtives à

l'Empereur pour le remercier de son intervention et pour l'informer des événements qui s'étaient accomplis.

Napoléon III lui dépêcha aussitôt M. Hyrvoix, afin d'avoir, avec elle, un entretien tendant à connaître ses décisions futures ainsi que l'attitude que, dorénavant, elle affecterait vis-à-vis des Tuileries.

Mais toute la finesse du policier se heurta contre le mutisme de lady Stuart. Elle l'accueillit gracieusement, mais elle ne lui dit rien. Il dut se retirer sans avoir réussi à lui arracher une parole relative à la mission dont il était porteur. La comtesse Ellen lui exprima, simplement, sa volonté très arrêtée de ne se confier qu'à l'Empereur, et M. Hyrvoix, au lieu de communiquer à son maître une réponse concluante, ne put que lui transmettre la prière de la jeune femme qui sollicitait de lui une entrevue.

Malgré les préoccupations multiples qui assaillaient alors Napoléon III, malgré les

inquiétudes qui l'enfiévraient, il songeait toujours à lady Stuart et s'avouait que la passion qu'elle lui avait inspirée n'était pas éteinte.

Tout autant, donc, dans la pensée de conjurer un nouveau scandale que dans le désir de se rapprocher de sa maîtresse, il obéit à son appel.

En revoyant la femme qu'il avait si profondément aimée et qui lui avait donné tant d'heures délicieuses, l'Empereur oublia le drame qui l'avait éloigné d'elle et fut réellement ému.

Il s'empara de ses mains, les baisa tendrement et resta, un moment, silencieux, tout à la caresse intime que lui procurait son contact.

La comtesse Ellen était, également, troublée devant Napoléon III, et elle souriait à l'expression de son attachement, comme on sourit à une chose très chère dont on a été longtemps privé et qu'on n'espérait plus goûter.

Cependant, cette joie intime échangée, l'Empereur voulut connaître les péripéties de l'aventure qui venait d'avoir un dénoûment si heureux pour la jeune femme, et elle lui fit le récit des différentes phases qu'elle avait vécues, sans en omettre aucun détail.

Lorsqu'elle eut parlé, le souverain demeura pensif, comme plongé en des réflexions graves, et ne sortit de sa méditation que pour lever les bras au ciel, dans un geste qui, en cette heure, signifiait peut-être bien des choses qu'il ne pouvait révéler.

— Je me réjouis avec vous, lui dit-il enfin, du résultat favorable de vos recherches. Votre fils est bien à vous, maintenant ; ne le quittez plus jamais.

Lady Stuart regardait fixement son impérial visiteur. Soudain, elle l'interrogea.

— Eh bien, sire, croyez-vous, à présent que vous savez toute l'histoire du rapt, que j'étais dans l'erreur, lorsque je vous affirmais...

Napoléon III devina sa pensée et l'interrompit.

— Vous avez recouvré le bonheur, madame, n'accusez plus personne.

— Puisque vous éludez ma question, sire, je ne la renouvellerai pas ; mais éluder une question, n'est-ce point en reconnaître la valeur, n'est-ce point en consacrer toute la légitimité ?

— Par pitié, madame, ne me torturez pas et ne me parlez plus jamais de cette intrigue. L'Impératrice, ne l'oubliez pas, ne doit pas avoir été mêlée au drame de La Verrière. Quant à mon sentiment personnel, sur toutes ces choses, je ne saurais le cacher : il y a, aux Tuileries, des gens qui me servent bien mal en voulant être agréables à l'Impératrice. Chaque jour, je remarque, autour de moi, des compromissions qui m'inquiètent, qui me préoccupent et qui jettent sur mon nom, sur mon autorité, le discrédit. Nous ne sommes plus au temps où la maison d'un souverain

était en dehors des regards du public. La liberté que j'ai donnée à la presse profite à la curiosité de la foule et se dresse contre moi. Comment ceux qui prétendent m'aimer ne comprennent-ils pas qu'ils font le jeu de mes pires ennemis, en prêtant leur appui, en offrant leur concours au scandale, de quelque côté qu'il vienne, quelle que soit la main qui le dirige, quelle que soit la volonté capricieuse qui le tolère ?

Lady Stuart écoutait attentivement l'Empereur et recueillait, avec stupéfaction, ses lamentations.

— Un mot de vous, sire, suffirait pour faire cesser cette anarchie qui trouble les Tuileries.

Napoléon III, tout en marchant devant la jeune femme, reprit :

— Un mot de moi... vous pensez, madame, qu'un mot de moi aurait raison des coteries qui se forment et qui s'agitent, au château ? Vous vous trompez. Ce mot, je l'ai dit, je l'ai répété, et il n'a pas été entendu. Ah ! il y a des

heures où je suis tenté d'admettre ce qui me semble impossible, pourtant, où je suis tenté d'admettre que nul de ceux qui m'approchent ne m'aime sincèrement ; que nul de ceux qui s'inclinent devant moi ne me craint ; que nul de ceux que j'entretiens — comme des parasites — n'a souci de mon bonheur, de l'avenir de ma dynastie... Tous ces hommes, toutes ces femmes qui se partagent la joie que je leur vaux, ne me considèrent, je commence à le croire, que comme le pourvoyeur de leurs félicités et édifient leur égoïsme sur ce qu'ils appellent — on m'a rapporté des propos inconvenants, à ce sujet — ma rêverie.

L'Empereur se tut, une seconde fois ; puis il continua avec une force de voix inaccoutumée :

— Ce sont des fous, ce sont des fous... ce sont peut-être des misérables... Ils se reposent trop sur ma bienveillance. Mais qu'ils se gardent... Un jour viendra où je les ferai rentrer dans le devoir... où je les chasserai...

Lady Stuart était loin de s'attendre à cette scène dans laquelle le souverain paraissait, comme malgré lui, épancher le trop-plein de son amertume, montrer qu'il n'était pas aveugle devant les excentricités, devant les responsabilités qu'accumulaient, en s'abritant de son nom, les familiers des Tuileries.

Elle ne put contenir une exclamation :

— Est-il vrai, sire, que ce tableau navrant que vous faites de votre maison, soit exact ? Est-il vrai que votre bonté n'ait eu, pour résultat, que de faire naître autour de vous l'égoïsme et l'hypocrisie ?

— Cela est vrai, madame. Cependant, je ne dois pas être injuste dans la peine que j'éprouve. Je suis aimé, aux Tuileries, par Lepic et par deux ou trois autres braves cœurs qui n'ont pas la meilleure part des plaisirs. Je suis aimé encore — vous allez rire, madame — par mes serviteurs, et j'entends, par serviteurs, le personnel domestique du palais. A part ceux-là, je ne rencontre, de-

vant moi, que fausseté et que bassesses intéressées.

Et l'Empereur eut une expression d'indicible découragement, de tristesse, de dégoût :

— Ah ! madame, si vous saviez !...

Puis, il ajouta :

— Viennent les mauvais jours, vous les verrez, tous ces courtisans qui vivent actuellement de ma vie, se disperser et m'oublier.

La jeune femme voulut essayer de dissiper l'humeur noire du souverain, mais il lui imposa silence du geste et conclut :

— Je vous demande pardon... je vous ennuie et je me laisse entraîner, devant vous, parceque je sais que vous êtes mon amie, à dire tout haut des choses que je devrais peut-être taire. Ne parlons plus de ces choses, voulez-vous, et faites-moi connaître, plutôt, ce que maintenant vous comptez faire.

Lady Stuart sourit.

— M. Hyrvoix, fit-elle, m'a déjà adressé cette question, sire, et j'ai refusé de lui

répondre. A vous, je ne cacherai pas que mon intention est de continuer d'habiter Paris et de ne plus vivre en recluse. J'aime le monde; et puisque les Tuileries me sont fermées, j'espère me créer, ailleurs, des distractions.

L'Empereur caressa sa moustache.

— Je comprends votre désir. Vous ne pouvez, en effet, vous contenter d'une existence d'isolement. Mais le monde est périlleux pour ceux qui ont une histoire. Soyez prudente, madame.

— Le monde n'est périlleux — et méchant — que pour ceux qui veulent bien lui permettre de les dominer. Je lui prendrai peut-être beaucoup, sire, mais soyez assuré que je ne lui donnerai rien.

Napoléon III vint s'asseoir auprès de la comtesse.

— Et moi, que serai-je pour vous, en tout cela? murmura-t-il dans la timidité charmante qui lui était habituelle avec les femmes dont il était épris sérieusement; vous m'oublierez,

vous aussi, et vous irez accroître le nombre des indifférents.

La jeune femme se fit caressante :

— Vous, sire, vous serez demain, pour moi, ce que vous étiez hier, avant notre cruelle séparation ; je ne vous oublierai pas, dans le bonheur, puisque j'ai conservé votre souvenir, dans le chagrin.

Un baiser tomba sur la main de lady Stuart et un balbutiement lui succéda.

L'Empereur, ressaisi par toute la grâce de sa maîtresse, se laissait emporter par la séduction qu'elle lui offrait, et elle-même, triomphante, après avoir craint que sa beauté ne fût désormais sans puissance sur le souverain, se sentait gagner par l'illusion d'un amour qu'au sens réel du mot et de la chose, elle n'avait jamais eu.

Ce soir-là, lui apporta les premières minutes de joie véritable qu'elle eût goûtées, depuis les événements tragiques qui l'avaient endeuillée.

Comme le souverain se disposait à la quitter, il sembla, tout à coup, soucieux, et revenant sur le récit qu'elle lui avait fait de l'enlèvement, il lui dit :

— Il ne faut pas retenir davantage, prisonnière, la fille dont vous m'avez parlé et qui a été la complice du rapt de votre fils. Permettez-lui de rentrer chez elle. Je vous certifie que vous n'aurez, désormais, rien à redouter de sa part.

La jeune femme, au nom de Mlle Masson, eut un mouvement de colère.

— C'est le sacrifice de ma haine, sire, que vous me demandez là.

— Faites, pour moi, ce sacrifice.

— Soit. On ne refuse pas une grâce à celui qui en accorde tant. Demain, cette fille sera libre.

L'Empereur remercia sa maîtresse de son obéissance à son désir; puis il sortit de l'hôtel suivi, à distance, par les agents qui surveillaient sa promenade nocturne et qui,

impassibles, battaient le trottoir, en l'attendant.

Quelques jours après la visite de l'Empereur à lady Stuart, l'agent Frépont se présentait devant la jeune femme, très ému.

La comtesse Ellen, surprise, l'interrogea.

— Eh bien, mon bon Frépont, que se passe-t-il? Vous avez une figure toute bouleversée.

Le policier fit un grand geste et répondit :

— Ah, madame, je crois bien que je suis bouleversé! Il vient de se passer une chose... une chose extraordinaire.

Lady Stuart eut un petit rire très sec.

— Allons, dites cette chose, Frépont. Mais après ce qui m'est arrivé, je doute que si extraordinaire qu'elle soit, elle m'étonne.

L'agent reprit :

— Il s'agit de Marthe Masson, madame.

— De Marthe Masson? Cette fille ne m'intéresse plus, Frépont.

— Elle va vous intéresser, madame.

— Que voulez-vous dire?

— Elle est morte.

Lady Stuart sursauta.

— Elle est morte!

— C'est comme j'ai l'honneur de vous l'annoncer. On a retiré son corps, ce matin, de la Seine, du côté de Neuilly.

La jeune femme regarda le policier.

— Le ciel l'a punie de son crime. Je ne la plains pas, je ne puis la plaindre; elle m'a fait trop mal.

Puis se ravisant:

— Mais je parie que vous pensez un tas de choses que vous n'osez m'avouer... je parie que vous pensez que c'est moi qui, pour me venger, ai fait assassiner cette misérable fille?

L'agent secoua la tête, en signe de dénégation, et baissa la voix.

— Je sais que vous n'êtes pour rien, madame, dans la mort de Marthe Masson; mais je sais, en revanche, l'histoire de son suicide,

car les journaux vous l'apprendront, Marthe Masson s'est tuée.

Lady Stuart, intriguée, indiqua un siège à l'agent.

— Vous aviez raison, Frépont, vous m'intéressez. Mettez-vous là et contez-moi cette histoire.

Le policier s'installa en face de la jeune femme et commença son récit.

— Je n'ai fait aucune réflexion, l'autre jour, quand, tout à coup, madame, vous m'avez déclaré que vous renonciez à des représailles contre mademoiselle Masson. Mais je me suis rappelé l'accusation si formelle que vous portiez, naguère, contre une haute personnalité à l'instigation de laquelle cette fille avait agi, selon vous, et j'ai pensé que si cette accusation était réellement fondée, la découverte de l'enfant ne pouvait être acceptée sans qu'un incident quelconque se produisît. Mademoiselle Masson démasquée par vous, vivante et libre, quoique ne possédant qu'imparfaitement le

secret du drame auquel elle avait participé, devenait un danger pour ceux qui l'avaient employée. Si elle s'avisait jamais de parler, comment la faire taire? Elle tenait, évidemment, un scandale sans cesse prêt à éclater, entre ses mains. Or, dans tous les temps, dans tous les pays et sous tous les gouvernements, il est de tradition, madame, de se débarrasser d'un gêneur. Mademoiselle Masson étant une personnalité inquiétante, désormais, je me suis dit que son affaire n'en resterait pas là. — Comme je ne « travaille » pas, en ce moment, je me suis amusé à la surveiller, à la filer, et j'ai été largement payé de la peine que j'ai prise, à son endroit. Ecoutez-moi, madame, vous n'allez pas rire, je vous le jure. Hier, à la nuit, je me trouvais, en observation, devant la maison de mademoiselle Masson, quand un homme est sorti avec elle et s'en est allé, en sa compagnie, du côté des Champs-Elysées. Là, comme un amoureux, il a pris une voiture et s'est dirigé vers l'Etoile.

J'ai suivi mes personnages jusqu'au pont de Neuilly. Là, encore, l'homme et mademoiselle Masson sont descendus, ont payé le cocher et ont continué leur route, bras dessus, bras dessous, en longeant les rives de la Seine qui mènent à Saint-James. Sans perdre de vue l'homme et la fille, je me suis mis à leur piste. Ils ont marché, ainsi, durant l'espace d'un kilomètre environ. Puis, le monsieur s'est arrêté. — Alors, madame, oh! alors, j'ai vu une chose terrible. La malheureuse croyait sûrement être en bonne fortune, se rendre en quelque villa appartenant à son compagnon, car le monsieur l'a prise comme pour l'embrasser et elle se livrait à lui, docilement, gentiment. Il l'a embrassée, en effet; puis, soudain, la saisissant par la taille, il l'a rejetée violemment loin de lui. La pauvre fille a roulé sur le talus qui est à pic, presque, en ce lieu, a perdu l'équilibre, a poussé un grand cri — un cri que j'entendrai toujours, et a disparu dans l'eau. Il y a eu comme un bruit sourd

d'éclaboussures, comme un battement de linge mouillé, et tout est redevenu silencieux. Le monsieur, immobile, penché sur la Seine, est resté une bonne demi-heure, allant et venant, à l'endroit du crime. Puis, ayant constaté que nul ne pouvait le trahir, que sa besogne était accomplie, il s'en est revenu vers Paris, tranquillement, les mains dans ses poches, car il faisait assez froid. Si je l'avais arrêté, il aurait fait une drôle de tête. Mais je n'étais pas là pour le déranger dans ses combinaisons, et il avait des affaires qui ne me regardaient pas.

Et, philosophiquement, l'agent ajouta, sur le ton d'un homme habitué au spectacle de bien des choses qui ne doivent pas être révélées :

— Chacun a les siennes, dans la vie, n'est-ce pas?

Puis, il conclut :

— Voilà ce que j'ai vu, madame. Ça ne valait-il pas la peine de vous être rapporté?

La jeune femme avait écouté la narration du policier avec une attention anxieuse. Lorsqu'il eut parlé, elle ne lui répondit pas et sembla, tout d'abord, se livrer à une profonde songerie. Mais elle revint vite à la réalité des faits.

— Certes, mon bon Frépont, dit-elle, ce nouveau drame méritait de m'être raconté.

Et elle murmura :

— On a voulu que je rendisse la liberté à cette malheureuse et l'on m'a fait promettre de ne point tenter de me venger d'elle. Il aurait mieux valu, pour elle, cependant, que je lui fisse subir quelque châtiment. Je ne l'aurais pas tuée, moi, et me serais contentée de l'exiler de Paris.

Puis, dans un rire :

— C'est fort bien d'avoir confiance en moi, dans cette circonstance, Frépont. Mais je vous conseille de ne pas colporter cette aventure.

L'agent s'inclina et étendit la main comme pour un serment :

— Soyez rassurée sur mon compte, madame. Il m'en coûterait plus que je ne le voudrais, de ne pas tenir ma langue sur cette affaire. Malgré l'envie que j'en ai, même, je n'essayerai pas de connaître l'homme de la noyade. C'est bon, de loin, de chasser des oiseaux comme celui-là. Mais si on veut mettre la main dans leur nid, on reçoit des coups de bec.

Lorsque l'agent l'eut quittée, la comtesse Ellen se prit à méditer sur le sort de la jolie fille qui l'avait tant fait souffrir.

— Décidément, pensa-t-elle, je ne me sens aucune pitié pour cette misérable. Instrument toujours prêt pour le crime, cette femme était destinée à disparaître dans un crime. C'était sa condamnation que je prononçais lorsque j'accordais sa grâce à l'Empereur, l'autre soir. L'Empereur est bon et la résolution extrême qu'il a dictée, m'étonne. — L'Empereur est bon, oui; mais la raison d'Etat s'imposait, en cette occasion, à lui. Marthe Masson, vivante, c'était peut-être, dans un temps indéterminé,

toute l'intrigue de La Verrière révélée publiquement, l'Impératrice compromise, un chantage, même, menaçant ma tranquilité. Il fallait que cette fille mourût. La raison d'Etat n'est pas, en vérité, une trop sotte invention pour ceux qui bénéficient de ses exigences.

Ces considérations étant formulées, lady Stuart alla vers son fils qu'elle trouva en compagnie de sa garde. Elle le prit en ses bras, le couvrit de baisers comme s'il eût échappé à un danger imaginaire ; et comme il faisait un temps clair et doux, ce jour-là, elle l'emmena avec elle, au Bois de Boulogne, pour le tour du lac.

VI

La Revanche suprême.

Dans son intimité renaissante avec l'Empereur, lady Stuart eut la prudente habileté d'éviter quelque allusion que ce fût à la disparition de Marthe Masson et n'évoqua même plus le souvenir du drame de La Verrière.

A l'intérêt, à la curiosité, plutôt, qu'avait fait naître, en elle, le récit tragique de l'agent Frépont, avait succédé une indifférence absolue à l'égard de l'infortunée demi-mondaine ; et prise, dès lors, tout entière, par l'affection qu'elle portait à son fils, par l'active surveillance qu'elle exerçait sur lui, et par la

revanche orgueilleuse que lui procurait la passion non amoindrie de l'Empereur, elle goûtait une joie calme et se contentait d'être heureuse, simplement.

Ainsi qu'elle l'avait dit au souverain, elle se montrait dans le monde, avait ouvert sa maison à quelques amis — à des femmes élégantes de la colonie étrangère, à des hommes politiques, principalement — et elle semblait, dans la quiétude de son existence réédifiée, dans l'autorité que lui valaient son nom et sa beauté, oublier les larmes qu'elle avait versées.

Tout à coup — on était alors en juillet 1870 — une longue et lamentable rumeur vint interrompre la douceur de sa vie. Sans que rien ne préparât les esprits à la lugubre surprise qui les frappait, la guerre s'annonçait imminente, entre la France et la Prusse, et lady Stuart, dans sa perspicacité, et lady Stuart qui n'ignorait pas les dangers qui se dressaient devant l'Empereur, devina que, de

cette guerre, allait résulter l'effondrement de toutes les choses qui avaient ébloui le monde, de toutes les choses que des inconscients avaient cru éternelles, à l'abri de toute fluctuation humaine, de toute complication politique.

Les événements se précipitèrent bientôt, dans une marche vertigineuse ; la guerre fut déclarée et la jeune femme comprit que tout, pour Napoléon III, dans ce pays qu'il avait gouverné, que tout, pour elle, par conséquent, était fini.

Elle se rendit à l'ambassade d'Angleterre, vit lord Lyons qui confirma ses appréhensions, et elle ne douta plus que l'Empire serait emporté, autant par la défaite de ses armées, que par le souffle populaire puissant qui se levait et qui, déjà, passait sur les Tuileries, dans une rafale de tempête.

Lady Stuart, sans partager sensuellement la passion qu'elle avait inspirée à Napoléon III, avait pour lui une sincère affection, car elle le

savait bon, car elle le savait tourmenté dans son intimité conjugale, ainsi que dans l'ordre matériel et moral de sa maison officielle, par les fous et par les folles qui, à la faveur de son indulgence inépuisable, provoquaient, contre lui, l'impopularité. Elle éprouva donc, à la pensée de voir le souverain se lancer dans une entreprise aventureuse et formidable, une peine réelle, un désespoir véritable.

Cependant, elle n'avait pu oublier entièrement que, dans la lutte qu'elle avait soutenue contre celle vers qui elle reportait toute sa douleur, elle n'avait obtenu qu'une demi-satisfaction, qu'une revanche incomplète, et si elle déplorait que l'Empereur roulât dans l'abîme sanglant des batailles, elle ne pouvait s'empêcher de songer que l'Impératrice le suivrait dans sa chute, et que cette guerre qui l'effrayait, lui offrait aussi la vengeance absolue qu'elle avait souhaitée et à laquelle elle avait dû renoncer.

Le sort se chargeait de lui fournir des re-

présailles auprès desquelles celles qu'elle avait imaginées étaient banales, et elle souriait au destin, comme à un fantôme invisible passant dans la vie des hommes, en la fatale attitude d'un justicier.

L'Empereur, malade, affaissé, était en villégiature à Saint-Cloud, à cette époque, avec la Cour. Comme elle ne l'avait pas vu depuis quelques jours, elle lui écrivit pour lui exprimer ses craintes, pour lui témoigner toute sa tendre sollicitude dans les moments critiques qui étaient, alors, les siens. Elle savait qu'une femme, Mme la comtesse de Mercy-Argenteau, lui avait dérobé un peu, dans les derniers mois de son intimité avec le souverain, sinon de sa passion pour elle, du moins de l'assiduité à laquelle il l'avait habituée; mais elle n'avait aucune colère contre l'Empereur inconstant ; elle comprenait trop les séductions qui l'entouraient pour ne le pas excuser, infidèle ; et comme, en définitive, il lui était demeuré attaché, elle voulait que sa voix

affectueuse le consolât dans les durs chagrins qui l'accablaient.

« Vous allez vous mettre à la tête de votre armée, sire, lui disait-elle, et je pleure en songeant aux périls que vous pouvez rencontrer. Je n'ose, dans les circonstances graves qui agitent le monde, vous supplier de m'accorder un adieu. Nous reverrons-nous ? Dieu seul, que je vais prier pour qu'il vous protège, saurait répondre à cette question. Vous m'avez toujours été cher ; vous m'êtes plus cher encore depuis que je vous sens menacé. »

Le malheureux souverain, dont toutes les minutes, alors, étaient consacrées aux préparatifs de la campagne, fut ému en recevant la lettre de la jeune femme. Il lui répondit pour s'excuser de n'avoir pas le loisir de la voir avant son départ, pour la remercier de ses sentiments amicaux et pour l'assurer de la constance de son souvenir. Sa lettre était brève, un peu heurtée et presque illisible. Il

l'avait écrite, évidemment, étant sous l'influence de funestes pressentiments.

En ces heures où tant de choses tragiques s'accomplissaient et s'annonçaient, la Cour, à Saint-Cloud, c'est-à-dire les hommes ainsi que les femmes de l'entourage impérial, se préoccupaient peu, je l'ai déjà démontré en de précédents ouvrages, de la situation en laquelle se trouvaient jetés le pays et l'Empereur.

Les familiers des Tuileries continuaient de bien vivre, de rire et d'aimer, faisant, essoufflés, une halte, parfois, en leurs plaisirs, pour crier : « A Berlin ! » mais sans pitié pour le souci profond qui attristait l'Empereur, sans respect pour sa volonté à conjurer un conflit entre la France et la Prusse.

On s'amusait, alors, à la Cour, en face d'une vision de mort, comme l'on s'était amusé, jadis, devant l'avenir souriant.

On jouait aux petits jeux, on se promenait gaîment, on racontait des anecdotes ; mais on

se refusait à reconnaître la gravité des événements, à parler même de ces événements.

L'un des galants de la Cour eut, un jour, un mot typique, à ce sujet.

Comme un officier du palais osait, devant lui, exprimer quelque doute douloureux sur l'issue de la campagne, il l'apostropha dédaigneusement :

— Vraiment, mon cher, vous êtes ennuyeux et, si l'on vous écoutait, ce serait fini de « rigoler. » — L'issue de la campagne... eh bien, l'issue de la campagne n'est-elle pas toute indiquée ? — Nous irons conter fleurette aux Berlinoises, et ce sera charmant.

Un témoin du navrant spectacle que présentait la Cour, en 1870, rapporte que l'Impératrice ne se privait pas plus que les courtisans d'affecter une franche gaîté. Elle se plaisait à narrer des histoires et non des moins croustillantes.

C'est ainsi que détaillant, une après-midi, une visite qu'elle fit à un prince, lors de son

voyage en Allemagne, elle révéla qu'après lui avoir fait admirer sa résidence, ledit prince la conduisit dans une vaste pièce ornée de multiples rangées de bois de cerfs et lui dit, en lui désignant ces trophées :

— Les cornes que Votre Majesté aperçoit, tout près du plafond, sont celles de mon père; les cornes qui viennent au-dessous, sont les miennes.

Le prince s'exprimait mal et voulait indiquer que sa collection de cornes provenait de bêtes tuées par son père et par lui. Mais comme il était marié, son langage paraissait fort comique. L'auditoire souligna les paroles de la souveraine par des rires d'une indécence non dissimulée.

Il est un fait plus caractéristique encore et qui prouve toute la criminelle inconscience des familiers impériaux.

Le jour même où l'on reçut, à la Cour, la nouvelle de la défaite de Wissembourg, on servit, au dîner, une friture de goujons. Or,

veut-on savoir sur quel sujet porta la conversation, pendant le repas? — Sur les goujons. — Cette affirmation peut paraître exagérée, insensée ; elle est exacte. Ce fut M. de Cossé-Brissac qui commença l'entretien sur cette question importante, auprès de laquelle celle qui concernait les pauvres soldats fauchés et vaincus, à la frontière, n'avait sans doute, pour tous ces fous, aucune valeur. M. de Cossé-Brissac craignait de manger des goujons s'ils étaient nés en Seine, à cause de l'empoisonnement du fleuve. Chacun, alors, dit son mot sur l'état plus ou moins hygiénique de la friture; et comme les poissons furent reconnus pour avoir été pêchés dans la Seine, nul n'osa les toucher. Pendant que ces choses se passaient, à Saint-Cloud, pendant que les courtisans demeuraient effrayés devant un plat de goujons frits, des malheureux marchaient, en Alsace, au-devant de la mitraille, tombaient mutilés; et l'Empereur s'en allait, errant, lamentable, comme dans le

galop fantastique d'un cheval dont la Déroute fouettait la croupe.

Lady Stuart était bien vengée. La défaite avait frappé l'Empire, et l'Impératrice, sa rivale d'antan — et l'Impératrice qui l'avait chassée des Tuileries, qui l'avait torturée, revenue à Paris, attendait, anxieuse, l'heure suprême et dernière de la ruine, l'heure suprême et dernière de son abandon.

On n'en pouvait plus douter, en effet : l'Empire allait disparaître dans la fumée des combats ainsi que dans la colère des masses populaires qui, dans l'ombre des faubourgs, s'agitaient et hurlaient des imprécations.

Le maréchal de Mac-Mahon, ayant été vaincu à Wœrth, s'était retiré sur Châlons où l'Empereur l'avait rencontré.

Lady Stuart, en même temps qu'une impitoyable satisfaction l'envahissait devant l'effacement graduel de l'Impératrice, ressentit une profonde affliction à la pensée de l'infortuné

souverain fuyant, d'étape en étape, sous les coups d'un destin implacable.

Elle eut une vision effroyablement triste de celui qui avait été son amant ; elle le vit abîmé sous le poids des désastres qu'il n'avait pas mérités, courbé sous la main cruelle d'un sort vers lequel on l'avait jeté misérablement ; elle le vit isolé, fiévreux, comme un pauvre être repoussé de tous, se raccrochant à son malheur même pour tenter d'en tirer quelque espérance, et elle se dit qu'il lui appartenait, lui ayant dû des félicités, de lui porter une consolation, de lui offrir la tendresse infinie et réconfortante de la femme — cette tendresse que des lèvres aimées savent, parfois, mettre sur le cœur d'un agonisant et dans laquelle il puise, pour mourir, comme une dernière et délicieuse sensation de vie.

Sans réfléchir aux obstacles qu'elle allait rencontrer, ou plutôt sans vouloir admettre ces obstacles, elle résolut de partir pour Châlons et de voir l'Empereur.

Lorsque Napoléon III décacheta le billet par lequel elle lui annonçait sa présence non loin de lui, et par lequel elle le priait de la recevoir, il fut pris d'une violente émotion. L'affection que lui témoignait cette femme qui n'avait été que sa maîtresse, cependant, qui avait souffert à cause de lui — cette affection spontanée, comparée à l'indifférence de ceux qu'il avait laissés à Paris, de ceux qu'il avait, durant le temps de sa puissance et de sa chance, gorgés d'or et d'amour, le toucha profondément.

Il voulut que lady Stuart se rendît auprès de lui, au plus vite, et il lui dépêcha un officier d'ordonnance pour lui porter son appel.

Quand la jeune femme parut devant lui, elle le trouva entouré de plusieurs généraux qui, discrètement, se retirèrent à son approche.

Alors, le malheureux souverain, morne, affaissé, les yeux humides, les mains tremblantes, s'avança vers lady Stuart, et, sans une parole, dans un grand geste désespéré, il

ouvrit ses bras qu'il tint, une seconde, horizontalement tendus.

La comtesse Ellen, très pâle, devant cette affliction suprême, se précipita vers l'Empereur, saisit l'une de ses mains tremblotantes, et l'effleura de ses lèvres. Mais Napoléon III l'attira à lui et, laissant tomber sa tête sur son épaule, pareil à un enfant affligé, eut un long soupir. Puis, des mots sortirent de sa bouche, ainsi qu'une plainte :

— Ma pauvre amie... ma pauvre amie...

Lady Stuart essaya de le consoler, de répondre, à sa lamentation, par quelques paroles d'espoir; mais l'Empereur, s'étant assis et l'ayant fait mettre à côté de lui, secoua tristement la tête :

— Non, dit-il, tout est fini; nous sommes vaincus et je ne suis plus qu'une épave que roule une tempête.

Et montrant le ciel, il murmura :

— L'étoile n'est plus là-haut... vous savez... cette étoile que l'on me croyait fidèle et dont

on me faisait gloire quand j'étais heureux.

La jeune femme que la douleur, que le découragement de Napoléon III gagnaient, renonça à toute exhortation.

— Ah, sire, s'écria-t-elle, pourquoi avoir voulu cette guerre, pourquoi avoir voulu ajouter une satisfaction improbable à celle qui vous était assurée ?

L'Empereur qui souffrait alors beaucoup physiquement, était blême, était comme effondré sous le mal qui le torturait. En entendant cette phrase, pourtant, il se redressa et regarda fixément son amie.

— Vous pensez, fit-il, ainsi que tout le monde, que j'ai souhaité la guerre atroce qui ruine la France et qui va me faire perdre mon trône, peut-être...

La jeune femme demeura muette et attendit que le souverain s'expliquât. Il devina l'interrogation qu'elle n'osait formuler et reprit :

— Je n'ai pas voulu la guerre... j'ai tout fait pour la conjurer. Je pensais, je pense encore,

que le différend élevé, soudain, entre la France et la Prusse, pouvait être examiné pacifiquement. Mais on a rendu tout arrangement impraticable entre les deux nations, et la guerre est devenue inévitable à la suite de complications, d'intrigues, de malentendus, d'imprudences que j'ignore encore et qui, dans l'ombre, se jouaient de ma volonté.

Lady Stuart, stupéfaite, eut une exclamation spontanée :

— Comment, sire, vous ne vouliez pas la guerre et vous en avez signé la déclaration !

L'Empereur saisit, dans une violente étreinte, le bras de la jeune femme.

— Vous ne savez pas... vous ne pouvez savoir... J'ai déclaré la guerre parce qu'il ne m'était pas permis de m'opposer à sa réalisation.

— Mais qui, autour de vous, sire, avait donc assez d'autorité, assez d'infernal génie pour vous précipiter dans une aventure que vous réprouviez ?

Napoléon III remua les lèvres comme s'il allait parler. Mais il leva simplement les mains qu'il laissa retomber sur ses genoux, et il balbutia :

— Je ne peux répondre à votre question, madame.

Il y eut un silence, et pendant un moment, le souverain et sa maîtresse, les yeux dans les yeux, parurent échanger une même pensée qu'il leur était défendu d'exprimer. Puis, l'Empereur continua — et le fataliste qui était en lui, se révéla tout entier :

— Que j'aie désiré la guerre ou qu'elle m'ait été imposée par une force supérieure à la mienne, la guerre existe et il serait puéril de récriminer. Elle devait être, sans doute, et tout ce que j'aurais tenté pour l'empêcher, eût été inutile. Les jours des hommes, leurs joies ainsi que leurs maux sont comptés et nul n'en saurait amoindrir ou augmenter le nombre. Mon bonheur a pris fin et j'entre dans la peine. Où me conduira cette peine ?

Ne sera-t-elle que fugitive et l'étoile magique dont je parlais tout à l'heure, reparaîtra-t-elle, pour moi, dans le ciel? Un calvaire est devant moi ; je crois que je le gravirai jusqu'à son sommet. Il est un fait mystérieux et indéniable qui se présente dans la vie des hommes : étant donnée, dans l'évolution humaine, une joie sans mélange et de longue durée, une heure vient où cette joie agonise pour faire place aux misères. Ma joie, ou plutôt la joie de ceux qui m'entouraient, a trop existé, et la minute où toutes les félicités se paient, par des larmes, est née pour moi.

L'Empereur s'arrêta et une grande mélancolie l'envahit.

— Seulement, reprit-il, le destin est injuste envers moi, dans les circonstances actuelles ; je lui paie mon tribut plus que les autres, plus que ceux dont j'ai si souvent déploré les folies et qui sont, réellement, ses débiteurs.

Lady Stuart, très troublée, et toute pâle,

écoutait l'Empereur sans trouver un mot qui rompît sa lamentable tristesse. Elle voulut, cependant, lui répliquer.

— Que comptez-vous faire, sire ? lui demanda-t-elle.

— Tout, même l'impossible, pour sauver la France.

— Qu'espérez-vous ?... une victoire, une grande et prochaine victoire ?

Napoléon III, dans un accent prophétique, lentement prononça cette phrase :

— Je n'espère rien.

La jeune femme eut un cri.

— Sire, vous êtes désespéré et vous voulez mourir !

— Un homme, madame, veut rarement mourir. Il est des cas, simplement, où il doit songer à la mort.

Et comme la comtesse Ellen, dans un flot soudain de larmes longtemps contenues, allait protester, il l'arrêta et, affectueux, tendrement soucieux d'elle, il lui dit :

— Oublions un peu notre chagrin et causons de vous, plutôt. Vous allez souffrir des maux qui m'accablent et, qui sait, peut-être maudire mon souvenir?

Lady Stuart eut une révolte sincère et du mépris passa dans sa voix :

— J'ai trop peu figuré, sire, parmi les courtisans des Tuileries, pour être oublieuse ou ingrate. Votre souvenir me restera et je vous aimerai, infortuné, comme je vous ai aimé, heureux.

L'Empereur était ému.

— Je vous crois, fit-il, je vous crois. Vous m'avez toujours été bonne, même en un temps où la colère, où des soupçons certainement mal fondés, agitaient votre âme et provoquaient votre ressentiment contre mes proches. Je vous remercie de toute l'affection que vous m'avez prodiguée. Je vous remercie d'être venue, ici, me consoler.

Comme les sanglots de la jeune femme redoublaient, il ajouta, angoissé :

— Hélas, nous allons nous quitter, pour toujours, peut-être... Ah! pauvre amie, pauvre amie, qu'il est triste, notre adieu.

Cette entrevue devait, en effet, être la dernière que lady Stuart eut avec l'Empereur. Elle ne le revit jamais, après la guerre, en son exil, et elle ne reparut que devant son cercueil, pour le pleurer.

Comme elle s'apprêtait à prendre congé de Napoléon III, le souverain se leva, se dirigea vers son nécessaire de campagne et dit :

— Je veux que vous emportiez un souvenir de moi, de cet entretien.

Et il lui offrit une gentille tasse à café en métal précieux, que la comtesse Ellen a pieusement conservée et qu'elle montre, à ses intimes, soigneusement serrée en une vitrine, dans son salon.

Rentrée à Paris, elle y retrouva son fils; et dans le tumulte croissant des événements, elle attendit qu'un retour inespéré de la for-

tune vînt la tranquilliser sur le sort de Napoléon III.

Mais le sort semblait se complaire, dans un tragique plaisir, à mutiler l'Empire, et chaque jour jetait, dans le monde, la nouvelle d'une défaite pour les armes françaises.

Il devint bientôt évident que quelque drame, né de l'effervescence parisienne, s'ajouterait au drame qui se déroulait sur les champs de bataille, et lady Stuart, qui redoutait, non pour elle, mais pour son enfant, le contre-coup d'une convulsion populaire, résolut de quitter Paris.

Lorsqu'on annonça la catastrophe de Sedan, elle avait préparé ses malles, elle avait fermé sa maison et logeait à l'hôtel Meurice, rue de Rivoli.

C'était l'après-midi du Quatre-Septembre 1870.

Lady Stuart avait décidé qu'elle irait en Italie, pour y attendre la fin de la crise que

subissait alors l'Europe presque tout entière, et elle s'occupait, devant partir le soir même de ce jour fameux, au rangement de ses effets, quand des rumeurs, soudain, montèrent de la rue et la firent tressaillir.

Elle se dirigea vers la fenêtre de sa chambre, tandis que le petit Jack, qui avait alors deux ans, trottinait, de ci de là, dans le désordre des valises, et elle vit un spectacle qu'elle ne devait jamais oublier.

Une multitude immense, des bandes d'hommes, de femmes et d'enfants, moutonnaient, ainsi qu'une mer en furie, dans le lointain, du côté de la Place de la Concorde, et s'avançaient, dans une poussée formidable, en vociférant, vers les Tuileries.

C'était la mort du Second Empire qu'en un *De profundis* terrible, le peuple clamait; c'était l'hallali gigantesque du Second Empire que les masses humaines hurlaient, farouches et dévorantes, tout enfiévrées d'un patriotisme exaspéré, suraigu ; et lady Stuart, dans

une prompte conception des choses, comprit toute la superbe grandeur, et aussi toute l'horreur puissante qui se dégageaient de ce peuple vaincu, mais qu'un rêve de victoires faisait justicier.

La foule, envahissant le jardin du château, passait ainsi qu'une trombe qui aurait une âme, sous sa fenêtre, et elle la contemplait, dans un effroi ainsi que dans une involontaire admiration.

Alors, un sentiment singulier s'empara d'elle; alors, elle eut une vision haineuse des faits qui devaient avoir lieu, aux Tuileries, derrière ces balcons et ces vitraux vers lesquels le peuple, toujours, se ruait.

Elle eut la vision d'une femme qu'elle détestait — elle eut la vision de l'Impératrice, effarée, fuyante, devant l'émeute, jetée, à son tour, hors de ce palais où elle avait régné; elle eut le sentiment intense de toute son ancienne colère ressuscitée, et elle se dit que le destin la vengeait, en cette heure, plus qu'elle

ne se serait vengée elle-même du mal qu'on lui avait fait ; elle se dit que le destin, en conduisant ces hommes et ces femmes exaltés, à l'assaut du palais, dans une pensée de représailles patriotiques, lui offrait la revanche suprême et infiniment délicieuse de toutes ses souffrances.

Dans la chambre, le petit Jack jouait avec des chiffons qui traînaient sur le tapis, et dans la rue, des hommes, encore et sans cesse, les bras nus, en blouses ou en paletots, les yeux affolés, sanguinolents, brisaient les emblèmes impériaux et jetaient les aigles au ruisseau.

Lady Stuart, prise tout entière par la démence qui portait ces hommes en avant, fut, d'un bond, près de son fils, le saisit en ses bras, et revenant avec lui à la fenêtre de sa chambre, elle lui montra les masses populaires, les aigles éventrées, les Tuileries mornes et solitaires puis, forçant l'enfant à frapper, l'une contre l'autre, ses deux petites mains, dans

un applaudissement, elle eut un cri féroce, strident, triomphal :

— Regarde, mignon, regarde tous ces hommes, toutes ces choses... On nous venge !

Ainsi qu'il a été dit au début de ces pages, lady Stuart rentra en France, après la guerre, et fixa sa résidence à Paris.

Elle garda la mémoire de l'Empereur et porta son deuil.

Depuis, elle fut l'amie du duc d'Edimbourg, qui descendait secrètement chez elle, lorsqu'il venait à Paris. Elle en eut deux enfants.

Son fils Jack — le fils de l'empereur Napoléon III — est actuellement l'un des plus distingués officiers de l'armée anglaise.

FIN

307

TABLE

		Pages
I.	— Aux Tuileries	1
II.	— Une Favorite	51
III.	— L'Enfant	103
IV.	— L'Agent Frépont	153
V.	— Raison d'Etat	227
VI.	— La Revanche suprême	281

ÉMILE COLIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

0

BIND OCT 1 1941

DC
280
L36

Lano, Pierre de
Un drame aux Tuileries sous
le Second Empire

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY